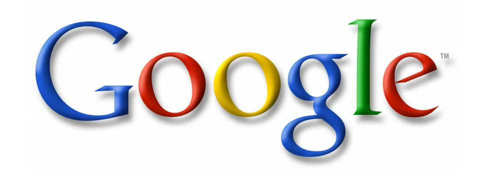


Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales. — Grandes manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, avec illustrations de Paul Léonnec et de nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société des gens de lettres et par la Société de géographie de Paris. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, le Val-de-Loire et le Perche. 2e *édition* (1898).
— 2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime (1894).
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle (1895).
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant (1895).
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire (1896).
— 6e Série : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux (1896).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez (1896).
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
— 13e Série : La Provence maritime (1898).
— 14e Série : La Corse (1898).

Sous presse :

— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
— 16e Série : De Vendée en Beauce.

Une quinzaine d'autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

14e SÉRIE

LA CORSE

BALAGNE — NEBBIO — CINARCA — NIOLO — CASINCA
CASTAGNICCIA — CAP CORSE — BOUCHES DE BONIFACIO

Avec 27 cartes, 10 vues et 1 planche hors texte



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1898

Tous les croquis sans titre compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au $\frac{1}{80,000}$.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA BALAGNE

L'odeur de la Corse. — L'île Rousse. — Du haut du phare. — Le désert des Agriates. — La ville de Paoli. — La Balagne. — Belgodère. — La culture de l'olivier.

Belgodère. Avril.

Nous avons pris le large par un temps superbe. La mer était d'un calme admirable. Pas une ride sur l'immense surface d'azur, sinon le sillage de notre vapeur. Derrière nous, Marseille, d'une blancheur fauve, s'effaçait peu à peu ; bientôt, Notre-Dame-de-la-Garde s'est confondue avec la chaîne nue et sévère du Pilon du Roi et la terre de France n'a plus été qu'une ligne confuse, rapidement effacée.

La nuit nous a surpris pendant que nous étions à table. La plupart des convives, sachant que l'on arriverait de bon matin, sont allés se coucher.

Le temps était doux et tiède; j'ai laissé ouvert le hublot de ma cabine, par lequel j'apercevais la surface mate des flots reflétant des myriades d'étoiles. Il faisait nuit encore, quand j'ai été réveillé par une odeur exquise et indéfinissable. Parfum de miel et d'immortelles, me semblait-il.

Je me suis habillé et suis monté sur le pont, d'où j'ai gagné la passerelle. L'officier de quart me dit :

— Vous ne pouvez pas dormir? Essayez, cependant, nous ne toucherons pas la terre avant deux heures.

J'expliquai au lieutenant pourquoi j'étais venu :

— Quelle est donc cette odeur pénétrante dans laquelle nous sommes comme baignés ?

— Mais c'est la Corse, l'odeur de la Corse. Vous savez bien, celle dont Napoléon disait qu'il reconnaîtrait son île natale les yeux fermés, au seul parfum du maquis apporté sur les flots !

L'odeur se faisait de plus en plus puissante. En même temps, une bande laiteuse apparaissait à l'orient, faisant ressortir noire, d'un noir opaque, une ligne de monts au profil dentelé.

— Les Agriates et le Cap Corse, me dit l'officier. Voici maintenant le feu de l'Ile-Rousse.

Et le vapeur, sous l'impulsion mystérieuse du gouvernail, dirigeait droit vers une lumière rouge. A mesure que nous avancions, la bande laiteuse se faisait plus claire; on distinguait des collines basses séparées des montagnes par des bandes de brume. La course du vapeur est devenue plus lente, plus saccadée, des matelots ont couru sur le pont, on a entendu grincer des treuils et des poulies, nous avons doublé une sorte de promontoire, et le navire, rasant un petit quai à peine éclairé par un ou deux falots, est venu s'amarrer.

Impossible de descendre, tant que la Santé n'est pas venue nous arraisonner, c'est-à-dire avant la visite du médecin.

Des bastingages, nous distinguons vaguement des douaniers ; deux pataches invraisemblables attendent des voyageurs. Peu à peu la lumière se fait; nous sommes au pied de mornes arides et rougeâtres surmontés d'un phare. Ce sont les îlots qui donnèrent son nom à la petite ville devant laquelle nous sommes : l'Ile-Rousse.

Il n'est pas encore quatre heures quand nous pouvons débarquer. Notre première étape en Corse doit être Belgodère: le chemin de fer nous

y conduira, mais le train ne passera pas avant six heures. Nous faisons charger nos bagages sur une voiture pour les conduire à la gare, où nous irons à pied, après une promenade au phare.

Un sentier monte au flanc des roches, sur lesquelles croît une maigre végétation, et conduit en quelques minutes au pied de la tour surmontée par le fanal. Le gardien est debout, il nous salue d'un geste grave.

Du pied de la tour, l'île apparaît plutôt sévère. Si la petite ville est coquette et riante, ainsi blanche au milieu de la verdure, si la montagne de Capo Corbino, qui la domine et la sépare de la Balagne, a de beaux massifs d'oliviers semés de villages, les rivages, à l'est, sont âpres et nus. Ce massif confus, compris entre le golfe de Calvi et le golfe de Saint-Florent, est, il est vrai, une des parties les plus sauvages de l'Ile ; on ne voit là ni villes, ni villages. Et il n'y en a pas, en effet : c'est le territoire des Agriates, vaste de plus de 16,000 hectares et complètement désert. Ce pays bien découpé, arrosé par des cours d'eau assez nombreux, fut peuplé jadis ; mais les incursions des Sarrazins et des Barbaresques ont détruit jusqu'à la moindre trace humaine. La tyrannie des Gênois n'a pas permis aux Corses,

VUE DE L'ILE-ROUSSE
(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

trop peu nombreux d'ailleurs, de coloniser les Agriates ; sauf quelques huttes de berger, on n'y trouve pas une habitation. La route nationale de Saint-Florent à l'Ile-Rousse n'y a pas fait naître la vie. Des milliers d'hommes pourraient cependant trouver leur subsistance dans ce désert.

Au delà de ce massif perdu pour la civilisation s'allonge, fort loin vers le nord, une chaîne de montagnes très dentelée, haute et verdoyante. C'est le fameux cap Corse, longue péninsule aux rivages fertiles et peuplés. A l'ouest, la vue est gênée par les indentations d'un rivage bas et sans caractère.

Nous redescendons du phare pour suivre la jetée qui, reliant les îlots à la grande terre, en fait une presqu'île, abri du port d'Ile-Rousse. Grâce à cette protection, la petite ville est dotée d'un bassin tranquille par les vents d'ouest et de sud-ouest, mais de mauvaise tenue quand les vents viennent du nord-est et du nord. Les travaux effectués au pied des îlots et de la jetée permettent d'accoster aux navires calant 5 mètres. Ces avantages donnent au port un mouvement assez actif[1] et font prévoir un bel avenir à la ville

1. Mouvement du port de l'Ile-Rousse en 1896 : entrées, 150 navires, 35,029 tonnes; sorties, 153 navires, 35,286 tonnes.



créée par Paoli pour devenir la capitale de la Corse. L'Ile-Rousse est, avec Calvi, le point le plus rapproché du continent ; il faut moins de six heures à un vapeur pour atteindre Nice. Un jour, sans doute, en combinant les horaires des trains sur le continent et en Corse, l'Ile-Rousse deviendra la tête de ligne pour les relations quotidiennes. En attendant ces hautes destinées économiques, la cité qui devait s'appeler *Paolivia* joue un petit rôle militaire à cause de son voisinage de Toulon, qu'un torpilleur pourrait rallier en quatre heures. Aussi l'Ile-Rousse est devenue port d'attache de torpilleurs. Cette situation est d'autant plus favorable, que le chemin de fer de Calvi à Ponte-Leccia, tracé depuis Calvi sur le littoral et, par conséquent, menacé de destruction en cas de guerre, pénètre dans l'intérieur et s'élève sur le flanc des montagnes. On pourra donc toujours venir, en peu de temps, s'opposer à toute tentative de débarquement. Les hautes montagnes qui commandent l'Ile-Rousse et s'étagent en gradins successifs jusqu'à des crêtes de plus de 1,200 mètres d'altitude, fourniront à la défense de superbes emplacements pour l'artillerie, d'où l'on rendrait intenable le mouillage de l'Ile-Rousse. Les routes tracées en lacets sur le flanc des hauteurs permettront à nos pièces une

grande mobilité. Cette situation a rendu inutile la fortification méthodique de la ville ; on s'est borné à entretenir, aux abords de la mer, les remparts crénelés de Paoli.

La ville est calme, d'un calme bienfaisant et doux. Il ne faudrait pas la prendre pour un type de cité corse. Heureusement pour moi, je connais déjà l'île, sans cela, par une simple escale ici, je pourrais croire que toutes les villes de l'île sont ainsi percées de rues régulières et ombragées d'arbres. Sur la place centrale, un buste de Paoli domine une fontaine ; un marché couvert complète l'aspect continental et moderne de cette humble ville, pour qui son fondateur rêvait un avenir si glorieux, quand il la traça, en 1758. L'Ile-Rousse devait ruiner Calvi et Algajola ; elle a réussi pour cette dernière.

Cependant, Calvi, chef-lieu d'arrondissement, doté d'une garnison et d'administrations nombreuses, ne dépasse guère l'Ile-Rousse en population[1]. Cette dernière est donc bien le centre vital de cette partie de la Corse. Placée au cœur de la fertile Balagne, pays peuplé, riche de ses oliviers et de ses cédratiers, elle a un commerce relativement considérable.

1. Calvi, 2,132 habitants dont 140 pour la garnison, la prison, etc. ; l'île Rousse, 1,844.




Port de l'Ile Rousse
Campo di Vello
Tour de Pinu
Basta
M.te d'Orto
Campo Lungo
Mt Rossi
Vignola
Monticello
Cima d'Orcica
Saline
Corbara
Palmento
S. Reparata di Balagna
Campo Mignani
Pietra al Tilamo
Capo Corbino
la Monacaccia
S. Antonino
BELGODERE
Il Prato

Le chemin de fer sera l'artisan le plus actif de la fortune de l'Ile-Rousse, quand il sera mieux utilisé pour les communications entre le continent et l'intérieur de la Corse. Aujourd'hui, la gare est bien modeste; elle est située entre la ville et le port. La ligne, venant de Calvi, longe une petite plage où déferlent doucement, sur le sable fin, des eaux d'une extrême limpidité, et commence par de grands lacets l'ascension de la petite province agricole appelée la Balagne. Les chemins de fer corses ont la voie d'un mètre, type suffisant dans une région insulaire où l'on n'a pas à s'occuper de transbordements et qui, en outre, se plie merveilleusement aux difficultés de cette région de hautes montagnes par le faible rayon que l'on peut donner aux courbes [1]. La petite voie ferrée gravit facilement les hauts sommets. A 15 kilomètres de l'Ile-Rousse, on a déjà atteint une altitude de 200 mètres à travers la superbe plaine de la Balagne. Nulle terre ne peut donner

1. La Corse possède un réseau de 297 kilomètres encore bien incomplet, mais dont l'achèvement est retardé par le prix énorme des expropriations. J'en parlerai ailleurs; voici, en attendant, la longueur de chaque ligne et le prix du kilomètre : Ajaccio à Bastia, 158 kilomètres, 343,000 fr. par kilomètre; Ponte-Leccia à Calvi, 74 kilomètres. 206,000 fr. l'un; Cazamozza à Ghisonnaccia, 65 kilomètres, 154,000 fr. l'un. La première de ces lignes a donné en 1896 une recette kilométrique de 3,606 fr.; la seconde, 1,053 fr.; la troisième, 2,239 fr.

une telle impression de fécondité. Des oliviers centenaires aux troncs noueux couvrent les pentes, à leur ombre sont des tombeaux de famille rappelant les koubbas de l'Algérie, une des singularités de la terre corse. A mesure que l'on monte dans ce luxuriant paysage, l'horizon de mer devient splendide. Au nord s'allonge la haute péninsule du Cap Corse ; à nos pieds, de petits coteaux verdoyants ; tout autour, sur de hautes collines, de beaux villages accrochés aux roches. Plus haut encore, la nature se fait âpre, sans cesser d'être charmante. D'énormes blocs de granit rappellent la Bretagne et le Limousin, mais avec toute la splendeur d'un ciel pur et transparent. Les chênes verts se mêlent aux oliviers, dont quelques-uns ont plus de dix mètres de tour. A travers ce paysage grandiose, on atteint la station de Belgodère. La petite ville, toute blanche, entourée de belles villas, égrène ses maisons sur le flanc d'un rocher, dans un fouillis de chênes, d'oliviers, de mûriers et de figuiers, sous lesquels de grandes marguerites jaunes et des saponaires mettent la gaieté de leurs couleurs. La route de Calvi déploie ses lacets au flanc de la montagne ; c'est le chemin stratégique où se préparera la défense de cette région.

Le sous-préfet de Bastia m'a recommandé à

l'un de ses administrés de Belgodère, M. Malaspina, qui m'a offert l'hospitalité et chez lequel j'ai passé une journée charmante. M. Malaspina a construit, à l'entrée et au-dessus de la ville, une grande villa à terrasse dans le style des palais italiens, meublée avec tout le goût et le confort des châteaux modernes. De la terrasse, la vue est merveilleuse, sur l'ample bassin central de la Balagne. — La Balagne fertile, car une partie de la petite province, la *Balagne déserte*, entre Belgodère et Saint-Florent, est sans culture et sans vie. Ici, au contraire, chaque sommet porte un bourg blanc dominé par un campanile.

Aucune région au monde ne donne une plus puissante impression de richesse. Entre les monts couverts de maquis sombres, manteau de verdure luisante, la vaste conque s'abaisse doucement jusqu'au lit à peine visible du ruisseau de Regino. La vallée est un verger d'oliviers, de figuiers, de cédratiers et d'orangers. Sur les sommets et les pentes des collines aux formes nobles et hardies, les villages semblent comme les grains d'un collier capricieusement disposé autour de la conque verdoyante. La plaine, au contraire, n'offre aucun hameau; sans les tombeaux blancs semés dans les domaines, sans les moulins à huile échelonnés sur le torrent, on pourrait la croire déserte.

La population, comme au temps des incursions des pirates et des luttes contre Gênes, est restée sur les hauteurs. Les habitants descendent seulement pour la récolte des olives et des autres fruits; dans cet heureux pays, le sol produit presque sans culture. Les champs de céréales y sont de minime étendue, mais le cédratier est cultivé avec soin.

L'olivier est la richesse principale. *Était*, devrais-je dire, puisque la Balagne se ressent durement de la concurrence des huiles de graines. Jadis, les marchands d'Aix, de Salon et de Nice venaient régulièrement en Balagne acheter les huiles; aujourd'hui, ils semblent avoir désappris ce chemin. En 1869, la contrée avait vendu, tant en Corse que sur le continent, pour 12 ou 15 millions d'huile; en 1890, l'exportation dépassait encore 12 millions de kilogrammes; ces chiffres ont beaucoup baissé. Le kilogramme valait jadis 1 fr. 50 sur place, il est tombé à 60 centimes. La récolte d'il y a deux ans est encore en magasin[1].

Les causes de cette crise sont nombreuses.

---

1. En 1895, l'exportation des huiles, pour la Corse entière, atteignait 507,416 quintaux; en 1896, il était de 410,166. Les exportations pour la France, par le port de Calvi, ont atteint 1,838 quintaux; par l'île Rousse, 8,544, soit 1,038,200 kilogr.



D'abord, l'usage de plus en plus grand des huiles de coton, de sésame[1], etc., a amené cette baisse de prix ; puis les Corses n'ont pas suivi le mouvement industriel, leurs olives sont encore traitées par les systèmes les plus primitifs et les huiles ne peuvent lutter contre celles de Provence et de Tunisie. L'addition d'huiles de graines, qui se fait également ici, est venue jeter la défaveur ; des commerçants, Italiens pour la plupart, appelés *tracoli*, font le petit commerce et procèdent à des mélanges qui causent beaucoup de tort aux produits du pays.

Toutes les communes de la Balagne ont leur territoire couvert d'oliviers. En 1820, on avait procédé au dénombrement de ces arbres, on en comptait 12 millions; d'après M. l'abbé Girolami-Cortona, qui a étudié patiemment son île natale, ce chiffre aurait triplé depuis lors. Le juge de paix de Belgodère me disait que dans les bonnes années, chaque olivier donne en fruits un total égal à sa valeur. La moyenne serait de 63 kilogrammes par pied d'arbre.

Les arbres sont de préférence plantés en terrasses, on préfère le plant greffé au greffage de

1. Voir, dans la 12e série du *Voyage en France*, l'étude complète que nous avons faite de cette question au chapitre intitulé : les huiles de Salon.



l'arbre sauvage ; il est moins cassant et produit beaucoup plus. Au moment de la récolte, on aplanit le sol pour permettre une cueillette facile. L'arbre n'est ni gaulé ni secoué, chaque matin les femmes vont ramasser les fruits tombés. Ceux-ci sont pressés dans les moulins dont chaque maison est dotée, mais il y a aussi les petites usines, au bord du torrent, où l'on presse à façon.

Grâce aux soins donnés ici à l'olivier, cette ample et lumineuse vallée, ouverte entre des montagnes superbes, donne une impression de richesse que l'on ne retrouve pas partout. Ces deux cantons de la Balagne fertile : Belgodère et Muro, sont les plus beaux de la Corse entière. La route sinueuse tracée en corniche au flanc des monts, depuis Belgodére jusqu'à Muro et Cateri, est un perpétuel enchantement.

Belgodère est une amusante petite ville, haut perchée sur un ressaut de montagne, dont les maisons blanches épousent les contours. Avec ses porches, son église de style jésuite, ses ruelles ombreuses, elle a dû servir de type aux décors d'opérette. Du haut de ses vieux murs, la vue est immense. Sur la place, une sorte de loggia évoque toute une histoire de tyran italien, podestat ou gonfalonnier. Et, de fait, ce curieux et pitto-

resque édifice a sa légende : la population y massacra un prieur qui exerçait avec trop de régularité certains droits seigneuriaux.

Dans ce milieu, l'autre jour, je rencontrai une partie du régiment d'infanterie qui tient garnison dans l'île. C'était le détachement de Corté en route pour Calvi, où il allait procéder à ses feux de guerre.

La population s'était emparée de nos soldats ; pour recevoir les petits troupiers, l'hospitalité corse s'était faite plus cordiale encore que de coutume. Dans chaque maison, le couvert du garnisaire était mis ; aussi ne voyait-on aucun feu de cuisine en plein vent ; les fantassins étaient vraiment des hôtes.

Pendant que les officiers, armés de leur inséparable appareil photographique, prenaient des vues de ce site superbe ou des petites scènes populaires, les hommes et leurs hôtes allaient de buvette en buvette boire à la santé de l'armée ; d'autres descendaient par les routes ombreuses, dans l'immense sylve d'oliviers, par les petits champs si verts ou les plantations de cédratiers soigneusement arrosées. Et c'était chez tous un émerveillement pour cette opulente nature. Lorsqu'ils seront réservistes dans leur pays d'origine,

le Gard ou l'Hérault, ces troupiers regretteront plus d'une fois, pendant les manœuvres par les Garrigues pelées et les âpres Cévennes, le maquis odorant du Nebbio et les oliviers verts de la Balagne.

II

CALVI ET LA BALAGNE DÉSERTE

Y a-t-il des bandits? — Corbara et son couvent. — Algajola. — Lumio et son paysage. — Calvi. — Le pays de Calenzana. — La Balagne déserte. — L'Argentella. — Girolata et son golfe.

Calvi. Avril.

En montant dans le train de Calvi, je me suis rencontré avec un officier supérieur, corse d'origine, allant en congé dans sa famille. Il n'a pas eu de peine à reconnaître en moi un « continental », comme on nous appelle ici pour nous distinguer des insulaires. Nous avons causé; le colonel, un des plus jeunes et des plus distingués officiers de son grade, m'a parlé avec amour de son pays natal. Mon compagnon de route l'a entrepris alors sur un sujet qui lui tient à cœur, le banditisme; il ne rêve que bandit et voudrait se rencontrer avec un de ces héros du maquis mis à la mode par Mérimée.

Le colonel a paru surpris. Des bandits! Mais il n'y en a plus, des bandits! On a exagéré, tout

cela est produit par l'amour du pittoresque et de la couleur locale ! Et nous n'avons rien pu tirer de plus. Hier déjà, à Belgodère et à l'Ile-Rousse, on nous a tenu le même langage. A en croire les Corses, l'exagération est grande. Est-ce la vérité, ou bien nos hôtes ont-ils quelque honte à avouer la plaie dont souffre ce pays ? Nous tirerons la chose au clair, si nous pouvons.

De nouveau, voici l'Ile-Rousse ; nous quittons le chemin de fer pour faire l'ascension de la colline de Corbara, dont la silhouette nous a frappés à notre débarquement. La route sort de la ville pour s'engager dans les oliviers, au milieu desquels sont de blancs tombeaux, et monte à un petit col d'où se détache le chemin de Corbara. Ici on se croirait en pleine Afrique : partout le figuier de Barbarie étend ses raquettes épineuses. Il couvre tous les rochers et semble dans son habitat. Le granit se dresse en hérissements fantastiques. Sur un rocher, des maisons s'enchevêtrent, montent comme à l'assaut parmi les buissons et les figuiers de Barbarie. Tel village africain ressemble à ce Corbara de la Balagne.

De ce nid d'aigle, la vue est merveilleuse sur la plaine et le vallon verdoyant de l'Ile-Rousse, la mer d'un bleu éclatant, le rivage dentelé de

petites criques. La colline, haute de près de 400 mètres, est une croupe de verdure : vergers d'oliviers et d'orangers, enclos d'agavés et de figuiers de Barbarie. Ce paysage est un de ceux qui laissent le plus profond souvenir.

Non loin de Corbara, une grande construction blanche domine ce merveilleux tableau : c'est un couvent de Dominicains servant à la fois de noviciat et de lieu de retraite. Là, se retira quelque temps un des grands orateurs de ce siècle, le Père Didon. Le couvent est au pied de la crête qui ferme à l'ouest le bassin central de la Balagne, chaîne superbe du haut de laquelle on a des horizons d'une indicible beauté sur la Balagne tout entière, la mer et sur les monts lointains formant l'épine dorsale de l'île.

Un sentier tracé par les oliviers descend de Corbara à la plaine littorale, bien cultivée, où l'on rejoint la route, non loin de carrières de granit abandonnées, mais où l'on est venu chercher le piédestal de la colonne Vendôme. Là-bas, sur le rivage, une cité apparait, fière dans ses remparts. A mesure que l'on avance, la superbe apparition se rapetisse, ce n'est plus qu'une bourgade infinitésimale, les remparts crénelés s'écroulent dans les fossés. Cela est lamentable, car il y a encore une population dans ces ruines,

mais cela est charmant aussi sous le soleil éclatant, au bord de la mer lumineuse. La ville en ruines a nom Algajola, ce fut jadis un centre important, principal port et marché de la Balagne ; Calvi et l'Ile-Rousse, cette dernière surtout, lui ont enlevé toute importance. Cependant, cet amas de maisons ruinées se raidit contre la mort ; même, depuis quelques recensements, on constate un léger accroissement de population. On y comptait 167 habitants il y a quelques années, aujourd'hui ce chiffre s'élève à 193. Le territoire de la commune est très exigu, 67 hectares seulement ; la plupart des autres communes corses possèdent une vaste superficie. Ce n'est donc pas dans ses ressources agricoles que cette ombre de ville puise la volonté de vivre.

Plus riche et peuplée est sa voisine Lumio, riante bourgade assise au flanc du Capo d'Occi et du Capo Bracajo, dernier sommet important du chaînon qui partage la Balagne. Le village étale ses constructions au milieu des figuiers de Barbarie et des agavés ; tout autour des oliviers nombreux et des orangers plus rares, forment une verdoyante ceinture.

Des hauteurs de Lumio, la vue est superbe en cette saison. Au pied de la colline s'arrondit harmonieusement le golfe de Calvi, d'une forme si

régulière, ourlé de belles plages trouées par les lits des torrents : Fiume Secco, Bartasca, Ficarella, descendus des monts aux formes majestueuses dont les cimes blanches se dressent au-dessus des pentes assombries par les olivettes et les maquis. Ces monts forment le fond du paysage vers le sud, deux cimes surtout sont admirables par leur neige et leurs grandioses silhouettes, la Punta Radiche, dressée à 2,010 mètres, et le Capo al Dente, dont la pointe atteint 2,032 mètres. Au-dessous, fermée par le chaînon de Muro et l'âpre massif de Calvi, une immense plaine s'étale, plus vaste que la grande conque de Belgodère, mais bien moins verte et riante. Si les flancs des monts avec leurs vergers, leurs pittoresques villages : Montemaggiori, Calenzana, Moncale, sont charmants et fleuris, la plaine est solitaire et fiévreuse. Cet immense bassin, conquête évidente des alluvions sur un golfe marin, ne possède ni village, ni hameau ; des marais, formés par les torrents, en font, en été, un des séjours de la malaria. Si l'on desséchait ces marais, si l'on y plantait des eucalyptus, la plaine assainie pourrait nourrir des milliers d'hommes, elle formerait à l'amphithéâtrale Calvi, si riante vue des monts de Lumio, la plus riche campagne. Mais, dans cette île merveilleuse, les contrées que la

nature a faites les plus riches sont, par la faute de l'homme, les plus misérables et les plus désertes.

Quand nous pénétrerons plus avant dans l'île, quand nous aurons saisi sur le vif l'esprit de sa population, il sera plus facile de faire comprendre les causes de cette situation déplorable. On ne saurait l'expliquer si on n'a visité le pays, si l'on n'a vu à quelles idées purement spéculatives est livrée depuis de longs siècles cette population si éloignée de tout travail manuel, de tout ce qui est ailleurs la force d'un peuple.

Le chemin de fer a établi une halte au milieu de ces marais désolés, près de l'embouchure du *Fiume* Secco, à quelques centaines de mètres du rivage régulier du golfe de Calvi. Après avoir couru dans la plaine et franchi la Ficarella, la voie ferrée se rapproche du rivage et court au bord même du flot; les lames viennent s'abattre jusqu'à la voie derrière laquelle une rangée de dunes basses domine les marais de Stagnonne et de Pagliazze, que des plantations d'eucalyptus, d'acacias et de tamaris assainissent un peu. Dessinant comme la côte une courbe harmonieuse, en vue de la vieille Calvi, si guerrière d'aspect, avec ses hautes murailles baignées par le flot, le

chemin de fer atteint bientôt la gare, située à l'entrée du Calvi maritime, la *Marine*, dont les hautes maisons blanches et les jardins contrastent si nettement avec les murailles de la cité primitive, dorées par le soleil.

Ce Calvi, moderne bourgade propre et active, doit à ses jardins, à la mer, au quai planté d'arbres touffus, aux embarcations amarrées dans le port, son caractère de gaieté. Mais combien exiguë est-elle! Une partie seulement de la population y réside ; le reste est confiné dans la haute ville, bâtie sur le rocher à demi-insulaire, flanqué d'énormes murailles. Pour y parvenir, on gravit une rampe caillouteuse bordée de talus où croissent des figuiers de Barbarie, donnant à ce coin de paysage un puissant caractère africain. Lorsqu'on a dépassé la porte sur laquelle se lit une inscription rappelant la résistance de Calvi aux armées combinées du sultan et de François Ier en 1553 : *Civitas Calvi semper fidelis*, on pénètre en des rues montueuses, pavées de rochers, bordées de maisons hautes et sombres. Au commencement de ce siècle, cette bourgade féodale, qui semble encore prête à braver les assauts, était beaucoup plus peuplée, elle avait la presque totalité des 1,300 habitants que renfermait alors la commune ; la ville basse était un



VUE DE CALVI

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

faubourg insignifiant ; aujourd'hui, sans la petite garnison, sans la prison conservée sur le rocher avec le tribunal, il n'y aurait presque personne dans cette cité jadis vivante et glorieuse. Les grandes maisons sont closes, beaucoup s'en vont en ruines ; sur une des plus délabrées, une inscription rappelle la touchante prétention de Calvi d'avoir donné naissance à Christophe Colomb, lorsque Calvi était cité gênoise.

Au milieu de ces hautes maisons étroitement groupées, apparaît une coupole, c'est l'église, dont le style accroît encore l'impression de cité orientale causée par cette fière bourgade commandant les flots.

Du haut des remparts, de la citadelle surtout, la vue est fort belle sur la ville basse et le port, malheureusement peu fréquenté[1]. Celui-ci doit tout à la nature ; c'est plutôt une rade foraine où les navires trouvent une profondeur d'eau de 4 à 20 mètres à une faible distance du rivage. Si l'on avait construit les quais au point où les eaux permettent aux vapeurs moyens de flotter, ce qui serait une dépense très faible, les bâtiments faisant le service avec la France pourraient s'amarrer

1. Mouvement du port de Calvi en 1896 : entrées, 92 navires, 32,539 tonnes ; sorties, 88 navires, 28,298 tonnes.



à quai. Si une jetée abritait le port des vents de N.-N.-E., la sécurité serait absolue. Alors Calvi, port le plus rapproché de Nice et de Marseille, deviendrait bientôt un point vital pour la Corse, grâce au chemin de fer dont cette petite ville est tête de ligne.

Aujourd'hui Calvi est une impasse, le port de l'Ile-Rousse est bien plus fréquenté ; il le doit, il est vrai, à sa position au cœur de la Balagne, région très fertile et peuplée, tandis que Calvi sert uniquement de débouché à la lointaine vallée de Calenzana.

Autour de la ville, dont un des forts est habité par les déportés algériens, exilés à la suite de l'insurrection de 1871, la vue est admirable ; la côte frangée de baies, hérissée de promontoires, serait une des plus belles parties de l'île, si la verdure ne manquait pas autant. Mais le maquis est réduit ici à l'état de landes et les dunes sont basses et nues.

Combien est plus gai le paysage, lorsqu'on a dépassé la plaine féconde, mais fiévreuse, arrosée par la Ficarella, pour gagner Calenzana ! Dès que l'on a atteint le pied des premières collines on retrouve les oliviers, les figuiers et les vergers de la Balagne. Dans les arbres, des maisons apparaissent, des vols blonds d'abeille s'élèvent. C'est

un des coins les plus agrestes de toute l'île. La capitale de ce joli canton, Calenzana, est un des centres les plus populeux de la Corse ; sur 3,055 habitants, 3,037 sont agglomérés dans le bourg. Six centres corses seulement présentent une population plus considérable, et, dans ce chiffre, il faut comprendre les deux villes importantes d'Ajaccio et de Bastia.

Tout ce pays charmant et opulent à la fois fait partie du canton de Calenzana, un des plus vastes et des moins peuplés de l'île. Autant la plaine est fertile, autant le vallon verdoyant du chef-lieu est bien cultivé, autant la région qui borde la côte occidentale est sauvage et déserte. Il y a là des dizaines de mille hectares où l'on ne trouverait que des huttes de bergers, où le maquis étend pendant des lieues et des lieues son manteau parfumé ; c'est le domaine de Galéria, dont toutes les terres appartiennent aux communes [1], ce qui explique l'état d'abandon dans lequel il est laissé.

Pays peu fréquenté, presque inaccessible pour le voyageur qui ne peut prendre une voiture particulière, car il n'y a pas de service de diligence dans cette région où l'on ne trouve aucun village,

1. Superficie du canton de Calenzana : 64,284 hectares, du domaine de Galéria : 38,523. L'arrondissement de Calvi tout entier n'a que 111,505 hectares.



sinon le hameau naissant d'Argentella et, au fond



de son golfe, le petit bourg de Galéria. A mon grand regret, je n'ai pu tenter cette course, le

temps est pluvieux et me fait prévoir deux maussades journées pour gagner Porto, où je trouverais les voitures d'Ajaccio. Je n'abandonne pas ce projet sans chagrin. On m'a parlé avec tant d'enthousiasme de ces rochers de granit rouge hardiment projetés sur le flot bleu, de ces baies capricieusement ouvertes entre les promontoires ardents revêtus de maquis! Et la carte elle-même, avec la ligne blanche aux extraordinaires sinuosités doublant à distance toutes ces péninsules, frangeant les anses, donne bien l'impression d'une merveille naturelle. Pour cette fois, je devrai me borner à deviner, par un coup d'œil sur les feuilles de l'état-major, l'aspect de ces *ports* naturels : Vecchio, Recisa, Agro, Nichiaretto, Alusi, qui, jusqu'au Capo al Cavallo, festonnent le majestueux rivage de la Balagne déserte. *Ports* sans quais, sans navires, sans commerce, où l'on voit à peine de temps à autre une tartane ou une balancelle chargeant du charbon de bois.

Plus au sud, cependant, il y a des sources d'activité. Le massif de l'Argentella, dressé entre la mer et le petit *fiume* de Marsolino, est, comme son nom l'indique, riche en minerai de plomb argentifère. Les mines, après avoir donné lieu, de la part d'une compagnie anglaise, à de grands travaux de recherches, pour lesquels on avait cons-

truit une usine et cherché un port sur la baie ou « marine » de Crovani, ont été abandonnées. Tout autour, on signale des gisements de cuivre, de plomb argentifère et de lignite. Ce pays, peu exploré encore, réserve sans doute bien des richesses. En attendant il faut franchir les collines, descendre dans le bassin du Fango et traverser ce petit fleuve pour trouver la vie, dans le bourg de Galéria, assis au fond d'un beau golfe, au-dessus d'une marine que les vents du N.-O. rendent intenable d'octobre à mars. En été seulement, me dit-on, Galéria est animé, des navires assez nombreux viennent y charger les beaux bois des forêts et surtout le charbon, produit en abondance dans les maquis environnants. Encore, à cette époque, le rivage est-il pernicieux. Avant et après le lever du soleil, des miasmes délétères s'élèvent du sol, tout travail est difficile, il faut attendre que le soleil soit haut pour pouvoir rester sur la plage servant de port et l'on doit remonter au bourg avant le crépuscule. Les pins, les eucalyptus, d'autres essences plantées au bord et dans les îles du Fango, ont un peu assaini la contrée, sans la rendre cependant très saine. Si l'on faisait disparaître les fièvres paludéennes, Galéria, grâce à la beauté de son golfe, grâce surtout à la splendeur des gorges du Fargo, à la majesté des forêts qui

couvrent ici les pentes des grands monts, deviendrait probablement un rendez-vous pour les visiteurs et un centre commercial.

Il faudrait rayonner de Galéria pour visiter les beaux golfes qui accidentent la péninsule déchiquetée projetée au nord du golfe plus vaste de Porto : Panéra, Focolara, Elbo, Solana, dont les aiguilles et les falaises de granit rouge sont d'un effet grandiose. De Galéria, encore, il faudrait partir pour aller au golfe merveilleux de Girolata.

C'est de Galéria que...

Hélas ! je ne suis pas à Galéria, il pleut, le baromètre baisse encore et je dois arriver à Ajaccio dans cinq jours. Il me faut prendre la voie banale du chemin de fer. Peut-être, dans une autre excursion en Corse, quelque navire me fera-t-il visiter cette région inaccessible, où rares et misérables sont les hameaux, d'ailleurs sans abri pour le voyageur[1] ; les seules demeures où l'on pourrait solliciter un gîte sont les maisons de cantonniers bâties sur la route, à de grandes distances l'une de l'autre.

1. Voir, sur les golfes de Porto et de Girolata, le chapitre X.

III

LA TARTAGINE ET CORTÉ[1]

Le chemin de fer dans le maquis. — Ce qu'est le maquis. — La vallée de la Navaccia. — Piétralba. — Au bord de la Tartagine. — Castifao et Moltifao. — La république d'Asco. — Le Golo. — Ponte-alla-Leccia. — Corté et sa citadelle.

Corté. Avril.

Après avoir quitté la gare de Belgodère, le chemin de fer continue à gravir le flanc des monts, il surplombe la verte Balagne, étalant au-dessus de la voie ses vignes, ses oliviers et ses campagnes heureuses. Par de grands lacets, par de petits tunnels, on contourne ou l'on troue les éperons du mont Saint-Colomban[2], au pied duquel, dans les arbres fruitiers, apparaît l'amphithéâtre Palasca, aux maisons grises et blanches. Et désormais on perd de vue la Balagne, l'opu-

1. J'écris Corté et non Corte, pour me conformer à la prononciation du pays. Je me suis efforcé, d'ailleurs, de donner aux noms de lieu une tournure française, chaque fois que j'ai pu le faire.

2. San Colombano.

lente plaine de Losari, les petits monts et les collines couvertes de terrasses, semés de tombeaux semblables aux koubbas d'Algérie.

Peu à peu, le paysage devient plus sévère, le maquis succède aux cultures; une senteur exquise, faite de l'odeur des myrtes et du subtil parfum des cistes, flotte dans l'air. De profonds ravins se creusent; sur les crêtes, des ruines de villages; dans les fonds, de beaux vignobles. Au loin, vers le nord, des massifs confus de hauteurs couvertes de sombres broussailles et coupées par des vallons, des ravins étroits et profonds. Pas une maison aussi loin que la vue peut se porter: nous dominons l'énorme surface du désert des Agriates.

Le chemin de fer est lui-même en plein maquis. La voie ferrée monte par de multiples lacets dans les arbousiers, les chênes verts et les lentisques. Ce sont les géants de ces broussailles jetées en manteau sombre et luisant sur la plus grande partie de l'île, mais ils ne constituent pas à eux seuls la flore de cette brousse embaumée. L'arbousier (*albatro*) est entouré par le ciste (*mucchio*), la plus parfumée des plantes corses, celle dont l'odeur mélangée de miel et d'immortelles est si puissante, le lentisque (*stincolo*) est souvent moins haut que les myrtes aux fleurs blanches; de vastes

espaces sont couverts de grande bruyère (*scopa*). Tous ces végétaux forment une nappe serrée, continue, au milieu de laquelle, au printemps, s'élance le grand thyrse de l'asphodèle. Rien en France ne peut donner une idée du maquis, même en Provence, autour de Toulon, dans les Maures, dans l'Estérel [1], la brousse n'a pas cette puissance et cet aspect touffu. Ici, le lentisque et l'arbousier sont presque des arbres. On comprend, à voir ces inextricables fourrés revêtant les croupes, les pentes, le fond des ravins, que le maquis soit un abri pour les bandits. Aucun de nos bois français ne pourrait offrir de retraite aussi profonde.

Lentement, par de brusques lacets, le train s'élève au milieu de cette végétation touffue. Ce maquis doit être d'origine relativement récente, car on rencontre, çà et là, des ruines de hameaux détruits par les Génois. On s'arrête à la gare de Novella, bourg situé bien au-dessous de la voie ; on pénètre dans un tunnel et l'on voit tout à coup le paysage se hérisser des hautes et farouches montagnes de Popolasca, dont les crêtes rouges ou grises, découpées en aiguilles, sont d'un effet fantastique. Le chemin de fer descend maintenant dans l'étroite et triste vallée de la Navaccia, sem-

1. Voir la 13e série du *Voyage en France*.



blable, par son aspect désolé, sa nudité, ses eaux rapides, aux abords des grands cols alpins.

Dans cette vallée morose, une station isolée porte le nom de Piétralba. Le village est fort loin au nord, sur un col permettant d'atteindre la vallée de l'Ostriconi, très longue, mais où, sauf Lama et Urtaca, bâtis parmi les châtaigniers et les oliviers, on ne trouve aucun village. J'ai mis pied à terre ici pour remonter la vallée de la Tartagine. Ce grand torrent est assez abondant en cette saison, pourtant on peut suivre le sentier tracé sur ses bords, franchir le ravin et, par des maquis pierreux, atteindre le bassin profond où la Tartagine débouche de ses gorges. Un chemin assez bien entretenu permet d'atteindre facilement Castifao, chef-lieu du canton, bâti au pied du mont Rossi, dans une situation ravissante. Le pays est très vert, il serait riche s'il était mieux cultivé. Paoli a dit que c'était « l'Égypte de la Corse », à cause de sa fertilité.

De Castifao à la vallée de l'Asco, il y a de riantes campagnes, mais les arbres dominent, les champs de céréales sont de peu d'étendue. Au milieu des vergers, on aperçoit les hameaux qui constituent Moltifao.

Ce pays charmant manque de ressources. Pas

de voitures, pas d'auberges, ou du moins j'ai conservé de mes gîtes antérieurs un tel souvenir, que je n'ose me risquer encore une fois à coucher dans un village corse. J'aurais voulu gagner Asco et y passer la nuit, la course est courte, 15 kilomètres au fond d'une gorge qui est une des merveilles de l'île, par un sentier tracé en corniche au-dessus de l'abîme, mais je ne puis trouver un mulet me permettant de rentrer ce soir à Corté et à Bastia.

Asco vaut cependant une visite. Dans leur vallée profonde, au pied des chaînes neigeuses que domine le Cinto, géant de l'île, les Ascossais ont conservé les mœurs du vieux temps, ils descendent d'une race peu semblable au reste de la population. Joanne veut que les femmes d'Asco aient le type héroïque « assez bien caractérisé ». D'après l'abbé Girolami-Cortona, ce serait le type romain : « Les Ascossais, dit-il, ont la taille, les traits du visage, le langage et des noms romains ». Un autre auteur corse affirme que le village a été fondé au moyen âge par un citoyen d'Ascoli (l'ancienne Asculum). Quoi qu'il en soit, ce petit peuple, séparé du reste de l'île par ses montagnes et ses gorges vertigineuses, serait resté indépendant jusqu'à notre siècle. Les bergers qui forment à peu près toute la population, s'étaient constitués

en république sous l'autorité d'un sage (*Savio*) élu pour sa vie durant comme chef de la communauté et nourri aux frais de celle-ci. Le *Savio*, qui a fait place à un maire, a laissé dans les esprits un souvenir vivant; on prête à quelques-uns d'entre eux des traits dignes du sage Salomon et de l'excellent Sancho.

De Moltifao, une route descend dans la vallée de l'Asco, qui s'élargit pour aller rejoindre celle de la Tartagine. Les deux torrents se réunissent au-dessous d'un pont sous lequel passe la route de Calvi à Corté. Le cours d'eau ainsi formé est une assez grosse rivière peuplée de truites, elle coule rapide entre le chemin de fer et la route et va rejoindre le Golo, principal cours d'eau de l'île.

Le Golo ainsi doublé pénètre dans la gorge profonde qu'il suivra jusqu'à la plaine orientale et par laquelle s'exhalent les effluves meurtrières de la malaria. Il faut connaître ce détail pour comprendre comment il ne s'est pas créé une ville importante à ce débouché de plusieurs vallées parcourues par des routes. Un beau pont de quatre arches franchit le petit fleuve un peu au-dessus du confluent, il n'a fait naître qu'un hameau d'auberges. Les habitants ne peuvent sortir le matin et le soir, par crainte des fièvres. Cepen-

dant, l'importance naturelle du lieu est telle que le hameau du Pont (Ponte-alla-Leccia) est devenu la gare d'embranchement pour la ligne de Calvi sur le chemin de fer central de la Corse.

Ponte-alla-Leccia dépend de Morosaglia, beau village formé de plusieurs hameaux semés dans les châtaigniers. Là naquit Paoli, le héros de l'indépendance, dont le souvenir s'est conservé très vif, malgré le sincère attachement des habitants pour la France. Les cendres du général, rapportées d'Angleterre, sont déposées sur la colline de la Stretta, au hameau de ce nom, dans la maison même du hardi partisan. Au dessous, est un couvent renfermant une école créée par Paoli.

J'ai couché à Morosaglia et ce matin, à la première heure, je prends à Ponte-alla-Leccia, le train pour Corté. Le chemin de fer longe le Golo et sa verdoyante vallée, puis, par de grandes courbes et de beaux travaux d'art, à travers de superbes rochers, franchit le petit fleuve et s'élève vers la ligne de faîte qui la sépare du bassin de Corté. Le pays est assez peuplé. Mais les villages ne se sont point assis au fond de la vallée, à cause des fièvres. Un seul hameau s'est bâti au pont du Golo, c'est Francardo, né d'un croisement de routes à l'endroit où le Golo, débouchant des

gorges du Niolo[1], pénètre dans une vallée plus ample. Francardo dresse ses hautes maisons près de la voie, sur toutes les fenêtres sont disposés certains vases intimes qui produisent une impression singulière. Voici, dans une gorge verdoyante, la pittoresque Omessa, capitale de l'ancienne piève de Giovellina, dont un adage local dit que si Rome est la première ville du monde, Omessa est la seconde. Cette orgueilleuse cité n'a pas 850 habitants, elle égrène d'une façon charmante ses maisons blanches dans son bassin planté de châtaigniers, au pied d'un château en ruines. Le pays est assez pauvre, le phylloxéra est passé ici et a réduit le paysan au produit de ses châtaigniers et de maigres champs de céréales. On commence cependant à replanter le vignoble, il est traité avec soin. Dans un pli de montagnes, se montre Sovéria, entouré d'un bois de chênes verts et dominé par un grêle clocher d'un grand effet. Enfin, au delà d'un tunnel, on aperçoit un paysage grandiose : de hautes cimes, âpres et nues, ayant encore des cavités pleines de neiges, des gorges profondes, des pentes couvertes de pins et de châtaigniers. A un dernier détour, apparaît un rocher couronné par une vieille cita-

1. Voir chapitres XII et XIII.



VUE DE CORTÉ

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

delle, contre lequel sont collées de hautes maisons grises. Cela rappelle Briançon[1], un Briançon plus tragique encore ; c'est d'un effet superbe. La ville est Corté, le cœur de la Corse.

La gare de Corté, importante par sa situation au cœur de l'île, devrait être le point de jonction avec une ligne reliant Ajaccio au littoral d'Aléria, si les voies ferrées n'étaient désormais impossibles ici à cause du prix scandaleux des expropriations. C'est une sorte de redoute entourée d'un mur crénelé qui permettrait de remiser tout le matériel sur des voies de garage et de le défendre contre un ennemi assez hardi pour pénétrer dans les gorges du Golo et du Tavignano.

Pour sortir de la gare, il faut passer entre ces défenses. Le premier bâtiment rencontré est la prison, située ainsi à l'écart de la ville. Une route bordée d'oliviers, au bord de laquelle sont les ruines du couvent de Saint-François, conduit, à travers des champs pierreux plantés de noyers vigoureux, jusqu'au confluent des deux torrents de Corté : la Restonica, aux eaux d'une limpidité cristalline, et le Tavignano. Tous deux débouchent ici d'âpres gorges, mais celles du Tavignano sont autrement saisissantes ! C'est une

1. Voir, 10e série du *Voyage en France*, chapitres XV et XVI.



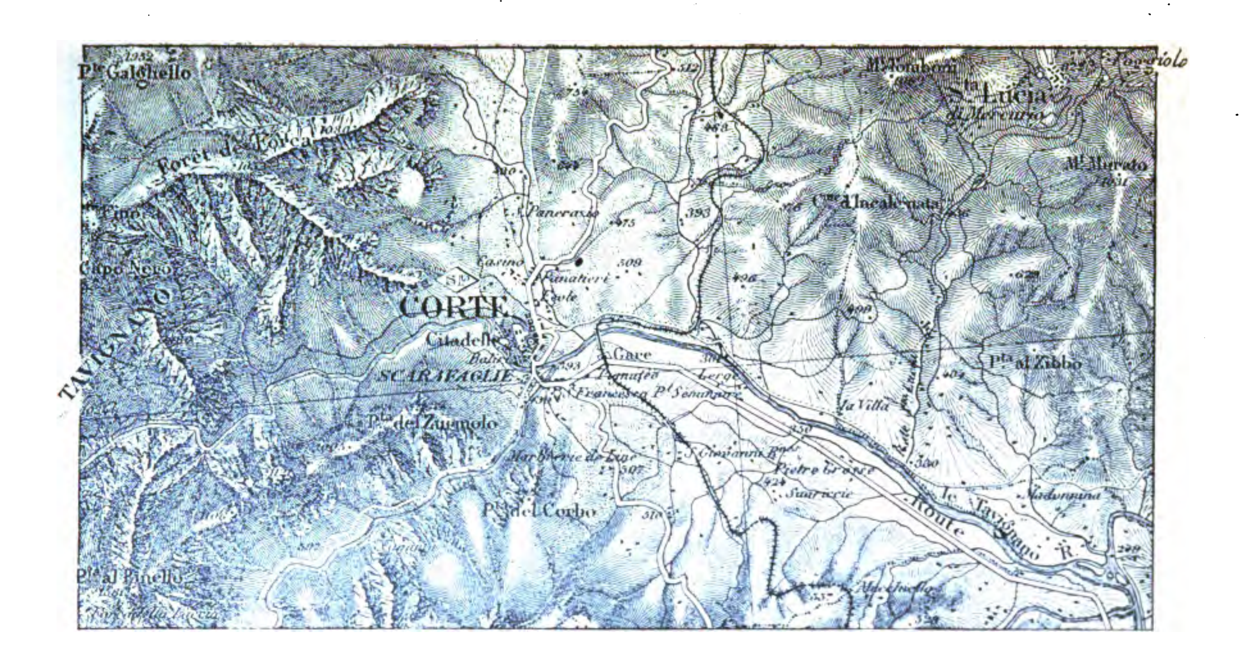
véritable lèvre de roches noires, dans les fentes desquelles croissent de maigres broussailles et des figuiers de Barbarie. L'à pic atteint cent mètres de hauteur verticale. Sur le mamelon rocheux projeté devant le confluent des deux cours d'eau, s'entassent les constructions sombres de la vieille ville, couronnées par les remparts de la citadelle.

Le Tavignano est franchi par un de ces beaux ponts d'origine génoise, au parapet supporté par des arceaux dessinant un feston au-dessus de l'arche, et l'on entre en ville par un faubourg dont les maisons sont entourées de jardinets. La ville est ici d'origine récente; comme à Calvi, la population est descendue du rocher, elle remplit de hautes maisons blanches, presque des casernes, qui bordent la route et deux ou trois petites places. Deux statues ornent la ville: celle de Paoli, qui avait fait de Corté la capitale de sa République, et celle d'Arrighi de Casanova, dont Napoléon Ier fit un général et un duc de Padoue. La grande route se prolonge vers le Nord par de belles plantations.

Mais ce n'est point cette cité neuve qui attire l'attention du touriste, malgré quelques maisons historiques, c'est la ville haute, constituée par une rue montueuse, sale, puante, mais pittoresque.

Elle conduit à la citadelle, que le génie vient de remettre à neuf. Ces réparations ont enlevé à la citadelle le charme qu'elle avait pour les soldats. Sur ce rocher en pente raide du côté de la ville, absolument à pic en face de la montagne, s'étagent les casernes, les bastions et les réduits d'un des plus singuliers édifices militaires de la Corse. Citadelle sans armement sérieux aujourd'hui, elle fut en son temps une des plus fières défenses créées par les hommes et par la nature. Il y a peu de temps encore, ses murs étaient couverts d'inscriptions dues aux soldats qui ont passé dans les parties hautes les heures monotones de garde. Les soldats allemands au service de Gênes avaient profondément gravé leurs noms, puis vinrent les Français du maréchal de Thermes et ceux du marquis de Marbeuf. La Ramée, la Fleur, la Valeur, Tranche-Montagne et d'autres héros dont le pseudonyme avait fait disparaître le nom réel, avaient couvert les murailles de maximes et de pensées donnant au vieux monument militaire un charme particulier. Le badigeon du génie a tout fait disparaître. La solidité de la place n'y a pas beaucoup gagné, mais la poésie et la légende se sont envolées.

Le passé héroïque de la Corse vivait là ; ces inscriptions le rappelaient à la compagnie qui



Pte Galghello
Forêt de Forca
Capo Nero
CORTE
Citadelle
SCARAFAGLIE
Pta del Zurmolo
Pta del Corbo
Pta al Pinello
S. Pancrazio
Casino
Gare
Francesca
la Villa
Pietre Grosse
Suarrecie
Route
le Tavignano R.
Pta al Zibbo
Mt Murato
Sta Lucia di Mercurio
Poggiolo
Madonnina
TAVIGNANO

remplace les fortes garnisons de jadis et dont la mission est de veiller sur les approvisionnements réunis dans les vastes constructions de la citadelle. Corté n'est plus qu'un magasin.

Du haut des remparts, on domine l'abîme sombre au fond duquel le Tavignano roule ses eaux tumultueuses descendues des cimes neigeuses où s'alimente le lac de Nino. Les remparts et les tours surplombent cette gorge, elle serait sinistre sans le bleu éclatant du ciel et la pureté de la lumière dont ce tragique paysage est baigné.

Je suis resté longtemps à contempler ce site farouche contrastant avec l'ample vallée inférieure du petit fleuve, couverte de vignes, d'oliviers, de petites maisons blanches, mais le soleil devenait cuisant, et j'ai redescendu les marches brunes de la citadelle, que le génie militaire n'a heureusement pu badigeonner.

Sur la promenade de la basse ville, il y a maintenant quelque animation. Fonctionnaires, retraités et oisifs, se promènent; les paysans causent avec animation. Je trouve là un type d'élégant que je n'ai point rencontré encore. Les hommes sont grands, bien plantés, ils portent une forte moustache. Un veston noir, un grand feutre, des bottes, composent le costume. Beaucoup ont le

souci d'être soigneusement cirés : pour enlever la poussière, on donne un léger coup de jambe sur l'autre mollet.

Dans ces groupes, on s'entretient en dialecte corse; impossible donc de saisir un mot, mais aux physionomies, on devine qu'il s'agit de politique insulaire. Il doit y avoir quelque incident sérieux, car on se montre le journal local, le *Pascal Paoli*.

Pas d'animation commerciale dans tout cela. Corté n'a pas d'autre importance que son rôle de marché et de centre pour les vallées voisines. Elle est et restera un point stratégique où se concentrerait la défense de l'île ; c'est la place d'armes centrale, en relations faciles par le chemin de fer avec Bastia et Ajaccio. Sa valeur militaire serait bien augmentée si l'on créait la voie ferrée, dont j'ai déjà dit la nécessité, dans la vallée inférieure du Tavignano, jusqu'à Aléria. Cette ligne, d'une exécution relativement facile et d'une faible longueur, mettrait Corté en relation directe et rapide avec Porto-Vecchio et Bonifacio, au moyen de la ligne projetée du littoral ; or, Porto-Vecchio et Bonifacio sont les clefs de la Corse.

Intrinsèquement, Corté, ville de guerre, a peu de valeur. Sa citadelle ne tiendrait guère, mais la région qui y donne accès est si tourmentée, les

populations sont d'un patriotisme si ardent, que l'ennemi a bien peu de chances d'atteindre ce point vital de l'île. Tous les hommes valides sont répartis dans la réserve de l'armée active, l'armée territoriale et sa réserve. Ils sont dès maintenant encadrés, l'armement en fusils perfectionnés est assuré ; tout le monde est cavalier, le service d'éclaireurs est donc facile. Dans ces conditions, il est à peu près impossible à l'ennemi de traverser les âpres défilés du Golo et du Tavignano. En mettant les choses au pis, la région des hautes montagnes reste inexpugnable.

IV

DU TAVIGNANO A PENTICA

De Corté à Vizzavona. — Saint-Pierre-de-Vénaco. — La vallée du Vecchio. — Serragio-de-Vénaco. — Le col de Vizzavona. — Le mont d'Or (Monte d'Oro). — Le tunnel de Vizzavona. — Bocognano. — Les Bellacoscia, bandits de la Pentica.

Bocognano. Avril.

Si belle soit la Balagne, si pittoresque soit la vallée du Golo, c'est à partir de Corté surtout qu'il faut voir la Corse pour bien comprendre ce merveilleux pays. Depuis le mois de février 1894, le chemin de fer relie Corté à Vivario, et l'on peut, de Bastia ou de Calvi, se rendre directement à Ajaccio. Le voyage est plus court; mais peut-être le touriste y perd-il. De Corté à Vivario, on traverse d'admirables paysages, on a le temps de les visiter avec les voitures, et le chemin de fer les fait rapidement entrevoir, quand les tunnels et les tranchées ne les masquent pas. C'est pourquoi j'ai voulu refaire pédestrement l'admirable trajet.

Du reste, chemin de fer et route nationale se côtoient presque sans cesse. L'un et l'autre quittent bientôt la vallée du Tavignano pour s'élever par de fortes rampes sur les hautes croupes de Vénaco. Le paysage est charmant et animé ; les villages sont nombreux. Dans les champs, les paysans se livrent au dépiquage des blés, travail barbare. Le fléau et, naturellement, la batteuse à manège ou à cheval sont inconnus dans l'île ; sur une aire, les gerbes sont étendues et les bœufs tranquilles écrasent de leur pied lourd les blonds épis. Certes, le spectacle est pittoresque, comme l'est celui des groupes de femmes qui vont par les routes portant sur la tête, avec une allure sculpturale, les jarres pleines d'eau fraîche puisée aux sources voisines. Mais combien ce pays fertile aurait besoin d'apprendre les procédés modernes de culture ! S'il se traîne dans l'ornière, il y a un danger très grand pour la défense : malgré la fécondité du sol, jamais il ne produira assez pour se suffire à lui-même en cas de lutte.

Cependant le pays est bien cultivé : les prairies, les vignes et les chaumes s'étendent jusqu'au sommet des montagnes ; des bosquets d'oliviers et de châtaigniers font une verte parure aux collines. A mesure que la route s'élève, ces derniers

arbres prennent des proportions énormes. Leurs troncs noueux, leur immense ramure donnent une impression de puissance. Sous leur ombre, les pâturages sont arrosés par de clairs ruisseaux babillant entre des blocs monstrueux de granit, dômes ou obélisques, revêtus de mousse. Au-dessus de ces beaux massifs, sur des crêtes en apparence inaccessibles, se dressent de curieux villages, encore rébarbatifs d'aspect, comme jadis au temps de la lutte contre les Génois : Casanova, Poggio, Riventosa, Saint-Pierre-de-Vénaco sont comme les saillants d'une formidable citadelle naturelle commandant les profondes vallées du Tavignano et du Vecchio. C'est une position formidable; la route la traverse par un col, au-dessous duquel est creusé un tunnel de la voie ferrée. Elle est inexpugnable par les pentes sur les rivières et elle se termine par les hautes roches presque inaccessibles du Mont [1] Rotondo et de la forêt de Restonica. Cette position militaire est absolument merveilleuse ; tant qu'on la tiendra, l'île ne pourra être soumise.

1. J'emploie à dessein la forme mont et non *monte;* il serait bon de se servir des termes français et non des vocables italiens, chaque fois que cela est possible. Pourquoi dire Monte d'Oro quand nous avons *mont d'Or*. De même j'écris Saint-Pierre et non San Pietro.



Le point culminant du col est à Saint-Pierre-de-Vénaco. Le village est à 807 mètres d'altitude. Sur un mamelon, M. le comte Pozzo di Borgo a fait construire un château d'où la vue est sublime. Elle s'étend sur toute la partie est de l'île, l'*En deçà des monts*, jusqu'à la mer de Toscane. De l'autre côté, les hautes cimes du Mont Rotondo et du Mont d'Or ferment l'horizon. Mais quel splendide horizon! Dès qu'on a dépassé le village, la vallée du Vecchio s'ouvre, vertigineuse, jusqu'aux cimes bleues du Mont d'Or, couvertes de forêts encore striées de neiges. Des châtaigniers centenaires couvrent les abords du col; les clairs torrents bondissent. De cette crête, les gens du pays montrent avec orgueil 38 villages, c'est dire l'étendue de l'horizon, car les groupes de population sont fort clairsemés en Corse. A Serragio-de-Vénaco, gros bourg bâti sur les deux flancs d'une gorge, le site est d'un effet indescriptible. Eaux frémissantes, grands arbres, pâturages, maisons escaladant le rocher, produisent une impression inoubliable.

La route descend jusqu'au point où la voie ferrée débouche du tunnel; désormais, le Vecchio, la route et le chemin de fer vont se disputer le fond de la vallée. La route épouse tous les con-

PONTS DU VECCHIO

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

tours de la montagne, descend au fond de tous les ravins; le chemin de fer se creuse des galeries, enjambe les abîmes par de beaux viaducs d'un goût sobre, s'harmonisant à merveille avec cette nature robuste et colorée. Il passe à travers de formidables amoncellements de blocs tombés du haut des pics, déchiquetés, rongés et comme brûlés par le soleil. Le paysage atteint toute sa grandeur au passage du Vecchio. La route franchit le clair torrent sur un beau pont en pierre, formé d'une arche hardie de 30 mètres d'ouverture. Au-dessus, bien haut, le chemin de fer passe sur un viaduc de fer dont la travée principale a 100 mètres de portée. Derrière ce bel ouvrage d'art, la gorge du Vecchio s'entr'ouvre comme une lèvre dans le flanc de la montagne, toute tapissée par les pins gigantesques de la forêt de Cervello, dominée par des pics lointains d'une majesté triomphale.

Jusqu'à Vivario, le paysage, toujours superbe cependant, perd de sa grandeur tragique. La route longe prosaïquement le flanc de montagnes couvertes de maquis. Mais le chemin de fer décrit des courbes surprenantes pour atteindre la gare de Vivario, située à une grande hauteur; il passe par le pittoresque village de Muracciolo, à demi enfoui sous des bosquets d'ar-

bres sombres, et vient rejoindre l'ancien tronçon d'Ajaccio.

Vivario, ou Gatti di Vivario, est le chef-lieu d'une commune formée de hameaux assez nombreux. Le bourg est tout petit, mais pittoresque par sa disposition en terrasse. La place publique, ornée d'une fontaine surmontée par une statue de Diane, offre une vue merveilleuse sur la vallée profonde. En dehors de ce panorama, rien ne retient dans ce village, dont les hôtels sont sommaires. Nous revenons déjeuner à la baraque de planches servant de buffet et prenons le train de l'après-midi pour monter à Vizzavona.

A Vivario, on retrouve donc la locomotive et ses wagons. Ils nous entraînent dans un paysage féerique. Imaginez un cirque immense de rochers déchiquetés, escaladés par les fûts droits des laricios, les masses sombres des chênes. On domine de très haut ce paysage ; au fond mugit le Vecchio. Torrents, rochers, bois sont d'une inexprimable magnificence. Le chemin de fer luimême donne au site une beauté nouvelle par ses courbes, la sobriété de ses travaux d'art, ses trouées dans la roche vive aux abords de la station de Tattone. On retrouve l'impression des Alpes, d'Alpes plus élancées, plus majestueuses, grâce à la clarté du ciel, à la haute colonnade des

pins, à la transparence lumineuse des eaux ruisselant en cascades.

Le train s'arrête longtemps à Vizzavona. Les voyageurs y sont nombreux; ils s'expriment pour la plupart dans un idiome guttural du nord : anglais, allemand ou scandinave. Nous sommes ici en station estivale. Au-dessus de la gare, à 1,200 mètres d'altitude, dans les forêts de pins et de hêtres, il y a des sites tranquilles et frais où les étrangers affluent, où les Français ne vont guère. C'est le col (*Focé*) de Vizzavona, point de partage des eaux entre la Méditerranée proprement dite et la mer Tyrrhénienne. La grande route de Bastia à Ajaccio franchit ce col. Qui en est maître peut rompre la résistance de l'île. C'est pour cela que les Génois avaient construit un fort; nous l'avons restauré depuis quelques années. La forteresse génoise a une valeur militaire propre fort modeste ; mais elle commande les deux versants de très haut, les gigantesques glacis du col la rendent presque imprenable; c'est, d'ailleurs, un abri pour les munitions et un centre pour le commandement.

Elle ne défend pas la voie ferrée, celle-ci passe à 300 mètres au-dessous, dans un tunnel long de près de 4 kilomètres (3,916 mètres), devenu le point vital de la Corse.



BOCOGNANO ET LE MONT D'OR

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

Bien que la *saison* ne soit pas commencée encore, la voiture de l'hôtel de la Focé est à la gare. Mais une envie nous prend de monter par la route, si belle sous les pins et les hêtres, jusqu'au vieux fort et à l'hôtel édifié au-dessous du col. La nuit nous surprend en chemin, mais le ciel est pur; parfois, à travers les arbres, apparaît la fière silhouette du Mont d'Or. Du fond de la vallée invisible montent des rumeurs d'eau, des torrents se brisent, tombent en cascades; à chaque pas des ruisseaux murmurants viennent se jeter à l'abîme. Dans cette nuit claire et mystérieuse, ces bruits doux ou retentissants sont d'une poésie mélancolique et sauvage.

Au matin nous avons visité la forêt, dont les hêtres superbes croissent sur des tapis de mousse émaillés de cyclamens. Le site est charmant; à cette altitude de 1,200 mètres environ, on pourrait se croire dans quelque forêt du Jura, n'était l'extraordinaire splendeur du ciel. D'un côté se creuse, profonde, la vallée de la Gravone; de l'autre, plus profonde encore, est la vallée du Vecchio. Au-dessus du col, de hautes cimes blanches se dressent: la pointe de l'Orient (2,109 mètres), la pointe Migliarello (2,258 mètres) et surtout la pyramide majestueuse du Mont d'Or (2,391).

Ces altitudes paraissent faibles à qui songe aux cimes puissantes des Alpes; mais, il ne faut pas l'oublier, la mer est près d'ici, les montagnes s'élancent presque d'un jet sans les terrasses et les hautes vallées qui précèdent les grands monts du continent.

L'ascension du Monte d'Oro (le Mont d'Or) est impossible aujourd'hui, la neige est trop abondante encore. Les chemins, fort mauvais d'ailleurs, sentiers de moutons et de chèvres décrits par le prince Roland Bonaparte dans son *Excursion en Corse,* disparaissent sous les névés. Il faut nous résigner à reprendre la voie prosaïque du chemin de fer, en profitant de l'omnibus qui conduit à la gare de Vizzavona.

La traversée du tunnel (3,916 mètres) demande de 8 à 10 minutes. On débouche dans la vallée de la Gravone. Par cette majestueuse ouverture des monts corses, entre les sommets striés de neige du Mont d'Or et le petit chaînon de la pointe de l'Orient, la ligne descend rapidement, dans un paysage non moins grandiose, mais plus lumineux que celui du versant oriental. Les pins laricios aux troncs élancés font bientôt place aux châtaigniers. Dans ces arbres, d'un vert profond et métallique, Bocognano cache les toits rouges de ses maisons, séjour d'été des Ajacciens. L'une

de ces villas appartient à Bellacoscia, le légendaire bandit dont la réputation s'est étendue bien au delà des limites de la Corse.

Je n'ai pas l'intention de traiter, au pied levé, cette grosse question du banditisme, sur laquelle on a tant écrit qu'elle a empêché trop souvent d'étudier la Corse au point de vue de ses ressources, de son rôle dans la Méditerranée et de son importance dans l'économie générale de la France. Peut-être, quand j'aurai parcouru davantage cet admirable pays, pourrai-je consacrer une étude à cette plaie de l'île.

Pour pittoresques qu'ils soient, les bandits ne m'intéressent guère. En dépit de l'espèce de poésie dont on voudrait les revêtir, j'ai eu, jusqu'ici, trop de preuves que le bandit chevaleresque est en minorité ; la plus grande partie de ces héros du maquis furent ou sont devenus de véritables brigands de grands chemins inspirant une terreur profonde à leurs voisins, mis par eux en coupe réglée. L'histoire de Bellacoscia n'est pas faite pour effacer cette impression, bien que ces bandits soient une sorte de célébrité européenne : les touristes de distinction vont les voir dans leur repaire. On voulait me pousser à aller à Pentica, où cette aimable famille, issue de la

polygamie, m'aurait bien accueilli, paraît-il. L'hospitalité des Bellacoscia me sourit à moitié.



Ces gloires insulaires ont en effet une histoire des moins édifiantes, elle a été écrite bien sou-

vent. Le premier en date, un pâtre de Bocognano, nommé Bonelli, s'empara du vallon de Pentica et y joua quelque temps les Robinsons, entouré de son troupeau de chèvres. La solitude lui pesant, il séduisit trois jeunes filles, trois sœurs, et les amena dans sa retraite ; il en eut dix-huit enfants. On lui avait donné le surnom de Bellacoscia.

Deux de ses fils, Antoine et Jacques, prirent le maquis de bonne heure. Le premier en 1848, à 21 ans, après avoir assassiné le maire de Bocognano, un notaire coupable, à ses yeux, de se refuser à marier une sœur d'Antoine, parce qu'elle n'avait pas d'état civil et de refuser au même jeune homme de faire un faux en établissant un certificat constatant qu'il avait un frère sous les drapeaux[1]. Ce n'était pas le seul tort du maire : n'avait-il pas voulu reprendre aux Bonelli les terres de Pentica, qui sont bien communal !

Ce fut le premier crime. Peu de temps après, Antoine enleva le père d'une jeune fille qui ne voulait pas l'épouser et l'enferma dans une grotte afin de l'obliger à donner son consentement ; le

1. Sur l'histoire des Bellacoscia, voir Paul Bourde : *En Corse*, et le prince Roland Bonaparte : *Une excursion en Corse*.



fiancé de la jeune fille et deux amis voulurent le délivrer, ils furent pris à leur tour et relâchés, après beaucoup de mauvais traitements, sur la promesse que le fiancé renoncerait à son mariage. Celui-ci ayant manqué à une parole ainsi arrachée, fut tué par Antoine et Jacques Bonelli.

Ajoutez à cela assassinat de bergers, meurtres de gendarmes, rapt, vol à main armée de bois et de terres, vous aurez le tableau de l'existence de ces « héros » qui ont fait souche et peuplé Bocognano et ses environs de leurs enfants, gendres, neveux et cousins. Une centaine de familles sont dans la dépendance des Bellacoscia, même des proches de ces bandits ont obtenu des emplois ! On comprend comment ni la gendarmerie ni les troupes n'ont pu réussir à s'emparer des hôtes de Pentica. On a dû se borner à mettre le séquestre sur leurs biens, encore ne peut-on en tirer parti : nul n'oserait acheter ou louer les terres d'un Bonelli, de peur d'être assassiné.

Voilà cependant ce qui se passe à dix lieues du chef-lieu de l'île, à une heure de marche d'un chef-lieu de canton possédant une brigade de gendarmerie. Celle-ci, il est vrai, garde maintenant dans le vallon de Pentica les demeures construites par les Bellacoscia, pourtant ces der-

niers n'en sont pas moins libres et les arbitres véritables de ce pays[1].

---

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, Antoine Bellacoscia s'est constitué prisonnier ; le commandant de gendarmerie alla en personne le chercher à Bocognano et le conduisit à Bastia avec des égards. On l'interna à Marseille, d'où il ne tarda pas à revenir.

---

et les arbitres

les, Antoine Bellacos
ant de gendarmerie al
o et le conduisit à Basti
eille, d'où il ne tarda pa

V

LA GRAVONE ET AJ

Descente à la mer occidentale. — Tavé
Gravone. — Le pays de Mezzana. — L
Le Champ de l'Or. — Apparition d'Ajac
ville. — Souvenirs de Napoléon. —
tiques. — La police des clans. — Le co
— Gourdes et poignards. — Exportation

Si la descente de Bocognano
chemin de fer ne présente pas
spectacles offerts par la partie
Corté et Vizzavona, elle est en
beaux trajets que l'on puisse fai
rable pays. La ligne ferrée cour
châtaigniers aux troncs noueux, s
sent les troupeaux de petits po
sauvages, gardés par des porc
leurs *pelones* et presque aussi sa
animaux. Dans cette forêt majes
de toutes parts les eaux descen
cimes striées de neige.

La route arrive presque d'un bond dans la vallée de la Gravone, le chemin de fer se tient fort haut, troue les éperons, contourne les ravins et semble pénétrer dans l'intérieur de l'île, mais aussitôt, par des courbes hardies, il revient vers la Gravone, franchit de profonds ravins, passe au-dessous de cascatelles pleines d'écume, dont une, sous la pointe al Collo, est une merveille par l'abondance et la pureté de ses eaux. La ligne surplombe le torrent bondissant sous les arbres et les mousses. Pas une maison, pas un être vivant dans cette conque d'aspect sublime.

On revient ainsi dans la vallée, à travers les maquis, et l'on aperçoit le joli village de Tavéra, dont les blanches maisons sont disséminées au milieu des châtaigniers et des pâturages. Le changement est brusque entre la solitude que nous venons de traverser et ce beau bassin verdoyant où, chose rare en Corse, on voit des prairies bien irriguées au-dessus desquelles des bouquets de châtaigniers et de petits bois d'oliviers couvrent les croupes inaccessibles aux canaux. On a là un exemple de ce que ferait l'aménagement des torrents et des fontaines dans ce pays du soleil.

Nombreux sont les hameaux dans ces campagnes heureuses, où les châtaigniers forment parfois de véritables forêts au sol tapissé de mousses

et fleuris de cyclamens. Au-dessous des châtaigneraies, des terrasses supportent des vignobles bien entretenus. De l'autre côté de la vallée, le paysage est plus âpre. Là s'ouvre, fissure profonde, le ravin de la Pentica. Le repaire des Bellocascia n'est pas à deux lieues d'ici.

Par des pentes toujours très fortes, la voie ferrée va passer au pied d'Ucciani, se tord en courbes pour venir dominer la Gravone au-dessous des vertes montagnes de Carbuccia. Le fleuve, très clair et bleu, se mutine, tombe en cascade, écume contre les roches et bientôt, toujours torrentiel, voit un moment s'ouvrir la vallée, verte entre les hautes crêtes rocheuses. Mais après ce bassin, égayé par les hameaux de Carbuccia, de Véro, de Tavaco, les montagnes se rapprochent de nouveau. La route et le petit fleuve se disputent le passage dans une gorge bordée d'âpres rochers, au-dessous de maquis sombres.

Enfin le passage s'entr'ouvre en vue des amples campagnes montueuses de l'ancienne *piève* de Mezzana, devenue le canton de Sarrola-Carcopino; de beaux hameaux couvrent les pentes, entre les champs de blés, les prés et les massifs d'oliviers. Sur la rive gauche de la Gravone les habitations sont rares, mais il y a encore beaucoup de cultures et de prairies, les oliviers croissent dans

tous les creux, très vigoureux mais trop broussailleux parfois. Ils n'ont pas l'aspect fécond des oliviers de Balagne. Çà et là, notamment autour de la station de Mezzana, on voit des vignes bien soignées.

Si les hameaux sont nombreux aux flancs des monts, les habitations humaines sont rares au fond de la vallée. Le sol est caillouteux mais fertile; les cailloux roulés dont les terres sont remplies indiquent un sol qui se prêterait bien à la vigne. L'irrigation pourrait faire naître de belles prairies et de riches luzernières ; l'eau abonde, même après que le canal d'Ajaccio a enlevé un mètre cube d'eau par seconde à la Gravone pour aller alimenter et irriguer la ville et sa banlieue. Ce canal, long de 19 kilomètres, pourrait transformer toute la vallée inférieure, mais il est mal entretenu et n'amène pas le tiers des eaux qu'il pourrait rouler. A peine çà et là, autour des petits thermes de Caldaniccia, d'étroits champs d'oignons, de choux, de pois dont la belle venue montre ce que pourrait le travail humain. Le fond de la vallée, il est vrai, est en proie à la fièvre; mais la malaria est le résultat même de cet abandon du sol.

En cette saison, tout est désert dans ce bassin, désolé par le mauvais air. La moisson est faite, il



Extrait de la carte de l'état-major au $\frac{1}{320,000}$.

faudra attendre l'hiver ou le printemps pour voir, dans la plaine fertile du Champ de l'Or (*Campo del Oro*), les ouvriers lucquois armés de bêches à long manche, rangés sur quatre de front, fouiller le sol et le préparer pour la semence. Alors on apercevra les troupes de chèvres au poil soyeux s'en aller, guidées par les bergers, dans les pâturages fleuris d'asphodèles et de mignonnes pâquerettes aux tiges graciles. Aujourd'hui, c'est la solitude la plus absolue. Toutefois, on commence à assainir ces marais, les travaux déjà exécutés permettent d'espérer la mise en valeur complète de cette admirable plaine.

Brusquement le train pénètre dans un tunnel et reparaît en pleine lumière. Voici la rade d'Ajaccio superbe, lumineuse, rendue plus belle encore par la présence de l'escadre de la Méditerranée, dont les navires immobiles reposent sur le flot bleu.

La voie ferrée s'arrête au bord de la mer, dans une gare assez élégante, placée en contre-bas de la route de Bastia, à la racine d'un môle, le Margonajo, qui complète artificiellement un excellent mouillage, dit des Cannes, où la marine de guerre a installé ses dépôts de torpilleurs.

De la gare à la ville on suit le cours Napoléon,

prolongement de la route de Bastia, à l'entrée duquel, sur un étroit terre-plein, se dresse la statue du général de division Abbatucci, le plus illustre des enfants de cette famille, tué à 26 ans devant Huningue. En face de la statue, à l'extrémité d'une courte avenue, le palais de justice est comme à l'écart du reste de la ville.

Le cours Napoléon, bordé de hautes maisons, planté d'orangers qui ne deviendront sans doute jamais de grands arbres, est coupé d'étroites ruelles descendant dans le quartier de la Marine; il aboutit à une vaste place encadrée de trois côtés par des constructions, bordée de l'autre par la mer.

Sauf les orangers, note bien exotique, ce cours ressemble fort aux avenues de la Gare de tant de petites villes de province. L'avenue du Premier-Consul est fort belle, grâce à ses rangées de palmiers, à ses fontaines, dont une est surmontée par la statue du vainqueur de Marengo, à la place des Palmiers qui la termine vers le port. Les maisons sont très hautes et manquent un peu de caractère architectural, mais l'ensemble n'est pas moins digne du rang de capitale occupé par Ajaccio. D'ailleurs, cette avenue est le rendez-vous des promeneurs, le seul quartier de la ville où l'on rencontre la foule. En quelques instants on a fait

connaissance avec toutes les notabilités ajacciennes.

La place des Palmiers, à demi entourée de quais, doit encore son animation au port. Les navires pourraient venir à quai, mais on n'a pas voulu enlever aux bateliers le bénéfice du débarquement. Comme à Marseille, cette considération oblige les voyageurs à passer par les conditions de ces marins et à faire sur la rade un trajet coûteux autant qu'inutile; sur le quai, il faut encore compter avec les portefaix. Ne nous en plaignons pas trop : sans les mariniers et les porteurs, la ville semblerait peuplée d'oisifs. Peu de navires, d'ailleurs, dans ce beau mouillage protégé par une jetée prolongeant en mer les remparts de la citadelle. Quelques voiliers, le vapeur qui fait le service de Sartène, parfois un des grands navires du service de Tunis et c'est tout, pour ce port vaste à pouvoir abriter des flottes entières. Il faut le passage de l'escadre pour donner plus de vie à l'immense bassin[1].

Entre la place des Palmiers et la citadelle, construite dès le milieu du XVI[e] siècle par les Français venus en libérateurs, s'étend le vieil Ajaccio,

---

1. Mouvement du port d'Ajaccio en 1896 : entrées, 530 navires jaugeant 164,542 tonnes; sorties, 551 navires jaugeant 174,776 tonnes.



L'ESCADRE EN RADE D'AJACCIO

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

petite ville aux rues étroites et en pente, bordées de hautes maisons peintes, dont les contrevents sont presque toujours clos. Cette cité est plus vivante, les purs Ajacciens lui sont restés fidèles; là sont les magasins et les petits ateliers où l'on peut surprendre sur le vif la vie populaire. Une modeste maison close, précédée d'une sorte de square, est la grande curiosité d'Ajaccio. Là naquit Napoléon Bonaparte, le 15 août 1769.

Mais c'est une demeure vide, où l'on trouve peu de souvenirs du grand homme. La cathédrale est voisine, église sans grand intérêt.

Cette ville primitive d'Ajaccio, large de 200 mètres en tous sens, prolongée dans la direction du nord par une sorte de long faubourg parallèle à la mer, avait à peine 4,000 âmes lorsque Bonaparte y vint au monde. Le rang de chef-lieu accordé à Ajaccio, l'attrait de cette cité qui avait vu naître le maître de l'Europe, le séjour des étrangers ont peu à peu accru la population. La commune d'Ajaccio possède aujourd'hui 20,561 habitants. De longues voies partent de la place du Diamant et se bordent lentement de maisons. La plus belle, le cours Grandval, possède les grands hôtels d'hiver et de belles villas pour les étrangers. Mais rien n'est encore fini ; il faudra bien des années pour que le chef-lieu de la Corse soit

comparable à ses rivales, les villes d'hiver du continent.

La place du Diamant est une sorte de grand désert entouré de belles allées de platanes. Sur l'un de ses côtés, face à la mer, se dresse un monument de pauvre architecture, œuvre cependant de Viollet-le-Duc, un lourd piédestal sur lequel est une statue équestre de Napoléon en empereur romain. Aux quatre angles, les frères de l'Empereur, romains eux aussi, semblent monter la garde.

Du parapet de la place on jouit d'une vue merveilleuse sur le golfe d'Ajaccio, un des plus vastes et des plus beaux de la Méditerranée, trop vaste même, les détails s'effacent et l'on n'a du panorama que les grandes lignes. Au Mont d'Or dominateur, aux formes nobles, recouvert de neige pendant une grande partie de l'année, viennent se souder d'harmonieuses montagnes enceignant le golfe.

Ajaccio est vite parcourue : lorsqu'on a visité le musée, la bibliothèque, le collège Fesch, les roches superposées appelées grotte du Casone où la légende napoléonienne fait rêver Napoléon enfant, on connaît la ville et l'on en revient toujours aux flâneries sur la place du Diamant, la place des Palmiers ou le boulevard du roi Jérôme, si curieux le matin avec son marché où affluent les

paysannes de la montagne, dans leurs vêtements noirs sans ornement.

Les cafés sont peu nombreux. Deux peuvent attirer les oisifs. L'un au coin de l'avenue du Premier-Consul, c'est-à-dire dans la partie la plus gaie et la plus vivante de la ville, l'autre sur le cours Napoléon, en face de la préfecture. Dans notre innocence de continentaux, mon compagnon de route et moi nous sommes allés, le jour de notre arrivée, nous asseoir sur la terrasse du premier. Deux jours après, nous allions faire une visite à un haut fonctionnaire. Il nous accueillit à merveille, mais nous dit avec un accent de reproche :

— Pourquoi êtes-vous allés au café X...? C'est le rendez-vous des bonapartistes, votre présence sur la terrasse a produit une mauvaise impression !

— Comment cela? nous sommes ici en touristes, nul ne nous connaît à Ajaccio !

— Et si, l'on vous connaît ! Je puis vous rapporter, par le menu, tout ce que vous avez fait et dit depuis votre arrivée en Corse.

Et jouissant de notre stupéfaction, le haut fonctionnaire nous répéta jusqu'à nos propos en wagon. Nous dûmes avouer que la police était bien faite.

— Il n'y a pas de police là-dedans! mais des choses de parti. On vous sait en Corse, on vous prête peut-être un rôle politique, vous êtes épiés par des gens qui n'ont rien autre à faire et très bénévolement informent leurs chefs respectifs. Tenez, en ce moment, votre visite un peu tardive est l'objet de bien des conversations et, je le gage, ce soir, sans que ni vous ni moi en ayons parlé, nombre de gens commenteront notre entretien. En Corse surtout, les murs ont des oreilles!

Nous étions abasourdis, mais quand nous sommes sortis, nous avons vu tous les yeux braqués sur nous, au café du cours Napoléon.

Nous le tenant pour dit, nous nous sommes bornés à poursuivre nos excursions dans la ville et sa banlieue. Dans la ville, les promenades sont courtes, l'attention est peu sollicitée. Le commerce est de mince importance, l'industrie est dans l'enfance malgré l'admirable situation de ce port au cœur de la Méditerranée. Avenue du Premier-Consul, on peut voir travailler quelques ouvriers à des établis; ils confectionnent des produits locaux à l'usage des touristes. Sur des gourdes en courge, ils dessinent et gravent des marins ou des types corses, tracent des arabesques, imitent du feuillage et des fruits. Dans les mêmes boutiques, on orne des couteaux venus de Thiers

en y écrivant des inscriptions destinées à faire frémir le bon bourgeois du continent à qui le voyageur les montrera au retour : *Morte al nemico — Vendetta Corso,* dit un de ces eustaches dont j'ai fait l'acquisition. Ces mots terrifiants sont gravés à l'eau-forte à Ajaccio, mais la marque de fabrique du couteau porte pacifiquement SAUVAGNAT. Cela manque de couleur locale et rime trop avec Auvergnat.

Si le couteau ne vous suffit point, voici des poignards ; il en est de fort simples, mais beaucoup sont décorés, ornés de manches à filigrane d'argent ; les étuis sont de maroquin, de velours, d'ivoire ou de nacre, d'argent ou d'or niellé. On les suspend par des chaînettes de même métal. Les uns ressemblent à des coutelas, d'autres sont des bijoux ; on en fait des broches, on en fait des boucles d'oreilles, on en orne des bracelets !

En réalité, le Corse, bandit ou honnête homme, n'éprouve pas le besoin de mettre tant d'ostentation dans le choix de ses armes. J'ai eu en mains, dans une ville, toutes les armes saisies comme pièces à conviction à la suite de crimes ; on ne m'a pas montré un seul poignard, couteau ou stylet ainsi gravé. Ces exclamations féroces sont articles d'exportation.

Il n'y a pas d'autre industrie à Ajaccio, sauf

l'exploitation, très modeste, de quelques produits du sol : on y fait les ébauchons de pipes et des pâtes alimentaires, on y confit du cédrat. Quelques maisons recueillent et vendent des peaux de chèvre et de chevreau, et c'est tout. Il ne faut pas accuser seulement le peu d'esprit d'entreprise des Corses, une part dans cette situation vient de l'âpreté au gain de la population. Il est impossible de tenter quoi que ce soit sans être exploité, sans se voir réclamer des prix excessifs. Un exemple bien frappant est celui de la distillerie d'asphodèle créée à l'oratoire Saint-Joseph. L'asphodèle abonde dans le maquis, la récolte des tubercules est facile, on peut les livrer à un prix très réduit. Les prétentions des propriétaires de terrains ont été telles, que l'usine a dû fermer ses portes. Elle ne les rouvrira jamais.

VI

AUTOUR D'AJACCIO

Le cimetière d'Ajaccio. — Les Sanguinaires. — Alata. — Le château de Pozzo-di-Borgo. — Ce que sont devenues les pierres des Tuileries. — Le golfe de Lava. — Bastélica. — Le golfe d'Ajaccio.

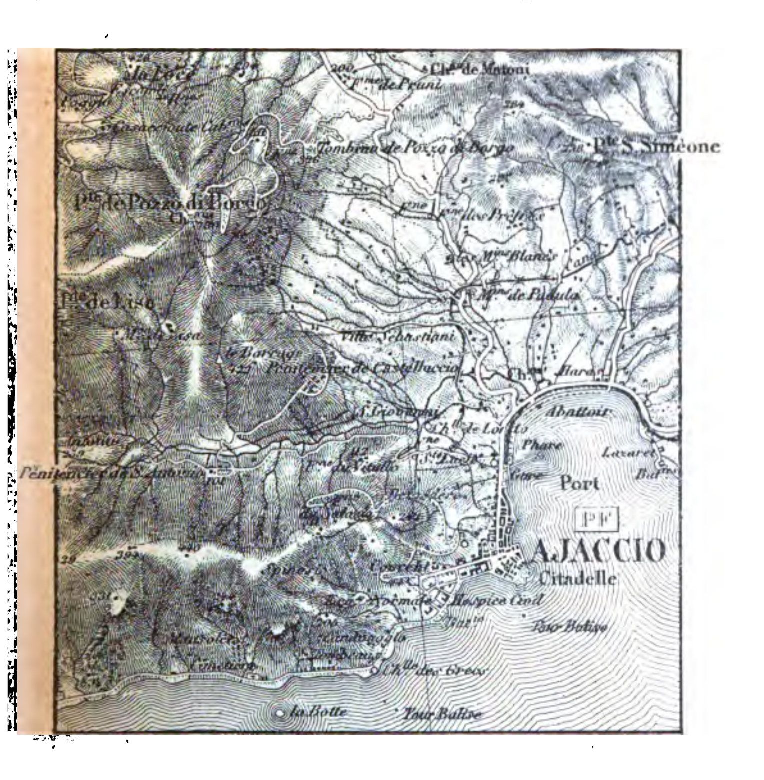
Coti. 30 avril.

Les Sanguinaires : il n'est pas de promenade plus classique ; on ne peut venir à Ajaccio sans accomplir l'excursion des îles en bateau ou, tout au moins, sans aller, par une belle route en corniche, jusqu'à la tour de la Parata, dressée sur le hardi promontoire jeté à l'entrée du golfe et dont les Sanguinaires sont comme le prolongement.

Lorsqu'on a dépassé le faubourg assez désert terminé par la place Miot, on atteint les pentes du haut chaînon littoral couvert de maquis, en beaucoup de points envahi par de superbes olivettes. La campagne commence à la chapelle des Grecs, oratoire concédé quelque temps aux Hellènes qui venaient en Corse fonder la colonie de Cargèse[1].

1. Chapitre VIII.

Campagne singulière qui fait jeter des exclamations d'émerveillement aux visiteurs non prévenus. Imaginez un décor d'opéra-comique dans le-



quel le peintre aurait accumulé des chapelles, des temples antiques, des koubbas musulmanes, d'un blanc de lait, sous les oliviers, les pins, les

caroubiers, les orangers, les palmiers, les lauriers-roses, les cyprès surtout. On pourrait croire à quelque village de cabanons marseillais, dont les architectes se seraient inspirés de tous les styles, mais en réduisant les édifices à des proportions lilliputiennes. Ce paysage fantastique est la nécropole. En Corse, on n'aime pas la promiscuité de nos cimetières continentaux. Les familles choisissent leur dernière demeure dans quelque coin riant de leurs terres. Mais les villes importantes ont une bourgeoisie dont les domaines sont trop éloignés parfois et une caste populaire sans biens au soleil; il a donc fallu créer un champ des morts. On l'a fait très vaste, les familles riches ont pu entourer les tombeaux de jardins et de bois, au flanc du coteau et dans le pli des vallons.

Après le cimetière, il n'y a plus que des maisons isolées: villas, maisonnettes rurales ou chalets enfouis dans la plus somptueuse verdure. Les orangers et les cédratiers couvrent des champs, les palmiers dressent leur éventail. Quelques-uns de ces domaines sont des parcs d'une beauté sans rivale; ainsi Barbicaja, dont les oranges sont fameuses.

Les dernières traces de vie disparaissent. Plus d'orangers, plus d'oliviers, mais le maquis maigre et pierreux, parcouru par des chevriers conduisant

leurs troupeaux de bêtes brunes. Le mont se plisse de ravins secs. C'est la solitude la plus complète. La route aboutit ainsi à une sorte de grève, sur laquelle, par les gros temps, le flot déferle. Au delà se dresse un mamelon isolé, entassement de roches entre lesquelles croissent des cistes. Au sommet de ce piton dominant de 60 mètres les deux rivages, celui de la grande mer, celui du golfe, est un de ces édifices militaires appelés *Parata,* si nombreux autour de l'île : vieilles tours génoises crénelées, où l'on ne pouvait parvenir que par une échelle facile à retirer et qui bordent de distance en distance toute la côte de l'île. De l'étroite plate-forme sur laquelle se dresse l'antique guette, on a sur tout le golfe d'Ajaccio une vue merveilleuse. En avant, prolongeant la pointe, sont les îles Sanguinaires : trois îlots dont un seul est habité par les gardiens d'un phare et d'un sémaphore. Nues, sans un arbre, incessamment ourlées d'écume par les vagues, ces petites terres ont un inexprimable aspect d'abandon. Elles contrastent avec le golfe d'un bleu profond, les vertes collines et le rideau neigeux du Mont d'Or[1].

Pas un bateau ici pour gagner les îles, on ne

1. Ardouin-Dumazet : *Magasin pittoresque.*



peut en trouver qu'à Ajaccio. Et vraiment les Sanguinaires valent-elles la peine de retourner à la ville et de perdre un jour entier pour leur faire une visite plus intime? Je me souviens de la description d'Alphonse Daudet dans les *Lettres de mon moulin :* « Une île rougeâtre et d'aspect farouche ; le phare à une pointe, à l'autre une vieille tour génoise où, de mon temps, logeait un aigle. En bas, au bord de l'eau, un lazaret en ruine, envahi de partout par les herbes ; puis des ravins, des maquis, de grandes roches, quelques chèvres sauvages, de petits chevaux corses gambadant la crinière au vent ; enfin là-haut, tout en haut, dans un tourbillon d'oiseaux de mer, la maison du phare, avec sa plate-forme en maçonnerie blanche, où les gardiens se promènent de long en large, la porte verte en ogive, la petite tour de fonte, et au-dessus la grosse lanterne à facettes qui flambe au soleil et fait de la lumière même pendant le jour... »

Le site n'a pas changé : tel Daudet le vit, tel il est encore.

Le cocher qui nous avait conduits à la Parata s'était bien gardé de nous dire l'inutilité de chercher un bateau à cette pointe ; il aurait peut-être perdu sa course, il nous a consolés en nous

offrant de nous conduire au château de Pozzo-di-Borgo.

Lorsqu'on parcourt les quais d'Ajaccio ou la place du Diamant, on est surpris par la vue de deux ou trois grands édifices semés dans la campagne, villas, couvent ou pénitencier (*Castelluccio*) surgissant des oliviers et des orangers. Mais ces bâtiments sont voisins de la ville, ils font partie de sa banlieue, tandis que, sur la plus haute des montagnes du nord, se dresse un château féerique dont la large et blanche façade semble planer dans l'éther. Le soir, le château s'efface, mais une lumière étincelante comme celle d'un phare électrique jaillit au sommet de la montagne et promène de grands et fantastiques faisceaux sur le golfe, la ville et les monts.

C'est le château Pozzo-di-Borgo, propriété de la famille de ce nom, dont un des membres, lieutenant de Paoli et chef d'un clan hostile aux Bonaparte, se jeta dans l'opposition et alla offrir ses services à la Russie et à l'Angleterre ; il fut parmi les diplomates qui poussèrent le plus à la chute de Napoléon. Sous la Restauration, il eut naturellement rang dans l'administration, il reçut le titre de duc. Depuis lors, rien n'a pu rallier les Pozzo di Borgo aux Bonaparte.

Après la guerre de 1870 et la Commune, lors-

que les ruines des Tuileries furent mises en adjudication, le duc s'en rendit acquéreur et voulut se construire un palais avec les débris de ce qui fut le palais de Napoléon. Il le désirait vaste, placé dans cette terre de Corse d'où était parti le futur Napoléon Ier, en un site d'où il dominerait la ville natale du grand conquérant. Et il fit choix, au milieu de ses domaines, de la montagne la plus élevée, véritable pic (*punta*) dressé à 780 mètres au-dessus de la mer. Les vents du nord auraient rendu la situation intenable ; on choisit un ressaut à 120 mètres plus bas, au-dessus des pentes abruptes dominant la vallée d'Ajaccio.

Le programme semblait irréalisable. Pas d'eau là-haut, pas de chemin pour y accèder, la route de Cargèse passe fort au-dessous. On a créé un excellent chemin carrossable, long de 7 kilomètres ; on a capté des sources et, lorsque les navires apportant les pierres des Tuileries sont arrivés à Ajaccio, des charrettes ont pu les conduire à pied d'œuvre.

En sortant d'Ajaccio, on pénètre dans une belle campagne qui serait bien plus riche si l'on avait amené des eaux d'irrigation ; mais la route est poussiéreuse, déjà les champs sont altérés.

Nous nous détournons un instant pour aller visiter une grande villa ornée d'aigles sculptées.

Elle appartient à la famille Bacciochi, dont un des membres épousa une sœur de Napoléon.

A mesure que l'on monte, le paysage se fait plus agreste, la route court dans un joli vallon bien cultivé, semé de chênes-lièges. On quitte la grande route pour s'engager sur le chemin sinueux de Pozzo-di-Borgo, qui passe devant le tombeau de la famille. D'abord tracé parmi de beaux oliviers, ce chemin s'engage bientôt au sein d'un maquis touffu dans lequel on s'efforce de faire croître une futaie. La vue, superbe déjà au pied de la colline, devient de plus en plus grandiose.

Voici des allées de parc; le château, dont les lignes étaient tout à l'heure confuses, présente la noble ordonnance de ses façades. Encore quelques lacets et nous arrivons à l'entrée. Le duc Pozzo di Borgo et le comte son frère, à qui notre visite a été annoncée, nous attendent et tiennent à nous faire eux-mêmes les honneurs de leur demeure.

Le château n'est pas seulement édifié avec les débris des Tuileries, c'est encore une imitation du pavillon central de ce palais. La porte principale est ornée des armoiries de la famille Pozzo di Borgo; au-dessous, sur une plaque de marbre rouge, une inscription dit que « Jérôme, duc Pozzo di Borgo, et Charles son fils ont fait construire cet édifice avec des pierres provenant du

palais des Tuileries, incendié à Paris en 1871, pour conserver à la patrie corse un précieux souvenir de la patrie française. »

On a utilisé tous les débris encore intacts, ainsi les seize colonnes de la façade regardant la ville sont celles qui ornaient la façade des Tuileries sur le jardin. Le château tout entier est une œuvre d'art, inspirée par les modèles relevés dans les châteaux royaux de la Renaissance.

L'intérieur est à la fois grandiose et confortable, cheminées, boiseries, encadrement des portes, la décoration tout entière est d'un goût très pur. La lumière électrique y est répandue à flots. Dans le grand salon, deux portraits attirent le regard : celui du premier duc à l'apogée de sa fortune, celui de Napoléon à son déclin, peint par Horace Vernet, quand les mauvais jours commençaient.

De la terrasse, la vue est prestigieuse sur Ajaccio, sa baie et les montagnes. Mais elle est plus belle encore de la pointe (*punta*) de la montagne, où l'on parvient d'abord par des allées tracées dans le maquis, puis par des sentiers rocheux. Au sommet se dresse une pyramide trigonométrique dominant la mer de 780 mètres. L'horizon est immense : par-dessus les sommets, on découvre les flots sans limite de la Méditerranée, le golfe d'Ajaccio enchâssé dans ses monts, les cimes nei-

geuses du Mont d'Or et du Mont Rénoso, puis au nord les golfes de Lava, de la Liscia, de Sagone, la blanche cité de Cargèse. Il est peu de tableaux plus sublimes dans cette mer où les paysages sont les plus beaux du monde.

Le soir, le haut fonctionnaire qui nous avait si courtoisement accueillis nous recevait à table; nous avons naturellement causé de la Corse. Plusieurs insulaires étaient parmi les invités. Nous avons voulu mettre la conversation sur le chapitre du banditisme. Ce ne fut qu'un cri :

— Des bandits, il n'y en a plus; si quelques individus poussés par le point d'honneur ont dû se réfugier dans le maquis, les causes de cet exil volontaire sont nobles. D'ailleurs, ils sont bien peu nombreux !

Nous avons répondu :

— Et les Bellacoscia?

— Les Bellacoscia ! c'est une exception.

Et nos interlocuteurs ont parlé d'autre chose.

Évidemment, les Corses supportent malaisément la triste renommée faite à leur île ; ils voudraient nous faire croire à une exagération dans les récits des visiteurs.

VII

LA CINARCA

Le col de Listincone. — Le golfe de Lava. — Apparition de la Cinarca. — Le plus « joli pays du monde ». — Calcatoggio. — Sari d'Orcino. — Le torrent et le golfe de Liscia. — Un fleuve corse : le Liamone. — La culture dans la plaine. — Les Lucquois et leur travail. — La plantation du maïs et des gourdes.

Cargèse, 1er mai.

J'étais très perpexe hier matin sur l'ordre des excursions à entreprendre dans l'intérieur de l'île. Je voudrais traverser celle-ci de part en part, aller du golfe d'Ajaccio à la mer de Toscane. On m'a conseillé de me rendre à Bastélica par la belle vallée du Prunelli, de gravir le Mont Rénoso et de là pénétrer dans la vallée de Ghisoni pour suivre le Fiumorbo jusqu'à Ghisonnaccia. Le voyage me tente assez, la patrie de Sampiéro est charmante, me dit-on, et les vieilles mœurs de la Corse y sont restées immuables.

D'autre part, on m'objecte que le Rénoso est encore sous la neige ; il faudrait faire un grand détour par Zicavo pour gagner Ghisoni, et le

Fiumorbo n'est pas sûr, les bandits y sont nombreux, les vengeurs de l'honneur se livrent à quelques exactions; peut-être n'est-il pas trop prudent de se lancer à l'aventure dans leurs montagnes.

— Tiens, il y a donc des bandits qui sont des brigands classiques? me suis-je écrié.

L'aimable insulaire qui m'aidait à préparer mon itinéraire ne m'a pas répondu, il m'a conseillé de prendre une route au nord.

— Vous verrez Cargèse la Grecque, les Calanches, Evisa et, si le col de Vergio est libre de neiges, au lieu de rentrer par Vico, peut-être pourrez-vous descendre dans le Niolo et gagner Corté. Le voyage est superbe.

Cette idée de traverser le Niolo m'a séduit, j'ai couru au bureau de la diligence retenir ma place; deux heures après, juché sur le siège à côté du cocher, bien surpris de cette fantaisie, j'étais en route pour Piana, limite extrême des relations par voiture en cette saison.

La route nouvelle évite les rampes très fortes de Pozzo-di-Borgo et du col de Carbinica (301 mètres), pour aller franchir le col de Listincone (239 mètres seulement). Après avoir passé devant le palais Bacciochi, on suit quelque temps la route

principale de la Corse, de Bastia à Ajaccio, à travers des campagnes fertiles, bien cultivées, d'un caractère très africain par les haies de cactus qui entourent les vergers. Le canal de la Gravone coule à flanc de coteau, franchit les ravins, passe parfois en tunnel et jette un aqueduc très beau dans son architecture fruste sur le ruisseau d'Afa, près de Mezzavia, où se détache la route de la côte occidentale.

Le pays se ressent du voisinage de la ville. Si les habitations isolées sont rares, comme partout en Corse, les cultures sont nombreuses, les habitants d'Afa ont en partie reconstitué leurs vignobles ; jusqu'au col de Listincone, on traverse de belles rangées de ceps, démontrant ce que pourrait devenir l'île si les habitants étaient plus nombreux et se tournaient davantage vers le travail des champs.

Longeant un ruisseau très clair, la route atteint bientôt le col de Listincone, où l'on retrouve l'ancien chemin passant par le col de Carbinica, et l'on voit s'entr'ouvrir un admirable bassin de montagnes. Entre la muraille rouge du Rocher de Gozzi et une longue arête aux teintes roses appelée San Sistro, s'étendent des campagnes riantes ; dans les prairies semées de bouquets d'oliviers, le village d'Appietto égrène ses maisons

blanches. C'est un des beaux coins de l'île, cette haute vallée de Lava. Mais ce n'est qu'un coin; après avoir arrosé Appietto, le ruisseau, bondissant de chute en chute, parcourt une vallée solitaire. On chercherait en vain une habitation sur les bords de ce torrent et les flancs des monts. Le Lava finit dans le port Provençal, crique du golfe de Lava, où la vieille tour Pélusella s'effrite en vue d'un désert verdoyant.

On traverse le torrent au-dessous d'Appietto; le rocher rouge de Gozzi, vu d'ici, semble un bec d'oiseau de proie prêt à fondre sur la fraîche vallée. Le paysage est superbe, il le devient davantage encore à mesure que l'on s'élève au-dessus de la Lava, par de grandes rampes, pour atteindre le col de Saint-Sébastien, à 415 mètres, ouvert entre un mamelon hideux, masquant le golfe de Sagone, et les maquis de la pointe Molendino. A peine la descente est-elle commencée et l'on découvre un des plus grandioses panoramas de l'île, entre de hautes chaînes régulières et farouches par leurs cimes, mais ensuite mollement étalées jusqu'au bord du torrent de la Liscia. Les montagnes s'y étagent de terrasse en terrasse, couvertes d'oliviers, de châtaigniers, de prairies, de vignobles, portant des villages blancs. Au nord-est surgissent, couverts de neige, les massifs du Cinto

et du Rotondo, géants et clés du massif orographique.

Cette admirable contrée, si bien dessinée, est une des régions naturelles de la Corse. Administrativement, c'est le canton de Sari d'Orcino, mais, pour les habitants, elle a conservé son nom de *Cinarca*. Au sommet du bassin, sous la pointe de San Damiano, une bourgade couronnée par une église à deux campaniles couvre un vaste espace, on dirait une ville; c'est un gros village de moins de 1000 habitants, Sari d'Orcino, capitale de la petite province. Sari est entouré de vignes dont le vin est célèbre en Corse; tous les autres villages de la Cinarca, étalés sur les terrasses verdoyantes : Saint-André-d'Orcino, Cannelle, Casaglione, Ambiegna sont également des centres de culture et de vignes.

Au fond du tableau, derrière des collines basses, on voit s'ouvrir la vallée profonde du Liamone, une des principales de la Corse.

En vue de l'admirable paysage, la diligence descend à grand bruit de ferraille. Chaque tour de roue nous montre de nouveaux horizons : voici le golfe de Sagone, superbe avec ses baies, ses anses, ses promontoires et ses plages ourlées de sable blanc. Des deux côtés de la route se creusent des ravins profonds disposés en terrasses plantées

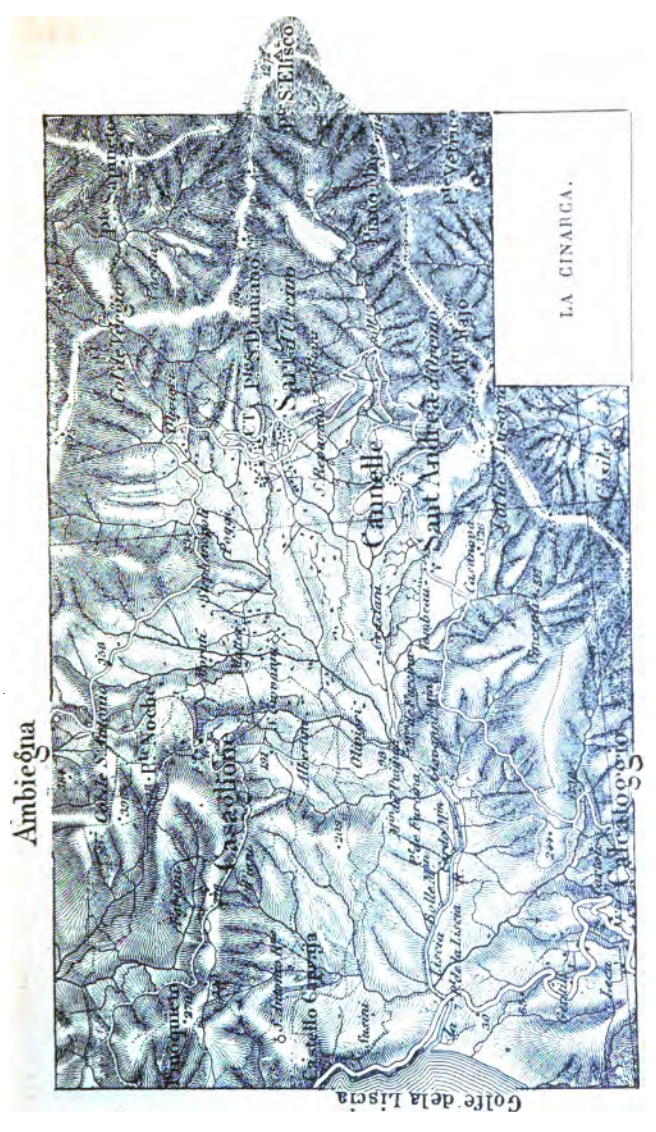
d'arbres fruitiers. Un dernier détour nous amène en vue d'un village formé de belles et hautes maisons blanches, entourées de prairies, de vergers et d'oliviers, égayées par les eaux claires de nombreuses fontaines. Au-dessus des cultures, une forêt de chênes verts revêt les pentes du San Sistro. Le village se nomme Calcatoggio ; un hameau d'hôtels s'est bâti au-dessous, sur la route, très hospitalier par ses façades riantes et ses jardins. La route forme terrasse, de là on découvre la Cinarca tout entière, enfermée dans ses monts dont la pointe de San Eliséo (1,272 mètres) est la cime maîtresse et le nœud. Au-dessous s'arrondit mollement le beau golfe de la Liscia, bordé de hautes collines, à l'entrée d'une plage superbe, à l'endroit où le petit fleuve de la Cinarca aboutit à la mer. L'ensemble est d'un effet magique et doux ; au siècle dernier, on l'eût appelé le « plus joli pays du monde », les montagnes y sont nobles de forme si elles sont modestes de hauteur ; les champs, bien soignés, les terrasses plantées d'orangers, de citronniers et de cédratiers, les touffes sombres des figuiers mêlés aux arbres fruitiers du nord évoquent l'idée de la richesse agreste. Rien n'y manque, pas même la ruine féodale, elle surgit sur les coteaux séparant la Cinarca du Liamone. C'est le *Castello*

Capraja, débris d'une forteresse des comtes de Cinarca.

Calcatoggio est le point d'arrêt de la diligence, les voyageurs pour l'intérieur de la vallée y changent de voiture. C'est pendant un instant beaucoup de mouvement et de vie.

Les chevaux sont remplacés, le conducteur appelle les voyageurs, la diligence s'emplit à moitié; un coup de fouet et l'équipage descend à toute vitesse par les lacets de la route, au milieu de vignobles malheureusement dévastés par le phylloxéra. La plupart des ceps sont des squelettes noirs qui produisent une impression pénible. Tous les coteaux ont été ravagés : perte énorme pour la Cinarca, une des rares contrées de la Corse dont les populations se montrent pleines d'ardeur au travail. Ces ruines végétales détruisent l'effet de cet enchantement pour les yeux qu'est la traversée de la vallée. Plus bas, cependant, les vignobles cessent, des champs de grands roseaux ou cannes de Provence, des vergers de cédratiers et de citronniers disputent l'espace à d'étroits maquis où les cistes en fleur et une sorte de grand lis répandent de pénétrants parfums.

On ne voit pas la mer, elle est séparée de la route par de beaux rochers patiemment conquis


LA CINARCA.
Ambiegna
Calcatoggio
Golfe de la Liscia
Casaglione
Sant' Andrea

par le cultivateur et disposées en terrasses plantées de cédratiers. Cet arbuste est évidemment une source de grands revenus, car il a conduit à un travail pénible et à un entretien constant une race peu capable de grands efforts agricoles.

Voici le fond de la vallée, très vert, très frais, arrosé par le torrent aux eaux limpides, d'un débit assez régulier pour faire mouvoir plusieurs moulins depuis sa descente du San Eliséo. On traverse le petit fleuve pour côtoyer le golfe bleu dont on suit tous les contours jusqu'à la pointe aiguë de Capigliolo qui se projette dans le grand bassin de Sagone.

Le conducteur arrête la diligence pour me permettre de jeter un dernier coup d'œil sur la Cinarca. Sur le coteau est une de ces « paratas », tour construite par les Génois au sommet de chaque promontoire. Je monte au pied de la ruine et découvre l'éblouissant paysage de cette grande conque verdoyante entourée de monts et bordée de villages. De l'autre côté du golfe, semble planer Calcatoggio, tout blanc dans la verdure sombre. C'est une apparition féerique, d'une indescriptible beauté.

Il faut s'arracher à la contemplation et reprendre place sur le siège. La route fait un brusque

détour et pénètre dans une plaine parcourue par un cours d'eau large et tranquille. Cette abondance surprend le voyageur s'il ne sait pas qu'une barre retient les eaux et les oblige à refluer au loin jusqu'à l'endroit où le torrent débouche des gorges. Ce fleuve est le Liamone, le plus important de la côte occidentale, ce qui lui valut de donner son nom à l'un des deux départements formés avec tant de raison par l'Assemblée nationale à la création des nouvelles divisions administratives.

La plaine parcourue par le fleuve est son œuvre, le Liamone a amené les alluvions molécule à molécule et comblé avec les siècles une baie profonde changée en terres fertiles, mais la barre, en retenant l'eau du fleuve, a créé des marécages rendant cette zone inhabitable pendant l'été, aussi ne trouve-t-on aucun hameau, aucune ferme. Pourtant, c'est une plaine riche et bien cultivée. J'ai la bonne fortune de la parcourir au moment où elle est préparée pour la récolte prochaine.

Les procédés de culture étonneraient fort nos laboureurs de la Beauce ou des Flandres. L'ample étendue est remplie de groupes d'ouvriers qui, placés sur cinq, six ou huit de front, et armés de bêches semblables à des lances, retournent le sol.

Il y a bien sur quelques points de la plaine des attelages de bœufs, mais le principal élément de travail c'est le bras de l'homme.

En vain, parmi ces êtres qui peinent ainsi sur la glèbe, chercherait-on un Corse ; ces remueurs du sol sont tous des Italiens venus de Toscane, de la région de Lucques surtout, d'où le nom de Lucquois donné en Corse à tous les travailleurs de la terre et pris d'ailleurs en mauvaise part chez les insulaires. Le mot de Lucquois est un terme de mépris, le Corse ne comprend guère que l'on s'abaisse à fouiller les champs. C'est un préjugé général, les exceptions sont rares. On consent à garder les chèvres, à élever les chevaux, à soigner les abeilles, à préparer le broccio et les autres fromages, à cueillir les olives et les châtaignes ; mais féconder de ses sueurs la terre nourricière semble indigne d'un homme libre. De là cette médiocre proportion de la terre cultivée, 27 p. 100 de la superficie totale, dont 11 p. 100 pour les céréales.

J'ai vu trop peu de la Corse jusqu'à présent pour insister beaucoup sur la situation agricole de l'île, je compte y revenir lorsque j'aurai des données plus nombreuses [1]. Mais puisque j'ai la

1. Voir chapitre XXV.

bonne fortune de prendre sur le vif un coin d'activité rustique, je la relève au passage.

Nul ne se dérange pour regarder passer la diligence, ces travailleurs italiens n'entendent pas perdre une minute; ils veulent ramasser le plus vite possible le petit pécule qui leur permettra de faire vivre la famille restée de l'autre côté de la mer, sur les bords du Serchio ou dans les vallons des Alpes Apuanes. Ils viennent ainsi par milliers, chaque année, accomplir le travail auquel se refusent les Corses indolents et fiers. Les chiffres varient beaucoup sur leur nombre, on l'a évalué à 12,000, 15,000, 20,000, sans préciser davantage. Suivant des renseignements personnels, ce chiffre oscille de 15,000 à 20,000, il a même atteint 35,000 au moment où l'on construisait le réseau des chemins de fer [1].

En ce moment, les Lucquois sont à la veille de rentrer, ils gagneront bientôt Bastia afin de s'embarquer pour Livourne. Les terres qu'ils préparent vont être ensemencées en maïs. Entre chaque rangée on plante des graines de *gourdes*, cucurbitacée dont le fruit sert à faire des vases pour porter la boisson.

1. Je reviens plus loin, chapitre XXIII, sur cette grave question de la main-d'œuvre étrangère en Corse.



Le travail de ces laboureurs ne manque pas de grandeur et de poésie, les groupes s'en vont, très actifs, remuant le sol profond rendu fertile par les alluvions et le séjour des eaux du Liamone. Le propriétaire du champ ou un surveillant suit les ouvriers ; armé d'une bêche, lui aussi, il brise les mottes tout en activant le labeur par sa présence.

Mais pas de ferme à l'horizon, pas de ces toits amis qui, sur le continent de France, promettent à l'homme des champs le repos et la table sur laquelle fume la soupe odorante. La malaria a empêché la population de descendre dans la plaine. Un mois encore et, jusqu'en octobre, le séjour au bord du Liamone sera mortel[1]. Pas de tente pour abriter les ouvriers. Ils campent à même le sol. Un foyer creusé dans la terre, une marmite, une grande gourde, voilà toute l'installation. Dans la marmite on fera bouillir la farine de maïs ou de châtaigne pour la *polenta* ; la gourde donnera l'eau d'une fontaine ou celle du fleuve si la source est trop loin.

Cependant, sur l'autre rive, voici une masure de pierre sèche autour de laquelle cousent

1. Le service des ponts et chaussées étudie l'assainissement de cette plaine, dont la richesse devrait être immense.



les femmes, vêtues de noir, et jouent des fillettes vêtues de rose mais aux pieds nus. C'est le gîte des propriétaires des champs pendant le travail des Lucquois. Pas un arbre, pas une fleur autour de la misérable grange.

D'ailleurs, il ne faut pas chercher en Corse la demeure rurale comme nous la comprenons. Si la malaria a chassé la population sur les hauteurs, loin des champs de labour, les guerres d'autrefois, les vendettas actuelles ont empêché la création de fermes isolées où l'on est à la merci d'un ennemi. Tout le monde est dans les villages, où les maisons sont hautes, parfois occupées par plusieurs familles, où l'on peut soit se défendre, soit être secouru par ses partisans. Dans cette organisation féodale, ni porcherie, ni étable, ni grange. Les animaux vaguent à l'aventure ou sont attachés à quelque arbre. Le Corse n'a pas les sentiments qui font dans le reste de la France la force de nos populations.

Ces villages eux-mêmes sont plutôt des agglomérations de maisons disposées sans ordre, sans souci du moindre alignement. Comme le remarquait déjà Mérimée, et les temps n'ont guère changé depuis l'époque où il écrivait *Colomba,* « pour voir une rue en Corse il faut aller à Cargèse ». Presqu'au centre de ces hameaux irré-



guliers un espace vide, ayant parfois une fontaine, mais toujours au moins un arbre, olivier, chêne vert ou orme, sert de forum. Si peu attrayant que soit un tel séjour, le Corse le préfère à la solitude de la ferme au milieu des champs. Cela est général, la population éparse dans de petits hameaux ou maisons isolées est de 12 p. 100 seulement; sur le continent, où il y a cependant de grandes villes, la proportion est de 36 p. 100.

Aussi, quand la nécessité oblige les propriétaires à posséder une maison des champs, se contentent-ils d'un gîte sommaire, comme cette cabane des bords du Liamone, si grise et sordide en face du somptueux paysage de la Cinarca.

VIII

UNE COLONIE GRECQUE

Le marais du Liamone. — Une ville épiscopale disparue. — Sagone et son évêché. — Évêque contre chapitre : Calvi et Vico. — Le port de Sagone. — Vico et sa campagne. — Le département du Liamone. — Le cap Pentaglione. — Les ruines de Pavonia. — Histoire de la colonie hellène de Cargèse. — Cargèse. — Dans les champs des Grecs.

Cargèse. Mai.

La plage dont le Liamone cherche en vain à rompre le cordon pour entrer librement dans la mer est haute, formée d'un retroussis de sables sans cesse amenés par les flots et qui ont obstrué le lit du fleuve malgré les enrochements disposés pour donner au courant plus de force. En arrière le marais s'est formé, rempli de grands iris aux fleurs jaunes. On a tenté d'atténuer les émanations pestilentielles en plantant des trembles et des eucalyptus, mais les arbres sont trop peu nombreux encore pour pouvoir lutter contre l'ennemi palustre. Viennent les chaleurs, et quiconque voudrait séjourner dans ce bassin d'aspect opulent serait en danger de mort.

Pourtant le vent est violent ici, il devrait chasser les effluves empestées. Il a arasé, taillé, courbé les arbustes du maquis au bord des petites anses longées par la route. Ainsi les vieux jardins français montraient des ifs et des buis égalisés par le ciseau.

Pendant une lieue on suit le pied du mont Al Frate et l'on atteint alors une petite plaine bordant une anse arrondie au fond de laquelle débouche un torrent. Une belle plage, des arbres verts dessinent la courbe harmonieuse de cette jolie baie appelée anse de Sagone. C'est celui d'une ville disparue, mais restée jusqu'à la Révolution le siège théorique d'un évêché dont les prélats habitèrent Vico, puis Calvi. Ainsi, en Provence, les évêques de Glandèves avaient choisi Entrevaux pour ville épiscopale[1]. Le pauvre évêché de Sagone rapportait encore à son chef 10,000 livres par an.

Quand un des évêques voulut quitter Vico, dont les charmes lui semblaient inférieurs à ceux de Calvi, le chapitre refusa nettement de se transporter en Balagne. En vain le pape érigea en cathédrale l'église de Calvi, les chanoines tinrent bon et l'église Notre-Dame de Vico resta la cathé-

1. 12e série du *Voyage en France*, page 350.

drale de Sagone[1]. Le concordat, en supprimant cinq des six évêchés corses, mit fin au conflit.

De Sagone il ne subsiste rien. La cathédrale a disparu sans que les traditions disent même l'époque du désastre. Il en reste un pan de mur ; sur la belle plage d'un sable fin, deux ou trois maisons constituent le *village* qui a succédé à une cité illustre. Ces maisons sont nées ici à cause de la bifurcation des routes. De là, part le grand chemin de Vico, un des centres importants de l'île. On a voulu édifier une église à Sagone pour rappeler le souvenir de l'ancien diocèse, l'effort s'est borné à un campanile très bas. Une grange voisine a été concédée au culte ; sur la porte, on a peint en caractères rouges capricieusement tracés, ce mot : ÉGLISE.

Sagone n'a pas de port, malgré sa situation à l'issue d'une vallée assez étendue d'où l'on peut gagner par de bonnes routes le riche bassin de Vico. Les bâtiments qui viennent charger à Sagone doivent mouiller dans l'anse, ils y sont à l'abri si le vent ne souffle pas du sud-ouest. La surface du mouillage atteint 28 hectares ; le seul ouvrage dont on ait doté « le port » est un débar-

1. Je puise ces détails sur les anciens évêchés corses dans la *France ecclésiastique* de 1783.



cadère long de 170 mètres, accessible aux embarcations ayant un tirant d'eau de moins de 2 mètres. En ce moment une balancelle est à l'ancre, ses canots lui portent du charbon de bois, principal élément de trafic dans ces parages[1]. Des amarres de bois ou de rocher complètent cette organisation rudimentaire.

Tel quel, le port de Sagone suffit cependant aux besoins de Vico, village qui dut son rang de ville à sa cathédrale et à son titre de chef-lieu d'une province. Lorsque la Révolution créa le département du Liamone, Vico fut un chef-lieu de district, mais il perdit ce rang de sous-préfecture en 1811. Depuis lors, il est resté un chef-lieu de canton fort humble; ses 2,000 habitants sont répartis en deux ou trois groupes de population. Les environs sont couverts de vignobles, d'oliviers et de châtaigniers faisant de cette partie de la vallée du Liamone un pays riant et riche à la fois. Si Vico n'était pas aussi loin d'Ajaccio, il serait beaucoup plus visité. Aujourd'hui les très rares baigneurs de Caldanelle dans la vallée de la Sagone, ceux, bien plus nombreux, des bains de

1. En 1896, le port de Sagone a reçu 40 navires jaugeant 2,288 tonnes; il en est sorti 38 jaugeant 2,177 tonnes. Les bois et les grignons d'olives étaient les principaux articles d'exportation. On a reçu, surtout, des matériaux à bâtir.



Guagno dans la vallée du haut Liamone, apportent seuls un peu d'animation à la cité déchue dont les beaux paysages méritent cependant d'être visités.

Qu'est cette décadence administrative auprès de la ruine absolue de Sagone, dont le nom même serait oublié si la cité disparue n'avait pas eu assez d'éclat pour le laisser au vaste golfe de Sagone et à l'anse tranquille sur laquelle une vieille tour génoise et un antique fort crénelé veillent encore ! Et, pourtant, le site serait beau pour une ville, à l'entrée d'une grande vallée, au sein de campagnes qui pourraient être opulentes à en juger par le superbe aspect des vergers de cédratiers, cultivés par des paysans descendus de lointains villages, et par les vignes plantées aux abords du joli cap Pentaglione.

De cette partie du chemin, on découvre en entier le vaste golfe de Sagone, dont l'aspect est magique. Grâce à ses baies secondaires, il a plus grand caractère encore que celui d'Ajaccio, mais quelle solitude ! Pas une ville sur ces beaux rivages, pas un navire sur ces eaux calmes et bleues. Il semble qu'une méchante fée ait étendu sa baguette pour interdire à l'homme l'harmonieux rivage.

C'est la faute d'une race ou plutôt des luttes sé-

culaires. Le Corse jeté dans les mêlées a perdu l'habitude du travail. Ici, à cette pointe de Pentaglione les vignes sont vastes, bien cultivées, mais on devine le labeur ou l'exemple d'une autre souche, car rien n'est corse dans cette transformation.

La route traverse le torrent de Bubia à son embouchure et continue à suivre la côte frangée d'anses en coupant à la racine les promontoires qui séparent les criques. Sur l'une des collines, on me montre des pans de ruines; c'est tout ce qui reste de la ville de *Pavonia* ou Paomia fondée en 1676 par des Grecs, obligés par la tyrannie des Turcs, de quitter leurs montagnes natales autour du Taygète. Cette colonie, implantée par les Génois, était devenue fort prospère; elle excita la jalousie des gens de Vico et du Niolo qui, pour s'emparer de ces terres fécondées par le travail, obligèrent les Grecs à s'enfuir à Ajaccio et détruisirent la ville naissante. Mais le sol ainsi volé est retourné au maquis, les Vicolésiens n'avaient pas continué l'œuvre des réfugiés. Il ne reste de cet effort que de beaux oliviers, cet arbre ne demandant aucun soin. Au moment où nous traversons le site de Pavonia la solitude est absolue; sur un poteau télégraphique, un aigle se tient debout, prêt à fondre sur la première proie. Je viens

de lire l'histoire[1] de la petite peuplade grecque, de ses souffrances, de sa ruine et, dans l'oiseau de proie perché au milieu des ruines, il me semble voir le peuple de Vico.

Cette histoire est lamentable. Quand, ayant échappé aux Turcs, un descendant de la famille impériale byzantine des Comnène eut réussi à défricher les terres de Pavonia, données à ses 730 compagnons et à remplacer le maquis par des champs de céréales, des oliviers, des figuiers et des vignes, elle vit aussitôt grandir la jalousie de ses voisins. Sans la crainte des Génois, maîtres de l'île, Pavonia eût été saccagée de bonne heure. Aussi, lorsque la grande insurrection contre Gênes éclata, les gens de Vico sommèrent les Grecs de se joindre à eux, sachant bien que la reconnaissance leur interdirait de marcher contre Gênes. Sur le refus des Grecs, Vicolésiens et Niolains envahirent Pavonia et désarmèrent les habitants (1731). Prévoyant un massacre, la population se rendit à Ajaccio, les Corses détruisirent alors Pavonia; cette ville avait duré 43 ans.

Au bout de 46 ans la conquête de la Corse par la France vint faire cesser ce nouvel exil. Le mar-

1. Par M. Macé, médecin à Aix-les-Bains.

quis de Marbeuf, qui devait protéger le jeune Napoléon Bonaparte et le faire entrer à Brienne, fut nommé gouverneur de l'île. Pris de pitié pour les Grecs qui avaient courageusement lutté pour notre drapeau, il résolut de leur donner un autre territoire. Il fit choix de Cargèse, à l'ouest de Pavonia, et construisit une ville sur un plan régulier. Pour lui-même, il fit élever un château à l'entrée de la jeune cité.

Les Grecs, malgré leur séjour à Ajaccio où ils avaient contracté des mariages parmi la population corse, retrouvèrent toute leur ardeur au travail. Les environs de Cargèse devinrent rapidement ce qu'avait été le territoire de Pavonia : la partie la mieux cultivée de la Corse, à la grande colère des gens de Vico. Aussi, quand la Révolution de 1789 eut ramené des troubles, les Vicolésiens se ruèrent une fois encore sur Cargèse, brûlèrent la ville et le château. De nouveau les Grecs durent s'enfuirent à Ajaccio.

Sous le Directoire, on songea à rétablir ces pauvres gens à Cargèse, mais huit cents seulement sur douze cents rentrèrent sur le territoire ; les autres, mêlés à la population ajaccienne, préférèrent rester dans le chef-lieu.

Cargèse sortit donc de ses ruines, on n'avait rendu aux habitants que la moitié de leurs terres,


Golfe de Pero
Cargèse
Tour de Cargèse
Pte de Cargèse
Marine de Cargèse
Pancone
Corona
Rondolino
Salge
St Elie
Serra Cambola
Mt Gemparello
Boca Tornologia
R. de Sagone
Route
Pte de Sagone
Pte de Molendino
Pte de Stagnoli
la Trinité
Tour de Sagone
il Puntiglione
Anse de Sagone
GOLFE DE SAGONE

ils en eurent bientôt fait des champs superbes. Une troisième fois, pendant les Cent-Jours, les Vicolésiens tentèrent de mettre à sac la malheureuse ville. Cette fois Cargèse se défendit; de nombreuses communes corses et les Ajacciens accoururent à son secours, mais les montagnards de Vico étaient trop nombreux; pour avoir la paix, Cargèse céda aux menaces des Vicolésiens en leur abandonnant la moitié de ses terres. Quelques années plus tard, le tribunal d'Ajaccio déclara la convention nulle comme ayant été arrachée par la violence, et les habitants de Cargèse furent remis en possession de leurs biens.

Telle est l'histoire de cette colonie grecque dont, au détour de la route, j'aperçois les toits rouges dominant la petite marine où se balance une tartane. Les beaux oliviers festonnant le rivage ont été plantés par les ancêtres des Cargésiens d'aujourd'hui.

Après une longue course dans ces campagnes solitaires, au bord du golfe dentelé, voici enfin Cargèse. Sa banlieue commence par la ferme Menassena, entourée de plantations de cédratiers et d'amandiers. Jusqu'à la ville, on traverse de beaux massifs d'oliviers, des vignes entretetenues avec soin, indices d'une culture active. Les oli-

viers couvrent de leurs nappes sombres presque jusqu'au sommet des petits monts.

Les champs sont enclos de figuiers de Barbarie. Ce cactus est ici l'objet d'une véritable culture; les fruits mûrissent bien et donnent lieu à un commerce assez considérable, les Cargésiens alimentent les marchés d'Ajaccio et de Vico. Les figues de Barbarie non consommées servent à l'élevage du porc.

La diligence n'entre pas dans la ville, elle s'arrête à l'entrée et me dépose devant l'hôtel du signor Corfiotti, très bien tenu, où l'on m'improvise un repas pendant que je vais revoir Cargèse où je suis jadis venu par mer. La jolie cité n'a pas changé d'aspect : hautes maisons peintes, aux toits rouges, alignées sur des rues régulières, deux églises se faisant face de chaque côté du vallon, l'une latine, l'autre grecque. Les habitants ont en effet conservé le rite grec tout en se ralliant à l'église catholique et en prenant le costume et la langue de leurs voisins les Corses. Un pope dessert une des églises. Les rites sont tout ce qui reste aux Cargésiens de leurs aïeux maïnotes; les plus aisés d'entre eux parlent encore la langue hellénique, mais la plupart ne connaissent guère que le corse et le français, même le pope doit officier dans les deux langues pour être

compris de tous. La famille Comnène est encore à la tête du pays, où ses membres se plaisent à résider. L'un d'eux est devenu archevêque de Philippopoli sous le nom de Mgr Stephanopoli.

La population s'accroît sans cesse, mais ne trouvant pas à s'étendre sur cette Corse qui fut hostile si longtemps, les Grecs ont essaimé. Trente-sept familles sont allées fonder le village de Sidi-Mérouan, dans la province de Constantine.

Du château de M. de Marbeuf, il reste d'informes ruines. Les rues propres et larges sont fort animées. Les habitants ont amené le mouton, animal auquel le Corse préfère les chèvres ; un troupeau débouche dans la petite cité pendant que je la parcours pour descendre à la Marine.

Du rivage, la vue est d'une beauté inoubliable. On découvre tout le golfe de Sagone si ample et lumineux, bien supérieur au golfe d'Ajaccio par les plans successifs des monts et la vue des nombreux villages de la Cinarca. Les promontoires, les baies, la chaîne des îles Sanguinaires donnent à ce panorama une variété et une harmonie de formes que les golfes voisins ne possèdent pas au même degré.

Après dîner, je sors de la ville par la route de Calvi. L'activité est grande à cette heure. Des

femmes viennent de la fontaine en portant leur cruche sur la tête avec une grâce tout hellénique. La campagne est variée, cultivée, soignée comme les plus belles campagnes du continent. On devine ici la main du maître. Certes les Lucquois jouent un rôle dans la préparation du sol, mais le rôle de nos garçons de ferme; le Cargésien travaille à son domaine à côté de l'ouvrier.

Le crépuscule descend, l'Angelus a tinté au campanile de l'église latine. Les habitants reviennent des champs par petites caravanes. Anes, chevaux, femmes couvertes de vêtements aux couleurs vives, solides gaillards montés sur de minuscules bourriquots me rappellent quelque chose de déjà vu — un coin d'Algérie comme la banlieue de Tlemcen, à la tombée de la nuit.

C'est plein de vie et d'activité, rien ici ne rappelle la Corse; parmi ces paysans enjoués il y a bien des Corses par la physionomie, grâce aux alliances, mais le sang maïnote les a transformés.

Je descends jusqu'au torrent de Pero et, toujours, je rencontre la même intensité de vie, les mêmes cultures soigneusement entretenues. Pas de maquis, mais des champs verts, des prairies artificielles, des olivettes, des plantations de cédratiers. Voilà cependant ce que pourrait être la

Corse si les autochtones voulaient imiter la petite colonie du golfe de Sagone.

Je rentre à la nuit. Là haut, vers Ajaccio, blanchit encore la masse du château de Pozzo di Borgo, semblable dans sa solitude à un impalpable palais des contes de fée. Pour achever l'illusion, la lanterne électrique de la terrasse s'allume et projette ses faisceaux de lumière sur les monts et le golfe endormis.

IX

LES CÉDRATIERS DES CALANCHES

Le golfe de Péro. — Le golfe et la vallée de Chioni. — Le Lomberluccio. — La culture du cédratier. — Transformation d'une vallée par le cédrat. — Les vignes et les vins de Piana. — Le bourg de Piana. — Les calanches. — Descente vers Porto. — Le mouillage de Castagna. — Arrivée à Porto.

Porto. 3 mai.

La voiture de Cargèse à Piana est conduite par une sorte de grand diable de postillon, au visage orné de fortes moustaches, à demi caché par un chapeau à grands bords, il a une chemise d'un rouge éclatant; le geste vaut ce pittoresque costume : il lance ses bêtes au grand galop en descendant vers le ruisseau de Péro.

Si rapide soit notre course, elle ne nous empêche pas de distinguer le paysage du golfe de Péro encadré par de belles collines bien cultivées, d'un vert profond et doux. C'est un repos pour les yeux ce vert des céréales et des prés artificiels après tant de maquis au feuillage luisant et sombre. La surprise est grande, on m'avait fait

un épouvantail de cette région, de la vallée de Chioni surtout « malsaine et infertile », dit Joanne. Le torrent est bordé par un rideau d'arbres, les pentes sont cultivées, ces cultures s'étendent tout autour du joli golfe de Chioni, endormi entre ses roches. Les cultures s'étendent fort loin, elles ont partout entamé le maquis, on les voit grimper à l'assaut de la belle pyramide du Capo dello Vitullo. Les terres noires et tourbeuses de la vallée semblent promettre d'abondantes récoltes.

Je fais causer le conducteur des postes. Heureuse chance, il est du pays et peut passer pour un homme de progrès, il a lui-même fait de grandes plantations de cédratiers. J'apprends par lui que ces terres, si verdoyantes en ce moment, appartiennent à des gens de Piana, de Cargèse et de Renno. Mais cette dernière commune est fort éloignée, le village est au nord de Vico, aucun chemin ne relie Renno à la vallée du Chioni, il faut descendre par Vico et Sagone si l'on a un véhicule, et il n'y a pas loin de 50 kilomètres. Aussi les habitants de Renno vendent-ils peu à peu les terres à ceux de Cargèse et de Piana, qui ont quelques hameaux dans le bassin du Chioni.

Le Chioni prend ce nom à l'endroit où la route traverse la vallée, il est formé par le Fornello et

le Lomberlaccio, descendu du mont Magennole par une gorge solitaire et profonde. Sa rive droite est gravie, à grande hauteur, par la route contournant tous les plis du mont Rao. C'est un torrent presque sans eau pendant l'été, mais assez abondant chaque hiver pour faire mouvoir deux moulins. L'été, le vent refoule les miasmes délétères des rivages et rend la vallée dangereuse, c'est pourquoi on n'y voit aucune maison. Cependant, depuis quelques années, les progrès de la culture ont beaucoup amélioré les conditions hygiéniques du pays, et les habitants de Piana ont pu entreprendre la mise en valeur des pentes de la rive droite, très favorables à la végétation du cédratier.

J'ai parlé souvent de cet arbuste, source de fortune pour la Corse. Je comptais aller l'étudier dans le cap Corse, vers Nonza et Centuri, où sa culture est entourée de soins particuliers. Mais puisque je trouve ici une tentative considérable de mise en valeur par l'exploitation du cédrat, je profiterai de l'occasion pour raconter ce que sont l'arbuste et les procédés de culture et de commerce.

Le cédratier est un arbre de la famille du citronnier et du limonier. Il serait, dit-on, le pre-

mier en date des arbustes de cette famille par son introduction en Europe. Pour les profanes, insensibles aux définitions de la botanique, je le décrirai ainsi : un citron monstrueux, couvert de bosses et de verrues, pesant de un à deux kilogrammes. De Grèce et d'Italie, sa culture est venue en Sardaigne et en Corse, où elle serait connue depuis cent ans, mais il y a cinquante ans seulement qu'il a pris une réelle importance dans l'économie générale de l'île. Les environs de Bastia se livrent particulièrement à cette culture, puis viennent la Balagne, la région de Piana et la banlieue d'Ajaccio.

L'arbre a besoin d'être très abrité contre les vents du nord; il lui faut des terres fortes, un sol exempt d'humidité naturelle, mais susceptible d'être irrigué. Ce ne sont pas des conditions très faciles à remplir; c'est pourquoi le cédratier s'est confiné dans quelques contrées peu étendues. En outre, il demande beaucoup de soins et les plantations ont été entreprises là seulement où les populations se prêtent volontiers au travail.

C'est le cas dans la vallée du Lomberlaccio, dont les *guides* font cependant un si navrant tableau. Dans tous les creux de la montagne s'étagent de belles cultures de cédratiers, parfois

jusqu'au sommet si l'on a pu réussir à y conduire des sources. Dans cette vallée fièvreuse, dans cette Corse réputée pour la répugnance des habitants à travailler le sol, on a accompli des merveilles, grâce, il est vrai, à la main-d'œuvre des inévitables Lucquois. On a commencé par chercher les eaux ; la moindre fontaine, le plus humble suintement ont été captés et ont servi à remplir des réservoirs saignés chaque jour. Une fois les eaux reconnues, on a aménagé le sol ; des murs de pierres sèches se sont étagés au flanc des ravins ; la terre a été accumulée derrière eux. Un simple rameau de cédratier planté sur ces terrasses donne des feuilles dès la première année et peut commencer à produire dès la quatrième ; mais il faut fumer copieusement et irriguer depuis les premiers jours de mai jusqu'au 15 octobre.

Les arbres, plantés à trois ou cinq mètres d'espacement, sont tenus très bas, les plus belles branches seules sont conservées et disposées en forme de berceau.

A huit ou dix ans, le cédratier est en plein rapport. M. Emile Sauvaigo[1] estime le produit à 40 ou 50 kilos par arbre en moyenne ; certains pieds peuvent donner de 70 à 100 kilos. D'après

1. *Les cultures sur le littoral de la Méditerranée.*

des chiffres communiqués par la direction de l'agriculture, un hectare renfermant 200 cédratiers donnerait en Corse de 6,000 à 8,000 kilogrammes de fruits et un revenu net de 1,200 à 1,500 fr. D'ailleurs, les prix varient fort d'une année à l'autre. Un cultivateur de Porto me disait tout à l'heure que le cédrat, après avoir été payé 105 fr. et 80 fr. les 100 kilogr. vaut à peine 15 fr. cette année.

Les cédratières de Piana servent en même temps de jardin à la laborieuse population de cette commune. Entre les rangées d'arbustes, on plante des tomates, des haricots, des petits pois, des pommes de terre, etc. On cherche d'autant plus à tirer parti du sol, que les Pianaisiens n'en sont pas propriétaires; cette vallée du Lomberlaccio, choisie parce que son exposition évite la formation d'abris en branchages, appartient à la commune de Marignana, située fort loin, aux environs d'Evisa, dont la vallée est à près de dix lieues de route.

Les cédrats ne sont point transformés ici en fruits confits; même cette industrie, dont j'aurai à parler à propos de Bastia, est peu considérable en Corse. Sur les trois millions de francs obtenus par cette culture, plus de la moitié est destinée à l'Italie; Gênes et Livourne surtout, ont en

quelque sorte monopolisé le commerce du cédrat[1].

Le port de Porto sert à l'expédition des cédrats de la région ; le mode de transport est d'ailleurs fort simple : les cédrats sont enfermés dans des tonneaux remplis d'eau de mer et s'y conservent indéfiniment. L'Allemagne est pour la Corse un client important, de même la Hollande ; mais ce pays nous demande surtout des fruits confits. On sait que le cédrat joue un rôle important dans certaines fêtes juives[2].

Les cédratières sont particulièrement nombreuses dans la vallée du Lomberlaccio ; à partir de la maison cantonnière, seule demeure dans ce pli des montagnes, on les rencontre jusqu'au pied du col de Saint-Martin. On n'en trouve guère sur l'autre versant, mais le pays est plus animé, il y a de nombreuses cultures et beaucoup de vignes produisant un vin estimé. Ces vins trouvent à Paris un débouché assuré, grâce à un employé des postes, originaire de Piana, et qui a fait une campagne énergique en faveur des produits de son pays natal.

1. En 1896, la Corse a expédié 1,520,063 kilogr. de cédrats salés, dont 131,000 kilogr. pour la France. La quantité de cédrats confits au sucre exportés a atteint 289,008 kilogr..

2. Voir, chapitres XVI et XVII, des détails complémentaires sur la culture et la confiserie du cédrat dans le cap Corse et à Bastia.

La route court dans ces cultures pour monter au col de Lava d'où l'on découvre une vue splendide sur le bourg de Piana, les Calanches, le golfe admirable de Porto et l'entrée du golfe de Girolata. Le soleil se couche au moment où nous y parvenons, ses rayons de pourpre illuminent la cime, déjà rouge par ses roches, de la belle pyramide de Vitullo. En quelques instants, on atteint Piana ou la Piana, riant village d'aspect coquet et riche à la fois, en cela bien différent des autres centres corses. De belles maisons et une jolie villa bordent la route. L'église, peinte dans le goût italien, est ornée d'un élégant campanile. Un groupe scolaire, tout battant neuf, attire les regards. Tout autour du village, les arbres fruitiers abondent, les cerisiers surtout.

A l'hôtel, je reçois un accueil empressé. Je suis seul voyageur et l'on me donne la plus belle chambre. Aux murs sont appendues des photographies, ce sont celles de parents pourvus d'emplois : un gendarme, un adjoint du génie, un capitaine d'infanterie. Ce détail semble oiseux, mais c'est toute la Corse avec la fièvre des galons et des fonctions publiques.

Une voiture fait le service de la poste de Porto, elle part trop tard pour me permettre de visiter

les Calanches avant la grosse chaleur du jour, je me décide à faire le trajet à pied. Prévoyant l'absence de moyens de transport, j'ai réduit mon bagage à une sacoche renfermant le strict nécessaire. Avant le jour je suis debout, l'hôte a tenu à me préparer un déjeuner, il veut m'accompagner jusqu'à la sortie du village, au moment où l'aube apparaît. Il me quitte lorsque nous arrivons au raide sentier muletier du « port » de Ficajola, crique où viennent parfois de petits navires.

Là descend un clair ruisseau dont les eaux ont été un peu utilisées pour l'irrigation, des cultures sont conquises au flanc du ravin. Un petit col à franchir, et l'on pénètre dans un paysage absolument fantastique.

On est sur les derniers contreforts du Capo d'Orto, ils tombent à pic sur la mer par de prodigieuses falaises et aiguilles de granit rouge. La roche corrodée, évidée, percée à jour, dressée en obélisques, arrondie en dôme, projetée en surplomb est d'une couleur ardente relevée par la verdure des chênes verts et autres arbustes du maquis. Les aiguilles ont des panaches de verdure, les dômes sont perforés comme par quelque bombardement.

Il y a des gargouilles, des anses recourbées,

des balcons, des chaires, des silhouettes d'animaux fantastiques. La forme la plus générale de ces bizarreries est un évidement en forme de niches. Les aiguilles sont parfois revêtues d'une draperie. Pendant près de deux kilomètres, on parcourt ainsi ce site extraordinaire qui, par les teintes, rappellent les gorges de Touet de Beuil et celles du Var près de Guillaumes[1].

Les roches fulgurantes semblent surgir de la mer, le contraste des flots bleus rend plus rutilantes encore ces falaises et ces obélisques. Dans une partie un peu élargie, d'étroites terrasses de deux ou trois mètres carrés à peine ont été mises en culture, on y voit poindre la tige frêle des blés.

Soudain, l'horizon s'entr'ouvre et l'on aperçoit dans son entier le beau golfe de Porto, une des merveilles de la Corse par ses rivages dentelés, ses roches rouges couvertes de verdure et ses horizons sublimes. En face, dans un beau vallon, s'éparpillent les maisons et l'église blanche de Serrièra.

Par des pentes fleuries de cyclamens, la route déroule ses sinuosités que, plus d'une fois, je puis couper par des raccourcis. Des ponts franchissent les ravins, des parapets soutiennent la voie au-

1. *Voyage en France*, 12e série, pagés 348 et 354.


Partinello
Capo Misorino
Gradella
Baie de Caspio
GOLFE DE PORTO
Capo Paolo
Marine de Bussagna
Bussagna
Tour de Porto
Porto
Capicciolo
Col de Cenepiro
Bois de Piana
Piana
Col de la Croix

dessus des pentes abruptes. Et le golfe apparaît de plus en plus beau, à mesure que les détails s'accusent. Dans une conque de la côte nord, je vois surgir Partinello. Au fond du golfe, voici les trois ou quatre maisons de Porto et sa tour classique.

La montagne s'humanise un peu, on traverse une véritable forêt de chênes verts ayant en sous-bois tous les arbustes odorants du maquis. Bientôt la route court au bord d'une falaise formidable dominant les flots bleus de plus de 250 mètres. En me penchant sur le parapet, j'aperçois, tout au fond, une balancelle abritée par la pointe de Cappiciolo.

La route est solitaire, M. Defranchi, conducteur des ponts et chaussées, qui l'a construite, a égayé ce passage en amenant les eaux d'une source dans une fontaine alimentant un abreuvoir. L'édicule, construit en galets ronds reliés par du ciment, a la forme d'un tombeau romain, la corniche et la margelle sont dessinées avec de gros galets. L'eau de cette fontaine, la Castagna, est fraîche et d'un goût exquis.

Toujours sous les chênes verts, aux feuilles ici très larges, et les arbousiers grands comme des arbres, descend la route vers le torrent de Porto. Pour adoucir la pente, on fait un long détour jus-

qu'à la maison des cantonniers d'où se détache le chemin d'Évisa. De grands ormes abritent cette demeure, voisine du clair torrent de Porto, bordé d'eucalyptus et traversé par un pont. Une fontaine originale a été construite au moyen de pierres évidées naturellement ; très abondante, l'eau tombe d'une vasque. Il y a ici beaucoup de sources dont les eaux, aménagées, vont remplir des réservoirs de pierre ou de tôle pour servir à l'irrigation de belles terrasses de cédratiers. Le hameau, avec ses riches cultures, ses rochers, ses jardins, les ruines d'un haut fourneau, est charmant.

X

UNE VALLÉE TRAVAILLEUSE (PORTO)

Porto et son golfe. — La marine. — En lisant le *Bottin*. — L'activité d'Ota. — Fabrication des ébauchons de pipes. — L'exploitation des forêts. — Ota. — Un village transformé.

Marignana. 3 mai.

Je voulais consacrer quelques minutes à Porto et j'y suis resté plus de deux heures. Ce hameau n'est même pas chef-lieu d'une commune, on n'y trouve pas vingt maisons, il est à 70 kilomètres d'Ajaccio, gare et port les plus rapprochés, c'est pourtant un centre relativement considérable par l'activité industrielle, agricole et maritime. Si jamais les Corses comprennent où sont les véritables destinées de leur merveilleux pays, c'est-à-dire dans l'exploitation raisonnée du sol, si on les aide en créant un service côtier, Porto deviendra l'un des centres vitaux de l'île.

Il avait contre lui l'insalubrité de son petit delta, mais il a été facile de la faire disparaître ; les plantations d'eucalyptus et les remblais de

sable ont beaucoup atténué la puissance de la malaria qui rendait la région inhabitable de mai à octobre[1]. Aujourd'hui, avec des précautions, on peut séjourner toute l'année à l'embouchure du Porto.

Tout semblerait promettre à ce coin des côtes corses une grande prospérité. Le golfe, au fond duquel débouche le torrent, est peut-être le plus beau de l'île par la splendeur des rivages, falaises et aiguilles de granit rouge recouverts de verdure, anses, baies, promontoires d'une indescriptible magnificence. Les levers et couchers de soleil dans le golfe de Porto devraient, à eux seuls, attirer les touristes. Le torrent descend par des gorges sublimes des montagnes au climat délicieux où repose Evisa, non loin de la forêt d'Aïtone, célèbre par ses grands arbres, et du mont Cinto, le géant de la Corse, qui recèle sur ses flancs des lacs d'une adorable limpidité.

Il n'y a pas de port au sens réel du mot, c'est-à-dire pas de bassins, pas de quais, pas d'outillage, mais, entre l'embouchure du fleuve et le cap Capicciolo, les navires sont à l'abri par tous les vents. Ce mouillage où je signalais la présence

1. La mortalité et la morbidité ont diminué de 60 p. 100 depuis 1890, date de l'exécution des travaux.

d'un navire[1] se nomme la Castagne. La grève sert d'entrepôt ; un petit débarcadère, long de 24 mètres, permet aux embarcations calant un mètre de venir prendre les marchandises.

Ma première visite est pour la vieille tour carrée de granit, dressée sur un rocher, construite par les Gênois pour défendre l'entrée de la *Marine*. Au-dessous, sur la grève ou plage (*spiggia*), gisent d'énormes troncs de pins laricios descendus de la forêt d'Aïtone. Porto est le centre d'embarquement pour ces beaux arbres peu utilisés en France mais achetés par les chantiers de Gênes ; nos ports ignorent même l'existence des produits forestiers de l'île. Les bois sont le principal aliment du port : bois de construction et de chauffage et charbons de bois fabriqués avec les débris des exploitations forestières. Aussi Porto était-il devenu un centre industriel quand l'emploi de la houille n'avait pas encore réussi à donner aux fers et aux aciers les qualités qui semblaient rendre les fers au bois absolument supérieurs. On apportait de l'île d'Elbe à Porto des minerais traités dans un haut fourneau aujourd'hui éteint. M. Chauton, venu du continent pour exploiter les bois des forêts d'Aïtone et de Valdoniello,

1. Page 130.

fut le créteur de cette industrie, c'est lui qui attira l'attention sur Porto, planta les premières cédratières, et, tout en gagnant une fortune, excita l'émulation des Corses. Peu après, il y a plus de 20 ans, M. Jacques Padavoni installait à Porto un magasin devenu bientôt considérable. Avec les bois, Porto expédie des huiles à Nice, des cédrats en Italie, des marrons en Algérie, produits des montagnes d'Ota et d'Evisa, des granits rouges d'un grain superbe, extraits à peu de distance de la mer et qui auraient une grande renommée si l'absence d'un vrai port ne rendait le transport presque impossible, enfin les ébauchons de pipes de son usine.

Il serait difficile de faire connaître le mouvement de cette « marine », Porto ne figurant pas dans les relevés de la douane, mais il doit être assez considérable. D'ailleurs, voici un élément d'information : ouvrez le Bottin à l'article Ota, village dont Porto est le quartier maritime et vous trouverez, ce qui n'existe pour aucune autre commune de Corse et même de France, des renseignements économiques dont la teneur indique dans cette population une volonté bien arrêtée de mettre le pays en valeur et de développer ses ressources. En tête, vient la mention d'un syndicat agricole — en Corse! — puis celle d'une as-

sociation syndicale des producteurs de cédrats de la vallée de Porto. Les cédrats, dit-on plus loin, sont reconnus les meilleurs pour la confiserie, la récolte atteint 2,000 quintaux métriques, les principaux producteurs sont au nombre de 17.

Ce n'est pas tout : Ota est grand fournisseur de marrons pour la confiserie et le commerce, la quantité produite, toujours d'après le Bottin, est de 11,000 hectolitres, les oliviers donnent 120,000 hectolitres d'huile, enfin Ota fournit au commerce 15,000 hectolitres de vin. Les carrières de granit « blanc, rose et rouge » et les « bois d'essences diverses » sont exploités par plusieurs maisons. Avant la gelée qui a causé de si grands désastres dans les cédratières, les produits de la seule commune d'Ota étaient évalués à 800,000 francs, ils atteignent 600,000 francs encore. La vallée de Porto entière a une production de 2 millions environ.

Ces renseignements sont également fournis, d'une façon moins complète, il est vrai, par l'*Annuaire de la Marine de commerce française*[1]; il nous apprend l'existence à Porto d'approvisionneurs et de mécaniciens pour la marine.

Le manque de quais, la nécessité de procéder

---

1. Publié au Havre, 3, rue de la Bourse.

à des transbordements rendent malheureusement la « marine » insuffisante; il faut envoyer une partie des produits par charrettes à Ajaccio, cela occasionne des frais considérables, au grand dépit d'une population dont l'activité est extrême et d'autant plus digne d'éloges que les autres



communes corses sont restées plus somnolentes et rebelles à tout progrès. Ota a voulu un bureau de poste à Porto, elle l'a créé à ses frais; un propriétaire a fourni une voiture pour assurer le service du courrier, il loge gratuitement la receveuse des postes, les habitants offrent de faire face aux dépenses pour un bureau télégraphique, car il n'y a pas de télégraphe ici[1].

1. Le bureau de poste de Porto vient d'être transféré à Ota.

J'ai signalé l'existence d'une fabrique d'ébauchons de pipes dans le hameau. En voyant tourner des roues hydrauliques et fumer des cheminées, spectacle si rare dans l'île, je suis allé de suite à l'usine. Le propriétaire, M. Antoine Armani, m'a reçu avec la plus grande cordialité et a voulu me faire les honneurs de ses ateliers. J'en étais d'autant plus heureux que cela me permettait de voir la mise en œuvre de produits dont, à Saint-Claude, j'avais vu la « finition »[1].

La pipe dite de bruyère est taillée dans la souche de la grande bruyère, *scopa* en Corse, *brande* dans les Landes, *brémaille* en Sologne, une des plantes les plus communes du maquis, atteignant et dépassant souvent la taille d'un homme. Les tiges sont frêles et ne sauraient faire deviner l'énorme développement de la racine de cet *érica,* nom donné à la plante par les botanistes.

Cette énorme souche nécessite un travail assez puissant pour pouvoir être dégagée. Il s'ensuit un véritable bouleversement du sól qui compromettrait l'état du terrain trop exposé à être raviné par les crues. D'autre part, les ramilles d'érica jetées sur le sol constituent un danger perma-

1. 8e série du *Voyage en France*, p. 53 et suiv.

nent d'incendie, aussi l'administration des forêts exige-t-elle que les trous soient comblés, la terre nivelée et le bois mort enlevé. Les bûcherons supportent malaisément ces mesures préservatrices, dans lesquelles ils voient une persécution contre la seule industrie de la Corse.

En effet, la préparation des ébauchons de pipes a une certaine importance dans l'île [1]. Outre l'usine de Porto, il en est d'autres à Ajaccio, Ucciani, Bocognano et Véro, dans la vallée de la Gravone ; Cristinacci, près d'Evisa ; les bains de Guagno, près de Vico ; Serriéra et Galéria aux environs de Porto, et Propriano, port de Sartène. La seule usine de Porto occupant 60 ouvriers à l'arrachage ou à l'atelier, on peut évaluer au minimum à 600 le nombre des personnes employées en Corse à fournir aux fabricants de Saint-Claude une partie des éléments de leur production de pipes de bruyères.

Les souches de bruyères sont d'abord nettoyées, puis présentées aux scies circulaires et à rubans qui les découpent en plaques dans lesquelles on débite des sections donnant très vaguement l'idée d'une pipe ; les angles sont vifs ; aux ateliers de

1. Voir dans le 13e volume du *Voyage en France* des renseignements sur les usines similaires des Maures et celle, abandonnée, de l'île du Levant.

Saint-Claude il appartiendra de donner la forme finale. En sortant des machines, ces « ébauchons » sont blancs et légèrement fauves ; le bois, malgré son apparence compacte, est sujet à la gerçure. Pour éviter la perte des ébauchons, les racines sont soumises à une vaporisation énergique rendant le bois plus compact et, en même temps, lui donnant cette belle couleur fauve chère aux fumeurs.

Il ne reste plus qu'à faire sécher les ébauchons et les mettre en balles pesant 110 kilogr. On évalue à 110 balles la production hebdomadaire des usines de Porto et de Cristinacce[1]. Celle de Serriéra donnerait 50 balles. Le port de Porto pourrait donc expédier 15 tonnes par semaine, en ébauchons de pipes seulement, si un service régulier de vapeurs le reliait au continent. Les bois, les charbons, les vins d'Ota, de Piana, de Serriéra et les autres produits pourraient facilement alimenter la navigation, mais Porto reste ignoré par les Français, les seuls navires qui viennent dans sa marine sont des bateaux italiens. Et, pour envoyer à quai d'Ajaccio une balle d'ébauchons de pipes, il faut payer 4 fr. !

D'ailleurs, tout est à faire ici, l'exploitation

1. On m'a dit *Cristiani,* mais je ne connais pas de village de ce nom.

des forêts est rendue difficile par les conditions léonines de l'administration et le manque de surveillance, les bois abattus sont volés sans que les gardes paraissent s'en soucier. Au moment où je passe, l'entrepreneur déclare renoncer à poursuivre. Quand on voit tant de bonne volonté dépensée ici, on ne peut que déplorer le défaut de concours donné à une population, par extraordinaire ardente au travail.

Il ne faudrait pas attribuer à une sorte de coup de foudre l'entrain des habitants de la vallée de Porto ; s'ils ont compris l'avenir réservé à leur pays, c'est que le cédrat, par son revenu, leur a montré les résultats d'une mise en valeur du sol. Les bénéfices des premiers exploitants ont été tels que tout le monde a suivi l'exemple. Partout où l'exploitation le permettait, on a planté des cédratiers, même un Américain a acheté du terrain pour y faire des plantations exploitées dans un esprit scientifique. La basse vallée de Porto possède aujourd'hui 4,000 pieds de cédratiers en plein rapport. Malheureusement, l'hiver a été rude, beaucoup d'arbres ont souffert, on évalue à 600,000 fr. les pertes éprouvées par le commerce d'Ota ; beaucoup d'arbres ont dû être coupés, surtout dans le haut de la vallée ; il faut attendre la venue des rejetons.

A mon départ de Paris, un ami m'avait dit : Si par hasard vous allez à Ota, dites donc bonjour pour moi à M. Subrini, le maire, c'est mon oncle; il a habité Paris longtemps et sera heureux de vous voir.

Je me suis souvenu de l'invitation. Envoyant en avant pour m'attendre sur la route d'Evisa un véhicule loué à Porto, je suis allé à pied à Ota. Le chemin traverse le plus opulent des paysages, grâce à l'eau abondante employée aux irrigations. Des prés et des champs, des oliviers, des châtaigniers montent jusqu'à la paroi terminale des monts, le capo d'Ota, couronné par une immense tour de granit rouge surmontée d'une pierre décharnée qui semble prête à s'écrouler sur le village assis à sa base.

Celui-ci est bientôt atteint; on m'indique la maison de M. Subrini, ancien cantinier de la garde républicaine, en ce moment absent, mais que l'on s'empresse d'aller prévenir. En l'attendant, je puis, d'une fenêtre, admirer la campagne si bien entretenue d'Ota, rendue féconde par l'emploi de l'eau d'irrigation. Jusqu'au torrent, c'est une série de terrasses bien arrosées, où croissent les orangers, les oliviers et la vigne entre les champs de lin, de chanvre, de luzerne et de céréales. Aux arbres des pays chauds se mêlent ceux de la

zone tempérée, les poiriers abondent ; on évalue la production des poires à plus de 10,000 kilogr. et il ne s'en vend pas pour 50 fr. par année ! D'ailleurs, les trois quarts des fruits sont perdus faute de moyens de communication.

Mais navrant est le spectacle des cédratiers coupés au ras du sol à la suite du rigoureux hiver.

Si le gros œuvre des champs et des vergers est, comme partout, confié aux Lucquois, l'entretien se fait par les gens du pays. Après le rude labeur hivernal on se « met au vert » pendant l'été, on se borne à irriguer, à entretenir le jardin. L'hiver, tout le monde est aux champs pour surveiller les Lucquois, récolter les cédrats, cueillir les olives, expédier les vins et les huiles. En ce moment, les enfants eux-mêmes prennent part aux travaux des champs, beaucoup sont hors de l'école pour aider à leurs parents. Mais quand les chaleurs sont venues, il y a 110 garçons et autant de filles dans les belles écoles d'Ota, dirigées avec beaucoup de zèle.

Sur la rive gauche, peu ou pas de culture ; les pentes de la montagne sont couvertes par des châtaigneraies épaisses dont les fruits réputés sont une grande ressource pour le pays. On les fait sécher ; réduits en farine, ils sont la base de la nourriture nationale, la *polenta*.

Les femmes travaillent à la maison, elles teillent, filent et tissent le lin et le chanvre récoltés dans le pays, pour en faire des étoffes très solides.

En somme, une population travailleuse, contrastant fort avec celles de tant d'autres bourgades corses. De grand cœur je complimente M. Subrini lorsqu'il est venu me prendre pour me faire visiter le village. Il est si heureux de ma visite, de l'intérêt témoigné à sa commune, qu'il ne veut pas me laisser partir sans un cadeau. Il me donne celle de ses gourdes qui conserve le mieux le vin et une canne prise dans un cœur de chêne vert, fort lourde, de taille à assommer un bœuf, d'une teinte et d'un poli admirables. Il voudrait me garder encore, me faire parcourir en détail cette belle vallée de Porto ; mais la voiture attend de l'autre côté de la vallée, au pied du Capo al Monte, et je tiens à arriver ce soir même dans le Niolo. Je dis adieu à mes excellents hôtes, l'un d'eux veut m'accompagner quelques pas. On me donne un mulet et un gamin pour me guider sur l'autre versant.

Adieu Ota, oasis si heureusement enfouie dans des vergers créés il y a dix ans à peine ! Car Ota était un des coins les plus pauvres de la Corse, un proverbe disait : *Ota, Ota, maledetto, senza staccio e cantaretto,* c'est-à-dire : « Ota, Ota, mau-

dit, sans poids ni tamis ! » Les Otésiens ont fait mentir le dicton ; par leur seule volonté ils ont créé ici un foyer d'activité et de bien-être. C'est une exception en Corse, mais elle prouve ce que pourrait être l'île entière si des hommes de cœur comme ceux qui ont poussé les Otésiens au travail essayaient d'agir sur tant d'autres communes non moins susceptibles de progrès.

XI

DANS LA FORÊT CORSE

La haute vallée du Porto. — La Spelunca. — Dans les châtaigniers. — Un Ardèchois exilé. — Marignana et Cristinacce. — Evisa. — Départ pour le Niolo. — Dans la forêt d'Aïtono. — Le pin laricio. — Le col de Vergio. — La forêt de Valdoniello.

Albertacce. 4 mai.

Mon compagnon m'a fait descendre à travers les cultures jusqu'au torrent, franchi par un vieux pont génois dont l'arche d'un pur style se mire dans une eau d'une limpidité cristalline. Ce pont n'est pas accessible aux voitures, il a été construit pour le passage des mulets; on crée une nouvelle route franchissant la Spelunca et le Porto pour raccourcir beaucoup le trajet entre Ota et Evisa, mais Ota devra veiller avec soin sur les vieux ponts de l'ancien chemin, d'un grand effet décoratif dans le puissant paysage compris entre le Capo d'Orto et le Capo d'Ota.

Le sentier s'élève par des pentes très raides au milieu de pâturages et de châtaigniers aux troncs

noueux. On m'avait effrayé à Porto en faisant un tableau sinistre du sentier direct d'Ota à Evisa à gravir par la chaleur de midi, et j'avais commandé une voiture; mais, du point de la route où j'attends l'équipage, je vois les pentes que j'aurais pu gravir; elles n'ont rien de terrible pour un alpiniste et, certes, j'aurais évité plusieurs kilomètres en m'élevant de suite aux flancs du ravin de Spelunca. Enfin, le sort en est jeté, patiemment j'attends la calèche disloquée qui doit me conduire sur le plateau.

Assis à l'ombre d'un châtaignier centenaire, je contemple ce paysage à la fois gracieux et farouche, enfermé entre les roches rouges des cimes. Ota et ses cultures menacées par le fantastique rocher, le ravin profond, enceint de roches sombres, appelé Spelunca, au fond duquel tombe en cascades le ruisseau venu de la forêt d'Aïtone, le cirque immense où ce torrent rejoint le Porto forment un tableau d'une grandeur épique. Au-dessus de la route se dressent de grandes et sévères murailles de roches.

Par de grands rochers formant de véritables escarpements, on atteint le petit col de Capicciolo. A l'un des tournants on aperçoit Evisa, si près que l'on croirait l'atteindre, mais la route décrit un immense lacet, pour éviter la descente

dans la fissure énorme où coule le Porto. Si long est le chemin, que les Anglais, touristes fervents de ce pays où les Français du continent viennent trop peu, s'en vont toujours par le sentier de Spelunca.

Mon cocher me révèle ce détail avec des expressions fort peu corses ; comme je m'en étonne, il me raconte son histoire. Il n'est point du pays, étant né à Aubenas. Il y a trente-cinq ans, un notaire, allant exploiter un domaine en Corse, l'emmena avec lui et six autres habitants de l'Ardèche. L'exploitation n'a pas réussi, mais le bonhomme resta dans l'île ; il n'est jamais retourné sur le continent, il n'a jamais rencontré un compatriote et voudrait pourtant revoir ses montagnes natales.

— Si j'y allais me dit-il, je serais si heureux, mes cheveux blancs redeviendraient noirs !

Je suis passé il y a peu de temps à Aubenas et Vals [1], et puis parler au pauvre vieux de sa vallée ardèchoise, de ses volcans éteints, des transformations apportées, à ses exclamations je devine que j'ai apporté un peu de joie dans la vie de cet exilé.

Pendant notre causerie, la route continue à

---

1. 11e série du *Voyage en France*, chap. XII.

dérouler ses courbes incessantes, elles nous ont amené en vue du puissant massif de Lindinosa, aux pentes couvertes d'une grande futaie de pins laricios ; au-dessus des bois, de hautes roches rouges se profilent sur le bleu profond du ciel. Tout le site est d'une beauté souveraine.

On entre dans une châtaigneraie pleine d'ombre et de rumeurs de cascatelles, de toutes parts ruissellent des eaux. La nature, tout à l'heure solitaire, s'anime ; voici des bergers conduisant des troupeaux de chèvres et de moutons ; sur le bord de la route des piles de souches de bruyères indiquent le travail humain ; là-haut sont les maisons grises du hameau de Chidazzo, plus loin, sur le versant d'une montagne couverte de châtaigniers, apparaît Marignana ; plus loin encore, au fond d'une gorge, est Cristinacce. Ces villages sont entourés de riches vignobles et de jardins bien soignés.

A l'aspect de la végétation, on se devine dans une autre zone de la montagne ; il y a encore beaucoup de bruyères et d'arbousiers dans les terres restées en maquis, mais, dans ces broussailles, les fraisiers et les violettes se mêlent aux cyclamens.

Certains fonds de ravins montrent toutes les gammes de la végétation. L'olivier voisine avec

le pommier, le noyer, le châtaignier et le cerisier. Au fond de la vallée, un ruisseau fait mouvoir un moulin, si bas, si écrasé, que l'on plaint le meunier d'avoir une usine où il ne saurait circuler, semble-t-il. Pourtant, dans ces moulins corses, grands comme la main, le meunier gîte aux jours de travail, il s'endort près de sa meule, enveloppé dans son pelone.

On atteint le moulin après avoir traversé le Porto au pont de la Tavoletta; la route se replie à l'ouest et entreprend d'énormes circuits pour gagner Evisa. Le cocher me montre un sentier de traverse, entre des arbres et des rochers; je le gravis et, quelques minutes après, j'ai atteint Evisa et suis à table à l'hôtel Gigli, dont l'hôte est prévenu de mon arrivée. La maison est tenue par de braves gens qui s'empressent autour de moi, on me sert un déjeuner simple, mais exquis. Des truites de la Spelunca, des papaccioli (?) sorte de beignets de farine de châtaignes, un broccio parfumé et du vin d'Ota. La salle à manger est claire et gaie, les chambres sont d'une propreté hollandaise. On voit que les touristes viennent nombreux dans ce paysage idéal d'Evisa. Il manque quelque chose à ce confort : l'hôte s'en excuse en disant que la châtaigneraie est proche.

Le bourg est très riant d'aspect avec ses hautes

maisons blanches, ses châtaigniers, le rideau lointain des forêts étalées au pied d'une ceinture de montagnes rouges. La campagne est très verte, des abords on a une vue grandiose sur les abîmes de Spelunca et la mer lointaine.

Un ami commun a annoncé ma visite au receveur de l'enregistrement; celui-ci vient à l'hôtel et me fait visiter le village pendant que l'on prépare un mulet. Je veux profiter de ce temps doux pour gagner le Niolo ce soir même. On m'a procuré un guide appelé Ceccaldi, comme la plupart des habitants de la région, c'est le cousin du député de ce nom.

L'heure du départ est venue, le receveur tient à m'accompagner pendant quelques instants jusqu'à l'endroit où l'on domine la vallée d'Aïtone. A travers le maquis, il me conduit sur une roche à pic au-dessous de laquelle se creuse le cañon, à une profondeur terrifiante. Le site est un de ceux que l'on ne saurait oublier.

Je prends congé de mon aimable compagnon, me hisse sur mon mulet, et en route pour le Niolo. La course sera longue, j'ai beaucoup marché depuis mon départ de Piana, mais l'air est ici pur et vivifiant, et je n'éprouve aucune fatigue.

Le spectacle est d'une majesté sereine. Nous

traversons des maquis où paissent des moutons en grand nombre. Toute la région d'Evisa est une contrée pastorale, les bergers conduisent leurs troupeaux jusque dans les parties des montagnes les plus inaccessibles en apparence. Le berger est le véritable maître de ce pays, le libre parcours lui est abandonné au grand dommage de la culture ; on n'oserait guère entreprendre un grand défrichement — et même un petit — dans la crainte de s'aliéner les conducteurs de troupeaux, ils ne se gêneraient pas pour saccager et détruire les cultures. Le mouton, la chèvre, le porc à demi sauvage sont des fléaux, et nul n'ose s'élever contre leurs déprédations, tant on redoute les bergers, toujours armés de fusils et dont le geste peut être prompt.

Le berger est un philosophe ; quand le cédrat eut apporté la fortune dans le pays, faisant entrer sans trop de peine jusqu'à 10,000 fr. dans une seule maison, les maîtres de troupeaux à qui l'on conseillait de suivre l'exemple et de planter des cédratiers sur leurs terres, repoussaient ces avances d'un air méprisant :

— Qu'est-ce que 1,000 fr., qu'est-ce que 2,000 fr., s'il faut les devoir à ce travail de la terre ? disaient-ils.

On n'a pas réussi sans peine à aménager et ex-

ploiter les forêts de la Corse, tant était grande l'hostilité des bergers troublés dans la jouissance abusive des bois. Il a fallu percer des routes, construire des maisons de gardes, créer tout un personnel pour mettre en valeur ces richesses perdues. Et malgré tout, on a à lutter contre la haine et la malveillance. J'ai dit plus haut[1], que l'entrepreneur de la forêt d'Aïtone avait dû renoncer à exploiter les bois, tant les déprédations étaient grandes[2].

Voici la forêt : les arbres, d'abord de petites dimensions et très clairsemés, forment peu à peu une véritable futaie comme dans les forêts du Jura et des Alpes. L'essence dominante est le pin laricio, mais le chêne vert, le sapin et le hêtre se mêlent à cette espèce particulière à la Corse et donnent de la variété à ces bois superbes. La forêt d'Aïtone est une des plus vastes de l'île, elle était peut-être la plus belle avant que la hache ait détruit les pins les plus âgés, c'est-à-dire dépassant 200 ans. Cette surface de 1,708 hectares

1. Page 141.

2. La Corse, en dehors des bois particuliers, comprend 44,885 hectares de forêts domaniales et 79,798 hectares de forêts communales, mais la majeure partie se compose de taillis ou de terrains maigrement boisés. On compte 13 routes forestières d'une longueur de 504 kilomètres, pour lesquelles on a dépensé, de 1880 à 1897 seulement, 2,500,000 fr. Le produit de ces forêts n'a atteint que 145,000 fr. en 1896.

remplit toute la haute vallée du torrent d'Aïtone, large bassin enfermé entre de belles montagnes qui en dominent le fond de 600 à 1,000 mètres. Haut de 1,715 mètres à l'est, aux confins de la forêt de Valdoniello au Capo al Ruja, le régime orographique atteint 2,052 mètres au nord, au Capo alla Cuculla, aux confins des forêts de Lonca et de Lindinosa. Ces deux principaux sommets du massif d'Aïtone sont reliés par une ligne de crêtes régulières, affaissée vers les sommets d'Aïtone : c'est le col (*focè*) de Vergio.

Dans cette ample conque, plissée de ravins où courent des eaux cristallines et froides, les pins et les sapins s'élancent droits et sévères, formant une colonnade mystérieuse et infinie sous laquelle croissent des houx au feuillage luisant. Personne dans cette solitude ; sans une maison forestière et une maison de cantonniers, on pourrait croire que la vie s'est retirée depuis que les bûcherons ont abandonné leur œuvre de destruction en enlevant tous les arbres ayant atteint l'âge adopté pour la « révolution ». La forêt, depuis son aménagement, est soumise à des coupes revenant pour chaque canton tous les 160 ans.

Le pin laricio est un des plus beaux arbres résineux de l'Europe ; on ne le connaissait pas il y a 150 ans, car il restait confiné à l'intérieur de

cette île jadis peu connue et peu visitée. En 1837 seulement, on voit apparaître le nom de *laricio* dans les traités de botanique [1].

C'est un arbre de première grandeur atteignant jusqu'à 40 mètres de hauteur, 50 mètres parfois, comme on en voit encore dans les forêts de Valdionello et de Saint-Pierre de Verde. Le tronc est droit et élancé, les branches inférieures tombent successivement, sans presque laisser de trace à l'endroit d'où elles se sont détachées. Il ne reste que de grosses branches irrégulières formant à la cime une sorte de couronne peu développée. L'arbre a pris cet aspect dès l'âge de 90 à 100 ans. Mais ce caractère de colonne surmontée d'un maigre chapeau de feuillage se voit seulement dans les futaies, l'arbre isolé conserve longtemps ses branches, la cime plus fournie prend l'aspect d'une pyramide.

En Corse, le laricio étant rarement isolé, se présente donc toujours sous l'aspect d'une colonnade sans fin, où la lumière se joue avec mystère en de profondes perspectives, grâce à l'absence

1. Notice publiée en 1869 par M. Gouët, directeur de l'école forestière des Barres, dont je parle au chapitre XI de la 1re série du *Voyage en France;* les premiers laricios avaient été plantés aux Barres en 1827. On a pu voir dans mes études sur la Sologne, parues dans cette première série, que le pin de Corse s'est très bien acclimaté dans cette contrée.



des branches adventives. Les ramilles du laricio veulent l'air et la lumière ; l'ombre, même légère, leur est mortelle, c'est pourquoi ces beaux arbres n'ont de feuillage qu'au sommet, c'est pourquoi la forêt corse offre un spectacle unique dans le monde sylvain, par la prodigieuse hauteur des troncs dépouillés.

D'abord très belle, malgré l'âge relativement modeste des arbres qui bordent la route, la forêt se fait sauvage aux approches du col. Beaucoup de rochers et de mousses. Des arbres fracassés par la foudre et le vent gisent sur le sol. Mon guide, pour éviter un grand lacet, me fait prendre à travers bois et, alors, c'est une désolation cette futaie de laricios mélangée de hêtres où l'on voit, à chaque pas, un pin renversé. Les pentes sont raides, il faut à tout instant franchir quelque ruisseau produit par la fonte des neiges. Malgré la saison, le col est encore envahi ; depuis de longs mois aucune voiture n'est passée sur la route. Nous trouvons bientôt la couche neigeuse, épaisse et assez molle, je dois descendre de mulet pour escalader la dernière pente et atteindre enfin l'étroite arête qui constitue le col (*focé*) de Vergio, à 1,464 mètres au-dessus de la mer.

De ce point, la vue est merveilleuse sur la forêt d'Aïtone, le bassin d'Evisa et le golfe bleu de


Capo alla Cuculla
Col de Vergio
Castellacie
Pont de Rimeria
Col de Salto
Capo alla Roja
Col de S. Pierre
Capo alla Scalella
Suarteccione
EVISA
947

Porto. De l'autre côté s'étend une vallée profonde, enclose de hautes montagnes : le Niolo. La base des monts, au sud-est, est recouverte par un immense manteau de bois où les laricios se dressent superbes. C'est la forêt de Valdoniello, autrement vaste qu'Aïtone, elle couvre 4,638 hectares et, malgré une exploitation active, renferme par milliers des laricios plusieurs fois centenaires.

Valdoniello était dans mon programme d'excursions, mais routes et chemins sont encore impraticables par la neige. J'aurais voulu visiter cette forêt pour juger des résultats obtenus par une entreprise qui semblait appelée à un grand avenir. M. Chauton, ce Landais qui avait créé l'usine métallurgique de Porto et planté dans la vallée les premiers cédratiers[1], avait commencé par demander la concession de la forêt pour exploiter les pins en vue de la production de la résine. Il s'était intallé dans le Niolo vers 1863 et, moins de deux ans après, il écrivait à M. Jean de la Rocca, écrivain corse qui, des premiers, avait signalé les richesses de son île natale[1] :

Ce que nous avons fait jusqu'à cette heure en Corse

1. La plantation donna près de 50,000 fr. de revenu vers 1875, d'après une note fournie à la Société de géographie de Bordeaux.

2. *La Corse et son avenir.*

est peu de chose en soi, beaucoup par les difficultés vaincues. Le Niolo, c'est le désert; Valdoniello, une forêt du Nouveau Monde. Jamais la hache humaine n'avait entamé ses bois, et le premier pin géant que nous jetâmes par terre envoya dans l'air un cri lugubre dont frémirent les échos d'alentour... Nous étions là soixante-trois personnes venues de l'extrême frontière sud-ouest de la France, avec une petite maison pour abri, peu de vivres, mais beaucoup d'énergie.

Il y a un an de cela, dix-sept mois, veux-je dire, et à cette heure, chacun de nos ouvriers a son petit appartement confortable, son foyer, un bon lit pour se reposer des fatigues du jour.

Des canaux ont conduit, au milieu de notre bourgade, une source qui s'élance en un jet d'eau plus beau, certes, qu'aucun de ceux dont Paris est si fier, et il ne nous a fallu, pour le créer, ni puits artésien ni machine de Marly : quelques mètres de tuyaux, vos montagnes et vos eaux bleues ont suffi.

A quelques pas de notre ville, baptisée dernièrement *Valdoniello,* un atelier de distillation pour les matières résineuses fonctionne à cette heure. Venu de France, il a gravi le col de Vergio sur les épaules de nos ouvriers, et c'était rude besogne. Tout à côté, deux immenses fours à goudron sont allumés : ils produisent 3,600 litres par semaine. L'atelier de distillation peut fournir 480,000 litres par année. J'étais hier à Bayonne, un navire va bientôt sortir de ce port pour aller à *Porto.* Il emporte deux machines à vapeur locomobiles pour les sciages de bois, et tout le matériel des hauts fourneaux que nous allons construire.

Déjà, dans la forêt d'Aïtone, plusieurs scies circu-

laires, mues à la vapeur, débitent, depuis six mois des douves pour les barils à sucre de Marseille, des planches pour les caisses à savon. Qui a vu arriver les bois minces et tordus de l'Adriatique destinés aux scieries de Marseille s'étonne que déjà la pensée ne soit pas arrivée de faire concurrence à ces bois étrangers à l'aide de vos magnifiques laryx de la Corse, et au moyen de machines aussi faciles à établir en forêt que partout ailleurs. Je sais encore que Valdoniello vaut des millions... beaucoup de millions.

40,000 arbres avaient été soumis au gemmage, mais après la guerre d'Amérique, les résines ont été produites en si grande quantité de l'autre côté de l'Atlantique, que les Landes mêmes ont vu leurs débouchés se restreindre. C'est alors que M. Chauton, pour utiliser les débris de ses abattages, débris transformés en charbon, avait créé les usines de Porto.

XII

LE NIOLO

Descente du col de Vergio. — Forêt de Valdoniello. — Le Golo naissant. — Le Paglia-Orba. — Entrée dans le Niolo. — Le commerce des bois. — Les bergers niolins. — Albertacce. — *Panno córso* et pelone. — Le pays des géants. — Une soirée à Calacuccia. — Les tisserandes du Niolo. — La culture. — La foire de la Vierge. — Histoire étonnante et véridique du bandit Capa. — Les mouflons d'Émile Bergerat.

Calacuccia. Mai.

La descente du col de Vergio est rapide; pour éviter cette pente excessive de 400 mètres, la route décrit d'immenses lacets. Du col à la maison forestière de Popaja, il y a, à vol d'oiseau, 3,500 mètres; par la route on en compte 10,500. Aussi les voitures seules et les chargements de bois utilisent la voie carrossable tracée à travers les futaies de Valdoniello. Mon guide me fait descendre sur la neige jusqu'à de pauvres chalets appelés Sciallarina et nous engage dans un ravin boisé, plein de murmures d'eaux courantes, faisant partie de la forêt de Valdoniello. Le chemin,

bientôt dégagé de neige, nous amène à un pont jeté sur un torrent abondant, rapide et clair, dans lequel se jouent les truites. Ce flot furieux, qui s'enfuit en bondissant vers la large et mélancolique vallée du Niolo, est le grand fleuve de la Corse, son cours d'eau le plus considérable, le Golo, dont le nom fut donné jadis à l'un des deux départements créés dans l'île. Le fleuve est bien près de sa source, son lit sinueux n'a pas sept kilomètres de cours depuis le grand cirque montagneux, illuminé à cette heure par le soleil descendant à l'horizon et formé par des montagnes ravinées dont les chaînes se soudent à la haute pyramide du Paglia-Orba ou Vagliorba, dressée à 2,525 mètres au-dessus de la mer, nœud de tous les monts de l'île. Moins haut que le Cinto, géant de la Corse (2,710 mètres), dressé non loin de là au nord-est, il a une importance géographique plus grande; quatre vallées s'ouvrent sur ses flancs et aboutissent à la mer.

Le pont sur lequel nous traversons le Golo se nomme le pont de Riméria, il donne accès dans une région désolée, désert pierreux, horrible, à travers lequel nul autre que les indigènes ne pourrait retrouver le sentier. Ceccaldi va là d'un pas sûr, il me fait passer par des couloirs entre des blocs énormes, descendre sur des sortes de

dalles inclinées où je ne vois pas sans effroi s'engager mon mulet. Nombreux sont les ravins; au fond de chacun d'eux coule une fraîche fontaine provenant des réservoirs mystérieux du mont Scopiccia, dont nous longeons la base. Dans ce désert, la solitude est absolue; nous ne rencontrons qu'une bande de bœufs maigres paissant parmi les roches.

Le Golo coule très bas, entre des rives boisées; de l'autre côté les futaies de Valdoniello descendent jusqu'au fleuve, une maison de garde d'où monte une fumée bleue est le seul indice d'existences humaines. Les monts qui forment la ceinture de la triste vallée sont nus, âpres, sinistres au-dessous de la zone éclatante des neiges. Aucun village n'apparaît, ils sont trop loin encore, et la nuit va venir.

Sous cette impression indéfinissable de tristesse, je pénètre dans le Niolo, le *pays noir* selon la traduction française. C'est une vallée ample mais froide qui, depuis l'entrée du Golo dans la partie basse de Valdoniello, jusqu'à la sortie de ce torrent par les gorges de Santa-Regina a, en ligne droite, trois lieues d'étendue, mais la moitié seulement est habitée, le reste n'est parcouru que par les bergers et les convois de bois allant s'embarquer dans les gares du chemin de fer de Bastia

ou sur la marine de Porto. Malgré les difficultés du passage par le col de Vergio, Porto est préféré aux gares d'Omessa et de Francardo, débouchés du Niolo. Dans les gares, on paie 240 fr. par an pour loyer des entrepôts, à la Marine on ne paie rien. Toutefois, Bastia est un débouché trop important pour qu'une grande partie des produits du Niolo ne soient pas dirigés sur le chemin de fer et de là sur le port, où la marine italienne vient s'approvisionner de bois de construction.

Ces mœurs commerciales sont nouvelles pour le « Niolain couvert de poils », comme le dépeint un écrivain, l'abbé Girolamo-Cortona. Ce petit peuple est demeuré primitif. Sa ceinture de montagnes l'a préservé des invasions. Une seule fois, en 1502, les Gênois ayant pénétré dans la vallée, rasèrent les maisons et dispersèrent les habitants. Après la tempête, ceux-ci revinrent rétablir leurs pauvres villages, réunir les troupeaux dispersés et reprendre l'existence contemplative des bergers.

Bergers sont restés les habitants du Niolo ; ils ne vivent guère que du produit des chèvres et des moutons, les femmes seules restent dans les villages, où elles cultivent les terres avec le concours des Italiens, filent le lin et la laine pour en tisser des étoffes. En cette saison, je ne rencontre

pas un seul troupeau, bergers et ouailles ne sont pas rentrés encore des montagnes ensoleillées de Galéria, où ils vont passer l'hiver.

Dans quelques jours, ces rudes habitants du Niolo reviendront prendre possession des solitudes du Paglia-Orba, du Cinto et du Rotondo, pâturages en apparence inaccessibles, où ils sont les maîtres et dont ils s'efforcent de chasser tout compétiteur, le forestier par exemple, interdicteur de libre pâture, en qui ils voient l'ennemi et dont ils entravent l'œuvre tutélaire en incendiant parfois les travaux de reconstitution ou les bois mis en défends. Peut-être le régime forestier est-il trop sévère, l'interdiction du pacage dans les futaies de résineux, où la dent des animaux ne saurait causer beaucoup de mal, est certainement excessive.

Je rumine ainsi ce que j'ai appris en chemin sur ce Niolo, où je pénètre pendant que le soleil descend derrière la chaîne centrale. La nuit vient au moment où nous entrons dans un défilé plus rocheux et sauvage encore, entre le Golo et un massif abrupt projeté entre le fleuve et son affluent le Viro, descendu du massif du Cinto. C'est un couloir extraordinaire où parfois le chemin semble tomber à pic du haut d'une muraille.

Mon mulet va bravement dans ces cailloux glissants et formidables, malgré la nuit, sans broncher d'un pas. Combien me paraît longue cette course! Au loin, vers Albertacce et Casamaccioli, des lueurs scintillent, on croit toujours les atteindre et elles sont toujours aussi éloignées.

Enfin, un bruit d'eau se fait entendre, nous franchissons le torrent de Viro pour monter au flanc d'un mamelon pierreux. Vingt minutes après, nous côtoyons quelques maisons blanches et retrouvons la route: nous sommes à Albertacce, une des cinq communes du Niolo. Tout est clos, mais par une fenêtre éclairée je vois une femme travaillant à un métier primitif. Albertacce fait des toiles de lin et du drap corse (*panno côrso*) avec la laine, et les *peloni* des bergers, avec le poil des chèvres. Presque tous les habitants du bourg se nomment des Albertins, comme ceux d'un hameau voisin, Calasima, se nomment des Alfonsi. Les Alfonsi sont les hommes les plus hauts de la Corse, il n'est pas rare d'en rencontrer qui ont près de deux mètres.

Après Albertacce, la route est bonne et bien tracée; nous atteignons bientôt un grand édifice blanc, le couvent de Saint-François; non loin de là quelques lumières indiquent le hameau de Sidossi.

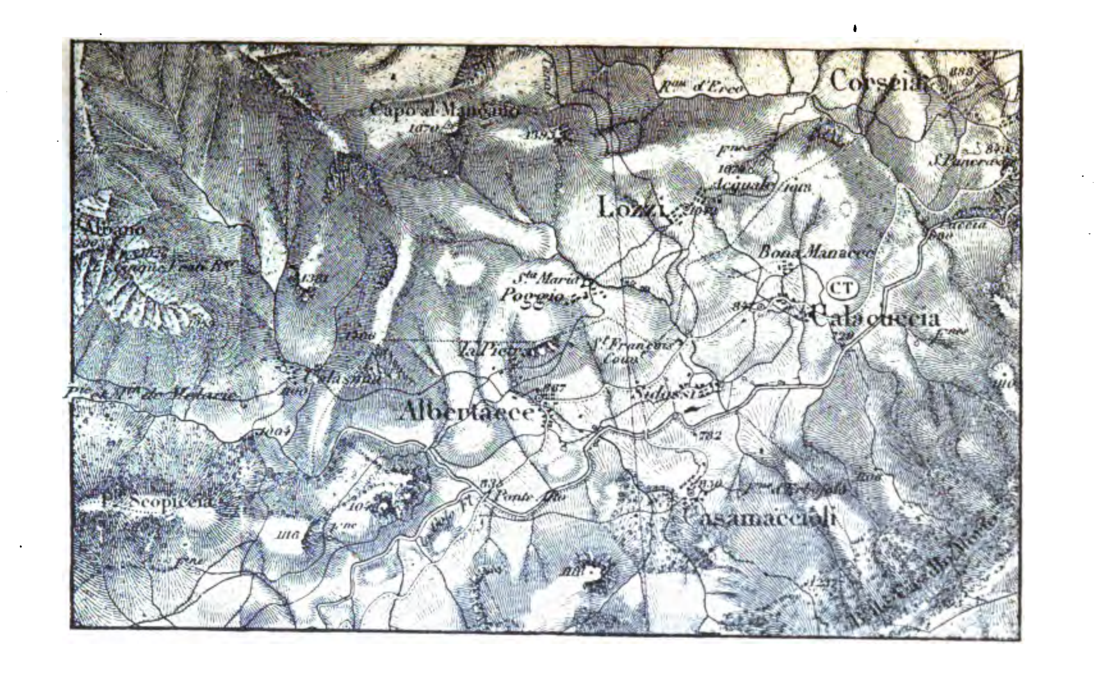
Nous n'arriverons donc jamais à Calacuccia! A peine ai-je poussé cette exclamation, et voici enfin des maisons, des rayons filtrent par les fenêtres, annonçant le chef-lieu du Niolo. Sur la porte de l'auberge, les hôtes attendent, j'ai télégraphié d'Evisa pour avoir un gîte et à souper. L'arrivée inattendue d'un voyageur est un événement.

C'est bientôt de la surprise. Les touristes qui visitent le Niolo sont attirés par les mœurs étranges du pays, ils s'informent des bandits, veulent voir les costumes locaux, assister à des noces ou des funérailles, écouter les *voceri* des pleureuses. Et voici un continental qui s'informe de l'agriculture et de l'industrie du pays, s'intéresse à ses progrès économiques! Pour la rareté du fait, plusieurs habitants viennent à l'hôtel et, très courtoisement, s'efforcent de satisfaire ma curiosité. Même on va dans le village chercher une femme qui tisse le panno côrso et le pelone. Elle me montre ces étoffes grossières, mais soyeuses, épaisses et chaudes, presque inusables, dont se servent les bergers, et les étoffes moins grossières que beaucoup d'habitants utilisent encore pour leurs vêtements. La plupart des touristes venus dans le Niolo sont des clients pour les tisseuses de Calacuccia et d'Albertacce; ils se

font un devoir de commander des échantillons de ces tissus.

Les femmes travaillent pendant l'absence de leurs maris, bergers pour la plupart, et dont toute l'industrie consiste à tailler dans le bois de hêtre les outils nécessaires à leur fabrication de fromages. Quant au sol, il est travaillé par les femmes, aidées pour les gros labeurs par les Lucquois. La vallée, par sa grande élévation, 800 à 900 mètres en moyenne, se prête seulement aux cultures des régions tempérées. On y récolte les châtaignes et les noix, on y plante du tabac préparé ensuite dans le pays; les céréales y viennent bien, si la vigne a été détruite par le phylloxéra. Quant aux pommes de terre, elles donnent des produits abondants. Nous pourrions en alimenter toute la Corse, me dit un des obligeants visiteurs. Les haricots remplissent les jardins, de belles luzernières verdoient dans la plaine.

Les produits du Niolo trouvent maintenant des débouchés faciles, grâce à la route de Porto à Francardo, qui a ouvert le pays. Comme par le passé, les transactions se font surtout à la foire de Casamaccioli, centre le plus vivant de la vallée. Cette foire, dite de la Vierge, *fiera della santa,* parce qu'elle se tient le 8 septembre, jour de la Nativité, précède le grand exode des bergers vers



Corscia
888
Rau d'Erco
Capo al Mangano
1870
1395
S. Pancrazio
Acquale
Lozzi
Bona Manacce
CT
Calacuccia
St. Maria
Poggio
La Pietra
St. Francois Cout.
Sidossi
Albertacce
782
Ponte Alto
Casamaccioli
Albano
Calasima
Pt. Scopiccia
1004

le littoral. On y vient de toute la Corse. Pendant cinq jours, du 7 au 11, la foule est énorme; le 8 a lieu une procession à laquelle tous les villages du Niolo prennent part, le reste de la journée ont lieu des danses d'un caractère hiératique; des chants, des jeux, une illumination générale à la suite de laquelle les étrangers se couchent dans leur pelone ou leur couverture, près de foyers en plein air, termine cette journée.

Casamaccioli est célèbre encore par sa vaste châtaigneraie, son église richement ornée et la vue superbe dont on jouit sur le sommet neigeux du Cinto.

Quand j'ai ainsi recueilli sur le Niolo ces renseignements économiques, nous en venons à parler des types célèbres du pays, des bandits qui ont trouvé un refuge dans les âpres montagnes. Il en est un, notamment, dont on se montre assez fier, Capa; on m'a déjà longuement parlé de lui à Ajaccio; c'est le héros d'une récente, sinistre et amusante aventure.

Capa est le type de « l'honnête » bandit. Dénoncé calomnieusement par quatre bergers comme ayant commis un vol et condamné pour ce fait, il a tué les témoins. Depuis lors, il a été prouvé qu'il était, en effet, innocent du vol, mais les

assassinats restent acquis et l'on cherche à s'emparer de lui. C'est chose difficile, Capa — Capa est un surnom dû au capuchon dont le bandit est toujours recouvert — s'étant réfugié au sein des plus âpres montagnes du Niolo, où vivent seuls les aigles et les mouflons. Aussi, tous les efforts pour le capturer ont été infructueux. On a promis des récompenses aux gendarmes; elles ont excité ces soldats, trois d'entre eux résolurent de l'arrêter; ils s'abouchèrent avec des bergers qui promirent de le livrer et désignèrent un endroit où Capa devait passer. Au jour dit, les gendarmes étaient en embuscade; ils aperçurent un homme descendant la montagne : avant qu'ils eussent pu l'approcher, les bergers eux-mêmes tiraient et l'individu tombait. On s'approcha : le mort ressemblait assez peu à Capa, mais on se contenta de l'apparence; du reste, peu après, le maquis voisin, allumé sans doute par une bourre, dit l'histoire, prenait feu : la victime fut défigurée.

Le bruit de la mort de Capa se répandit; le capitaine de gendarmerie, dans un rapport, s'en attribua tout l'honneur; les récompenses allaient pleuvoir quand, tout à coup, arrivèrent trois lettres datées du Niolo, une au procureur général, une au préfet, une autre à « Messieurs de la presse »; elles étaient signées Capa, visées par le

curé de la commune et légalisées par le maire! Capa aurait pu profiter de son décès pour reprendre place dans la vie régulière; il repoussait hautement ce moyen de quitter le maquis, se déclarait vivant et prêt à continuer encore son rôle de gibier humain!

Cela ne manque pas de crânerie et peint bien le bandit corse lorsqu'il n'est encore qu'un héros de vendetta. Mais les gendarmes voyaient s'écrouler leur rêve. Au lieu de la récompense attendue, le capitaine a été mis en disponibilité, le brigadier a été cassé, les deux gendarmes ont été envoyés en Afrique.

Cette aventure extraordinaire reste isolée. On voudrait, dit-on, en prendre acte pour réduire le nombre des gendarmes en Corse; ce serait une erreur. Non seulement parce que la 20e légion fait sans cesse montre de dévouement, mais encore parce que son concours est indispensable à la défense de l'île. Sans elle, comment se ferait la mobilisation; qui guiderait les colonnes dans ce pays accidenté, si peu pourvu encore de chemins, que le conseil de revision doit souvent se faire à la jonction des routes où l'on réunit les conscrits de trois ou quatre cantons à la fois?

L'exemple suffit, il portera ses fruits; la puni-

tion infligée aux « vainqueurs » de Capa est assez sévère; nul désormais ne s'avisera de cueillir des lauriers à si peu de frais[1].

Je raconte l'historiette en atténuant, car on ne touche pas impunément aux choses de Corse. Tout ce que nous écrivons est lu là-bas. Bergerat, un auteur jusqu'alors peu connu dans le Niolo, ayant insinué dans sa *chasse au mouflon* que cet animal était un mythe, des bergers ont fait vingt kilomètres dans la neige pour aller prendre un mouflon vivant, afin de l'offrir à ce contempteur de la faune corse. L'animal ne voulant pas manger et menaçant de mourir de faim, on dut l'abattre et l'on envoya à Bergerat des quartiers de ce proche parent de l'isard et du chamois.

Pendant les hivers rigoureux, les mouflons s'aventurent dans la vallée, ils viennent près des maisons; un jour on en vit même une bande de quinze à vingt descendre dans la Balagne près de la gare de Belgodère.

Le mouflon est pour les Français — avec les bandits — l'attrait principal de la Corse; ils se font guider par les bergers dans la poursuite de ces gracieux animaux. On parle encore dans les

1. En 1896, on a annoncé la mort définitive de Capa, tué dans une rencontre avec les gendarmes.

villages et le maquis d'une caravane de Parisiens qui restèrent quinze jours au lac Nino. Ils avaient installé des lits dans les bergeries. Au retour, pour témoigner leur reconnaissance, ils envoyèrent une pipe à chaque berger.

Les Anglais et les Anglaises sont plus nombreux que les Français dans les âpres montagnes du Niolo, mais ils n'ont ni les goûts cynégétiques de ceux-ci, ni leur brin de poésie. Ils pêchent dans les torrents ou se livrent à une gymnastique effrénée pour atteindre des cîmes dont aucun voyageur n'a encore gravi le sommet. Cette furie d'ascensions plonge les Niolains dans une stupéfaction profonde.

XIII

LES GORGES DU GOLO

L'aurore dans le Niolo. — Le mont Cinto. — Les monts du Campotile. — Le *broccio*. — Corscia. — Les Lucquois dans le Niolo. — Les gorges du Golo, Scala Santa Regina. — Les gendarmes. — Les troupeaux de chèvres. — Castirla. — La pêche dans le Golo. — Ponte Nuovo. — Le Golo dans la Castagniccia.

Borgo. Mai.

A peine le jour apparaissait-il, et j'étais déjà debout dans l'espoir d'assister à un lever de soleil resplendissant. Mon attente a été déçue. Ma chambre donnait sur une cour enclose de murailles de granit grisâtre, au delà se succédaient de pauvres maisons couvertes en bardeaux de laricios, constructions sans caractère, grises, n'ayant point le pittoresque de semblables demeures de montagnes dans les Alpes ou en Bretagne. Une campagne triste, semée d'arbres assez rares, noyers et châtaigniers, puis au delà une chaîne très haute, couverte de neige, d'apparence parfaitement inaccessible, d'allure trop régulière, détachant à peine

deux ou trois pics ou croupes à cent ou deux cents mètres au-dessus de l'arrête.

C'est la chaîne du Cinto, rayonnant du grand nœud du Paglia-Orba. Le pic central est le point culminant de la Corse, le Cinto, élevé à cet honneur depuis la triangulation de l'île. Jusqu'alors le mont Rotondo, plus isolé et majestueux, situé d'ailleurs au centre mathématique du pays, avait eu ce rang dans les géographies, mais il atteint seulement 2,675 mètres ; le Cinto en a 2,710, dépassant ainsi de 35 mètres le grand massif central et de 185 mètres le Paglia-Orba.

Le soleil apparaît bientôt, il éclaire obliquement l'énorme chaîne dont les cimes les plus hautes sont à 2,000 mètres au-dessus du Golo, thalweg du Niolo. Huit kilomètres à peine séparent le fleuve de la cime principale, c'est dire que le Cinto et ses satellites : les monts Falo, Larglica, Minuta, Bendato donnent l'impression de monts de première grandeur, comme les cimes les plus élevées des Alpes.

Malgré la puissance de la chaîne, les grandes roches sombres et l'épaisse carapace de neige dont sont encore revêtues ces crêtes superbes, le paysage est sévère. Il manque ici les bois, les prés, les hameaux, qui donnent tant de grâce aux monts de la Savoie et de l'Isère. On éprouve une

semblable impression dans certaines vallées du Pelvoux[1].

A la sortie de Calacuccia, un mamelon se dresse, traversé par le chemin de Sidossi. J'y suis monté pour découvrir l'ensemble du Niolo. De ce point, la vallée tout entière apparaît comme écrasée par la masse puissante du Cinto, surgissant au-dessus de sa terrasse de monts décharnés. Au pied de cette terrasse se suivent des villages et des hameaux : Albertacce, la Piétra, Poggio, Lozzi, Acqualé, Corscia, Costa, dont les toits gris sont entourés de bouquets d'arbres. En cette saison, les cultures verdoyantes enlèvent un peu de sa tristesse à la majestueuse et sévère vallée.

L'autre versant est moins imposant. Le grand massif d'entre Golo et Tavignano masque les hauts sommets du Rotondo. Ce massif est en grande partie boisé. De la forêt de Valdoniello, la plus grande de ses sylves, s'élance la pointe Artica, toute blanche de neige ; derrière cette cime, dans le Campotile, sorte de Niolo plus sauvage et complètement désert, dort le lac de Nino, la plus grande des nappes d'eau douce de la Corse, d'où s'écoule le Tavignano, fleuve de Corté

1. Voir 10e série du *Voyage en France*.

et d'Aléria. Ce versant du Niolo, exposé au nord, ne possède d'autre village que Casamaccioli, dont l'église, la « Santa », surgit toute blanche au milieu des châtaigniers.

Il y a trop de neige en ce moment pour tenter la moindre excursion. Le lac de Nino est inabordable, nul ne songerait à gravir le Cinto. Les bergers sont loin sur la côte occidentale et je ne puis vraiment demander aux Niolaines de chanter pour moi seul un *vocero* ou un *lamento!* Je me décide au départ. On me trouve une voiture toute disloquée, geignant sur ses essieux, qui m'amènera à Francardo. D'une étable remplie d'une épaisse couche de fumier de moutons on fait sortir un petit cheval, bourru, ne payant pas de mine ; il va pourtant, à grand trot, descendre la longue route des gorges.

Je déjeune d'un broccio parfumé. C'est à coup sûr le mets le plus délicat de la cuisine corse, ce fromage de lait de chèvre cuit dans les bergeries et dont la consistance est celle d'une gelée épaisse. Le goût ne rappelle en rien celui des fromages du continent, c'est une crème ferme au parfum exquis. On le trouve sur toutes les tables en Corse, les propriétaires de grands domaines imposent à leurs bergers l'envoi régulier de broccios, sans lesquels il ne saurait être de bons repas.

On les parfume parfois de kirsch ou de liqueur — c'est un véritable crime.

En route maintenant ; l'hôtesse, Mme Verdoni, me souhaite bon voyage, l'équipage grinçant se lance sur le chemin bien entretenu, dominant de haut le Golo aux eaux furieuses. Devant nous, sur un plateau bien vert, apparaissent les maisons de Corscia, dominant de grandes pentes de cultures entourées de murs de pierres sèches. Ces champs ont été préparés par les Italiens ; ils sont d'origine récente, me dit le conducteur, on n'a commencé à cultiver d'une façon régulière que depuis l'achèvement de la route. Jusqu'alors, le Niolo était un monde fermé où l'on vivait uniquement de laitage et de châtaignes. La route a ouvert le pays — et les idées, — le fond de la vallée est travaillé ; les Italiens qui ont construit la route ont été employés plus tard au défrichement du sol ; ils viennent maintenant chaque année se louer aux Niolains. Au-dessous de Corscia, sur la route, est né un joli hameau de maisons neuves, avec l'école et le logement de l'instituteur. Les cultures, aux alentours, sont très soignées, la luzerne, luxuriante, couvre les terrasses établies sur les pentes. Tout cela est récent ; je constate ici, comme à Piana et à Ota, que le Corse n'est pas

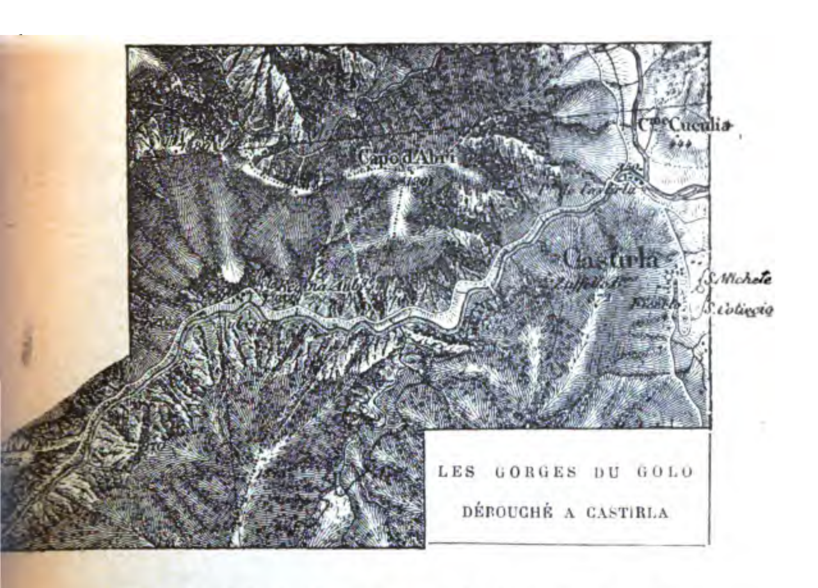
tant réfractaire au progrès, s'il lui est prouvé que la mise en valeur des terres peut être productive ; mais il est défiant et ne fera rien sans être assuré du résultat.

Ici finit la vallée et commence la gorge justement célèbre du Golo, la *Scala de Santa Regina*. L'échelle ou l'escalier de la Sainte méritait jadis ce nom, l'accès du Niolo n'étant possible que par un chemin terrible, surplombant l'abîme et formé de hautes marches de rochers. La route a fait abandonner l'escalier, sans rien enlever au paysage de sa grandeur tragique. A peine a-t-on atteint la lèvre de la gorge et l'on a la sensation d'un enfoncement dans un gouffre. Des coins de maquis, des pins rabougris, quelques châtaigniers mettent un peu de vie dans ce désert de roches. A un dernier détour, on aperçoit encore un instant un coin du Niolo, le Retto neigeux et les forêts vertes de sa base.

Nous dépassons un groupe de Niolaines descendant à Francardo. La physionomie de ces femmes est étrange, elle ne ressemble guère au type général de l'île; plusieurs ont le visage presque noir, éclairé par le feu sombre des yeux.

La gorge se resserre tout à coup, elle devient sinistre. Le torrent a parfois un pied ou deux de largeur, malgré l'abondance de ses eaux. Pas

un brin d'herbe, même dans les endroits où la pente est douce, le mouton a tout détruit par ses dents ou son piétinement. Pourtant, là encore, il y a progrès : on remarque des plantations ré-



LES GORGES DU GOLO

DÉROUCHÉ A CASTIRLA

centes de châtaigniers, spectacle bien rare dans ce pays.

Malgré les difficultés du terrain, les bûcherons sont allés dans les forêts suspendues au-dessus de l'abîme pour abattre les grands pins, le bois a été descendu par un chemin vertigineux, aboutissant à un pont frêle sur lequel, en ce moment, s'en-

gage un troupeau de chèvres brunes. Elles passent lentement, jettent un coup d'œil sur l'onde frémissante qui coule à grand bruit sous la passerelle, puis, d'un bond, pénètrent sur l'autre rive pendant que le chevrier, enveloppé dans son ample pelone, commence d'un pas mesuré l'ascension de la corniche.

Bientôt la gorge, si étroite déjà, se ferme encore. Entre ces roches, ces aiguilles, ces surplombs on ne devine aucun passage, la route a dû se frayer dans les parois. La nature a été victorieusement vaincue, les Niolains ne sont pas encore revenus de leur surprise en voyant ce changement.

Et justement voici, sur le chemin, une brigade de gendarmes à cheval ; jamais ils n'auraient pu autrefois se risquer, ainsi montés, dans ces parages. Ils sont superbes, ces gendarmes corses. On les rencontre souvent sur les routes par groupes de quatre ou cinq, en tenue de campagne, marchant d'un pas alerte, la carabine en bandoulière ou, montés sur de petits chevaux fringants, fouillant le maquis. Ce sont des hommes admirablement taillés, à la figure bronzée ; ils n'ont rien de l'allure placide de nos bons gendarmes continentaux. Leur métier n'est pas aussi facile. On leur reproche bien de ne pas mettre à

la chasse des bandits toute l'ardeur dont ils sont capables, mais les fréquentes rencontres avec ceux-ci prouvent qu'il y a une forte part d'exagération dans l'attitude passive qu'on leur prête. Ils seront d'ailleurs pour la Corse, si jamais elle est envahie, une cavalerie d'élite et un incomparable corps d'éclaireurs. Si la poursuite des bandits ne leur vaut pas de succès bien vifs, au moins a-t-elle l'avantage de les rompre à la vie errante et de les aguerrir.

Nous voici sous l'ancien sentier muletier, la *Scala de Santa Regina*. Cette partie du passage est sublime d'horreur, la roche fissurée menace ruine à chaque instant. On montre encore, avec terreur, un passage où s'est produit un glissement, rendant pendant quinze jours la route impraticable. L'accident de la *semaine sainte,* me dit un cantonnier précisant, par cette date, l'effroi dont on fut saisi. De tous les plis de terrain tombent des cascades; la roche, très haute, se découpe nettement sur le ciel bleu ; cela me rappelle, avec plus d'âpreté et de sauvagerie dans la solitude, les gorges du Guil à l'entrée du Queyras[1].

La route est une œuvre grandiose ; sous les lacets terrifiants de l'escalier de Sainte-Reine, de

1. 10e série du *Voyage en France,* chap. XVIII.



frustes arcades supportent la chaussée, donnant plus de grandeur au site. Là, près d'une belle cascade, se trouvait la maison des ponts et chaussées ; dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1889, un éboulement l'emporta dans le Golo avec ses deux habitants, MM. Branchini et Antonini. Une pyramide rappelle la catastrophe.

Sur tout le parcours, la roche est érodée comme aux Calanches[1] ; on dirait des draperies. Mais pas de végétation : on aperçoit avec joie deux pins parasols dans une anfractuosité et, près de l'éboulement, une jolie fontaine de rocaille, une auberge, des figuiers et des platanes. Aussitôt la solitude recommence. Dans les rochers on découvre souvent des troupes de chèvres, semblant aller à l'aventure, aucun gardien ne les suit. Elles sortent de la bergerie après la traite, et une à une s'en vont dans la montagne ; le soir chacune rentrera au chalet de pierres grises où les chevriers ont leur asile.

Pourtant cette solitude semble la vie à mon cocher niolain :

— La route nous a rendus riches et *civilisés* (*sic*), me dit-il, maintenant on voit du monde, des Anglais.

---

1. Chap. X.

Les Anglais, toujours ! Cet insulaire est pour l'insulaire corse le type du continental, nous autres les Français de France, ne comptons guère ; hélas ! on nous voit si peu ici !

Encore des étroits, des roches, des bergeries établies sous des huttes ou sous des rochers, et l'on devine enfin quelque horizon ; le vent d'est apporte dans la gorge le parfum des cistes et des myrtes. Voici de l'espace, le Golo pénètre dans une vallée plus ample, un pont le franchit, formé de trois arches en ciment imitant les élégants ponts laissés par les Génois. A cette issue du corridor niolain, se construit un hameau, appelé le Pont-de-Castirla. On creuse un canal pour amener les eaux du fleuve prises en amont ; elles vont faire mouvoir une fabrique de pâtes alimentaires ; déjà une briqueterie a été élevée en ce point important, d'où se détache le chemin de Popolasca par la vallée de Castiglione.

Le site se prête fort bien à l'assiette d'un bourg ; passage obligé, il est, en outre, fertile ; il y a là beaucoup de mûriers et des cultures bien comprises. Deux villages couvrent les collines : Castiglione au fond de son vallon, Castirla sur son rocher.

Le fleuve, échappé à ses gorges, s'étale, entoure des îles, c'est un coin favorable à la pêche. Je

vois deux pêcheurs enlever à chaque instant une truite. Ces poissons sont de petite taille, mais on me cite tel pêcheur de Corté qui en prend de 15 à 20 livres par jour, et la livre se vend 1 fr. 20 c.

En quelques minutes nous atteignons Francardo, à temps pour le passage du train qui doit me conduire à la grande plaine orientale[1].

De Ponte alla Leccia à Casamozza, le chemin de fer pénètre dans la nouvelle gorge du Golo, moins étroite et sauvage que celle de la *Scala de Santa Regina,* mais non moins belle. Ici les pentes sont recouvertes de verdure : maquis, châtaigneraies, olivettes, descendent jusqu'aux eaux transparentes. Viaducs, galeries, corniches permettent à la voie ferrée de suivre l'étroite vallée dans laquelle le Golo, tantôt calme, tantôt furieux, tantôt tombant en chutes retentissantes, se fraie un chemin vers la mer. Des traces de pont démontrent que les anciens maîtres de la Corse avaient suivi cette voie. Dans un épanouissement s'étend une petite plaine au milieu de laquelle est une caserne entourée d'un mur crenelé. Là finit, en 1769, par une déroute de l'armée de Paoli, la ré-

1. Pour la route entre Ponte alla Leccia et Francardo, voir chapitre III, p. 39.



sistance des Corses contre l'armée française, à la suite de la bataille de Canavaggia, nom d'une commune voisine. C'est Ponte-Nuovo, le *pont neuf,* du nom du beau monument génois qui traverse ici le fleuve.

Et de nouveau les gorges se resserrent, mais sur tous les ressauts de terrains on voit des champs et des bouquets d'oliviers conquis sur le maquis ; il en est autour de Campitello, de Bigorno, de Lento, si gais au flanc du mont Maggiore, d'autres dans le beau bassin de Campile, dont les maisons, dominées par un campanile blanc, très élancé, disparaissent sous la verdure. Partout des châtaigniers et des oliviers ; c'est la région par excellence de ces arbres utiles, un coin de la fameuse *Castigniccia*[1].

Le chemin de fer, la route, le torrent se disputent le fond étroit de la vallée. Par des ponts, des tranchées, des tunnels, la voie ferrée réussit à s'échapper. On est sans cesse dans les châtaigneraies, sous les vertes olivettes, au-dessus de torrents s'échappant en cascades écumantes. Sur les crêtes, des villages gris, d'apparence féodale, sont juchés très haut, pour échapper à la malaria que le vent amène des marais de Mariana. Brusque-

1. Voir chapitre XV.

ment voici la grande lumière, une plaine sans limite ; on franchit le Golo assagi pour entrer dans une gare très animée, où s'embranche la ligne du Fiumorbo.

— Casamozza, 15 minutes d'arrêt !

XIV

MARIANA ET LA CASINCA

Le vestibule de la malaria. — Une plaine désertée. — Mariana et ses ruines. — La Canonica. — Un campement de porchers. — L'asphodèle. — Dans la Casinca. — Vescovato et Lorèto. — De la Casinca à l'Alésani.

Casamozza. Mai.

Le Golo, à Casamozza, pénètre dans l'immense plaine de Mariana ; la gorge par laquelle il s'échappe pour divaguer à travers ces terres basses, si étroite qu'elle soit, est le vestibule par lequel la malaria, le *mauvais air*, se précipite, attirée des parages brûlants du littoral par l'air plus frais des vallées. Ce mauvais air s'élabore dans la plaine, il s'élève des terres mouillées par les eaux des torrents retenues à leur arrivée vers la mer où les sables accumulés par les vagues font barrage. Dans un mois, le séjour sur ces champs et ces maquis sera mortel, les lourdes vapeurs élevées le soir et le matin sont un poison fluide que nul n'oserait impunément respirer. Ces exhalaisons

palustres sont d'origine moderne, car huit siècles sont un jour pour le monde. Jadis il y avait dans ce désert des villages sans nombre, des cultures et des jardins ; dans la partie la plus atteinte par le fléau, s'étendait une cité populeuse, fondée par Marius, dont le nom de *Mariana* s'est perpétué. Elle vécut assez longtemps, puisque les Pisans y construisirent, en 1119, une église, encore debout, longtemps siège d'un évêché dont le titre s'est continué jusqu'à la Révolution. Cette cathédrale déchue prouve la salubrité de cette plaine maintenant misérable.

Les guerres dont la Corse fut si longtemps la proie ont fait abandonner les travaux contre la stagnation des eaux ; les marécages sont nés, la mort a fait son œuvre et créé cette solitude, honte de notre pays, car l'œuvre de reconquête est possible.

La saison est douce, le travail mystérieux des miasmes et des microbes ne s'élabore point encore, il est possible de visiter ces plaines mornes et, ce matin, je suis parti pour l'embouchure du Golo. A peine a-t-on dépassé la voie du chemin de fer près la gare de Cazamozza et l'on est en pleine solitude. Le maquis est maigre ici, les broussailles sont clairsemées ; entre les touffes de lentisque croît en quantité la bourrache aux fleurs

bleues en étoile; elle s'épanouit partout, jusque dans les sillons des cultures où le blé est déjà haut.

Par des sentiers mal tracés, tantôt rocailleux, tantôt boueux je vais jusqu'aux bords de l'étang de Biguglia, envahis par les joncs, les roseaux et les tamaris croissant sur une terre noire suant la fièvre. Il faudrait ici un rideau d'eucalyptus, mais nul n'a songé à assainir la plaine. Celle-ci est d'une tristesse pesante. Là-bas, par contraste, surgissent les hauteurs vertes et dentelées de la Casinca, si belles avec leur épais manteau de châtaigniers, leurs villages blancs, leurs formes à la fois heureuses et robustes.

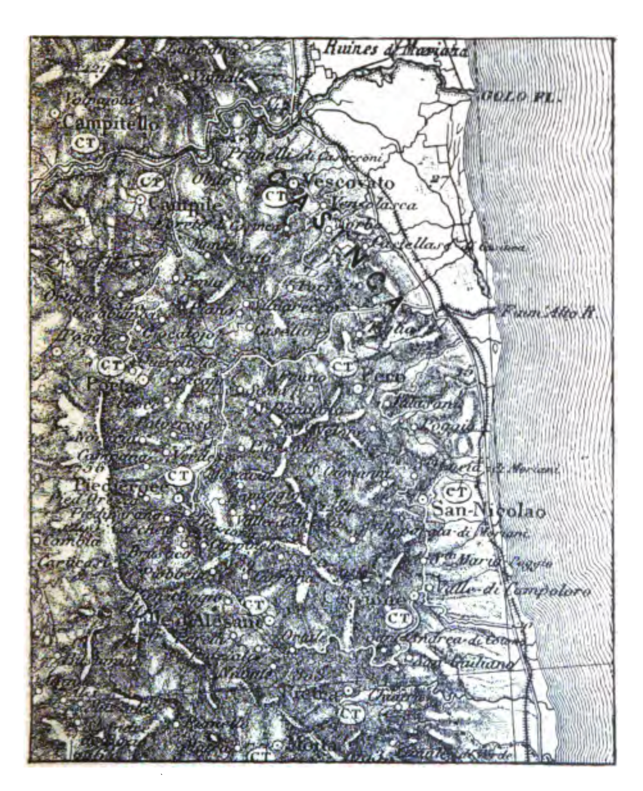
D'autres chemins me mènent à travers le maquis jusqu'à un canal de desséchement ou d'irrigation, je ne sais au juste. Il est abandonné, ses berges sont envahies par les broussailles. Sur l'autre rive, parmi des substructions surgissant des débris, se dresse un édifice ruiné mais encore solide et prêt à défier des siècles. C'est la *Canonica,* le plus vénérable monument de l'île entière. Suis-je encore sous l'impression, à la longue désagréable, du mauvais goût italien des autres églises insulaires? mais ces restes d'un édifice byzantin me paraissent une pure merveille. Grâce à la malaria qui les préserve des insultes de l'homme en éloignant celui-ci, les arêtes des

pierres sont vives encore ; à l'abside surtout, où l'ornementation est d'une exquise finesse ; les piliers supportant les arceaux des trois nefs n'ont subi aucune dégradation.

La façade est d'un goût sobre et pur, les pilastres qui la divisent ont perdu leurs chapiteaux. Mais le tympan de la porte principale est resté presque intact. Un agneau portant le labarum est au centre de la composition, tout autour sont sculptés des animaux fantastiques. La face sud est en moins bon état, elle porte les traces de l'incendie qui a détruit la voûte et fait abandonner ce temple. Sur les parois sont de curieux dessins circulaires.

Cette église abandonnée pourrait être restaurée sans beaucoup de dépense et deviendrait pour la Corse, si pauvre en monuments antiques, le plus piécieux de ses édifices. Mais nul ne songe en Corse à relever les souvenirs du passé, la Canonica subit le sort des ruines voisines : d'une charmante chapelle dont l'abside avec ses chapiteaux corinthiens, ses sobres mais délicats arceaux, dressée dans un champ semé de pierres et de tuiles romaines, est devenu un abri pour le bétail. La façade du midi montre encore, sculptés sur le tympan de la porte, deux lions accroupis près d'un palmier.

Partout on marche sur des restes antiques :



DU GOLO A L'ALÉSANI

D'après la carte de l'État-major au $\frac{1}{320,000}$.

briques, tuiles, débris de granit et de marbre. Près du canal on aperçoit des voûtes et des ves-

tiges de murailles. C'est tout ce qui subsiste de l'antique cité de Marius.

Non loin des ruines, en rentrant à Casamozza, je passe près d'un campement semblable à un gîte de tribu errante, enclos dessiné par des broussailles desséchées; sur des branches fixées en terre sont étendus des pelones servant d'abri. Au milieu de l'enclos, sur un foyer primitif, une marmite est disposée. Ce soir les porchers s'y retireront, après avoir parcouru avec leurs animaux à demi-sauvages les fourrés du maquis.

Çà et là des champs mal soignés indiquent des essais de cultures. Par place le sol est couvert de cailloux amenés par le Golo dans ses crues, mais la vigueur de la végétation montre ce que pourrait être cette plaine d'alluvions, si elle était soumise à une exploitation raisonnée, si la charrue moderne y remplaçait l'araire romaine encore en usage en Corse.

Sous les oliviers incultivés, fleurissent de hauts asphodèles, aux fleurs d'un lilas pâle et doux; ce fut la fleur de deuil chez les Grecs comme la scabieuse l'est chez nous. Au printemps, l'asphodèle est la joie du maquis dans la Méditerranée et des terres incultes dans le Tell algérien. Il donne pour un instant un aspect d'opulence à des campagnes mornes, mais il n'a aucune odeur et

ne saurait supporter un oiseau sur ses tiges graciles. Cependant Victor Hugo a dit de cette floraison rigide et sans parfum :

. . . . . asphodèle,
Encensoirs flottants,
Tige verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps.

L'asphodèle, si abondant en Corse, est riche en alcool par sa racine ; j'ai dit ailleurs comment une tentative d'exploitation industrielle a misérablement avorté [1].

A Casamozza, sur les bords de la route et du chemin de fer, on retrouve les cultures. Dans la plaine, les terres labourées sont entourées de beaux chênes-lièges ; au-dessus se dressent les gracieuses collines de l'ancienne petite province appelée Casinca et formant aujourd'hui le canton de Vescovato. C'est une des plus belles régions de l'île, plus riche encore d'aspect que la Balagne. Les oliviers et les châtaigniers couvrent les hauteurs jusqu'à plus de 1,000 mètres d'altitude. Les villages, tout blancs, coiffent les sommets. Peu de contrées sont plus riantes. De ces

1. Voir page 79.

montagnes on jouit d'une vue immense sur la plaine de Mariana, la plus étendue de la Corse, parcourue par le Golo et bordée par le Fiumalto; ces fleuves seraient assez abondants pour irriguer, assainir ces terres et en faire une petite Lombardie, mais leurs eaux finissent en marécages morbides.

Vescovato, capitale de la Casinca, est reliée à la gare d'Arèna, c'est-à-dire à la plaine, par un chemin tracé à travers de superbes oliviers. Bourg très riant, bien bâti, entouré de jardins fleuris, habité par une population instruite et travailleuse, c'est un des centres de culture pour le cédratier; on y fait beaucoup de vin, les vers à soie y sont l'objet de soins intelligents. La bourgade sourit dans les oliviers au feuillage léger. Plus haut s'étale, sombre, la nappe des châtaigniers dont les futaies se relient aux châtaigneraies plus vastes encore de la Castagniccia.

Les villages sont nombreux dans la Casinca. Par la vue dont on jouit de leurs abords, par la pureté de l'atmosphère et la douceur du climat, ils deviennent des stations d'été. Lorèto est le plus fréquenté; du haut de sa montagne, la vue est immense sur la Casinca, la plaine, la mer et les îles de Toscane : Elbe, Monte-Cristo, la Pianosa et Capraja. Non moins beau est le pano-

rama découvert du bourg de Venzolasca, si fièrement campé.

Venzolasca n'a pas seulement cultivé ses montagnes, elle cherche à gagner peu à peu la plaine en remplaçant les terres incultes par de beaux vignobles. Mais ce ne sont jamais que des oasis au delà desquelles s'étend l'infini du maquis. La broussaille doit être ici récente, à en juger par les poiriers et les figuiers sauvages, restes de vergers abandonnés.

En vain les montagnes se rapprochent-elles de la mer, la bande des terres basses, malgré son peu de largeur, demeure toujours inculte, toujours couverte d'arbustes et, pendant l'été, en proie à la malaria. De la route et du chemin de fer on est trop près des monts pour apercevoir les villages du canton de Péro, le pays semble absolument désert ; il faut arriver au cours du Petrignani, près de la plage foraine appelée marine de Padulella, pour apercevoir des habitations humaines. Ce vallon du Petrignani, entouré de belles montagnes boisées, est un décor superbe. Villages épars dans la verdure, campaniles élancés, hauts rochers, la mer voisine forment un paysage idyllique. Mais combien, à côté, paraît terne la plaine semée de rares et grises bâtisses !

La plaine se resserre encore ; c'est à peine une plage au pied du mont Osari, dont les flancs sont comme semés de villages disposés à la façon des grains d'un collier : Saint-Nicolas (*San Nicolao*), Sainte-Marie-Poggio (*Santa Maria*), Val-du-Champ-d'Or (*Valle de Campo l'Oro*), Cervione, Saint-Julien (*San Giuliano*), forment à mi-hauteur des monts une riante rangée de blanches bourgades. Certaines pentes, couvertes de blé et complantées de chênes verts, sont très agrestes. Au-dessous de Cervione, surtout, les cultures sont bien soignées, on voit avec surprise un beau bétail, des chevaux aux formes nobles. Il en est ainsi dans toute la plaine fortement inclinée que traverse l'Alésani, petit fleuve descendu de la Castagniccia.

A l'entrée de l'Alésani se dresse, comme une forteresse, le mont Oppido, dont le nom caractéristique et la forme indiquent quelque antique citadelle ou lieu d'abri pour les populations ; on n'a trouvé cependant aucune ruine sur ce beau sommet, dont l'altitude est de 500 mètres.

J'ai fini ma journée en allant par le chemin de fer jusqu'au phare d'Alistro, tour placée à un kilomètre de la mer, sur un mamelon dominant les flots de 68 mètres, en vue des roches fauves

de Monte-Cristo. Vers la terre, il est dominé lui-même par un haut rideau de montagnes blanches de neige. Mais quelle solitude mélancolique et profonde ! Jusqu'au Bravone, fleuve descendu des monts de Moïta, on ne traverse que des landes revêtues de broussailles odorantes, entre lesquelles les grands thyrses de l'asphodèle et les tapis de pâquerettes mettent la gaieté du printemps.

Printemps fugitif s'il en fut !

XV

LA CASTAGNICCIA

La châtaigne et la liberté corse. — La Castagniccia : cantons qui la composent. — De Morasaglia à Porto. — Une pépinière d'officiers et de fonctionnaires. — L'Ampugnani. — Le mont San Pietro. — Dans l'Orezza. — Les sources minérales. — Population industrieuse. — Dans l'Alésani.

Cervione. Mai.

Aux heures de grand péril national, lorsque la Corse écrasée par Gênes était résolue à vaincre ou à périr, quand les récoltes étaient détruites, quand les ports d'où pouvaient venir les secours étaient bloqués, le peuple trouvait à vivre avec le lait des chèvres, l'eau des fontaines et le fruit des châtaigniers réduit en farine et remplaçant ainsi le froment. Partout où abondait le châtaignier, il se créait comme un réduit pour la défense, le châtaignier croissant de préférence dans les hautes terres inacessibles.

Après Gênes, la France dut à son tour combattre les Corses dans leurs châtaigneraies, si difficiles à parcourir. Elles opposèrent à la conquête d'énor-

mes obstacles ; aussi, un des premiers soins du roi de France fut-il d'interdire la plantation des châtaigniers dans les terres où l'on pouvait semer du blé, créer des prairies, planter la vigne et les oliviers. Sans Turgot, qui fit ressortir le danger de toucher aux moyens d'existence de la population, le décret eût été appliqué.

Deux régions, l'une sur le versant des golfes de Sagone et d'Ajaccio, d'Evisa à Bocognano et à Zicavo, l'autre plus dense, au sud du Golo, eurent ainsi l'honneur de servir de refuge à l'indépendance de la Corse, grâce aux arbres nourriciers. La dernière reçut le nom de Castagniccia ou la Châtaigneraie ; elle renferme plus de la moitié des 35,000 hectares couverts par des futaies de cet arbre[1].

La Castagniccia est un des plus beaux pays de l'île, grâce à la parure puissante des grands arbres qui la recouvrent. J'aurais voulu pouvoir passer quelques jours dans ces cantons populeux, rappelant par le nombre de leurs villages, si voisins l'un de l'autre, nos plus riches campagnes du continent. Obligé d'aller à Bastia pour assister à une partie des manœuvres navales, j'ai dû me borner à

1. La statistique de 1892 évalue la production à 315,000 quintaux, valant 8 fr. 19 c. l'un.



une course rapide. J'en emporte de vifs regrets, car il est peu de plus belles vallées en Corse que celles du Fiumalto, de l'Alésani et de la Casaluna.

Campile, dans la vallée du Golo [1], est déjà dans la Castagniccia, mais cette zone comprend plus exactement les cantons au sud de ce chef-lieu de l'ancienne pièvе de *Casacconi*; c'est-à-dire le *Rostino,* aujourd'hui canton de Morosaglia; l'*Ampugnani,* devenu le canton de Porta; le *Vallerustie,* dont on a fait le canton de Saint-Laurent; l'*Orezza,* formant le canton de Piedicroce, et l'*Alésani,* qui a gardé son nom dans Vallé d'Alésani, chef-lieu du canton.

Morosaglia [2], relié à la gare de Ponte-Leccia, est à l'entrée de la grande forêt de châtaigniers. Jusque-là cet arbre était en futaie continue, désormais les massifs sont vastes comme en Limousin. De là au débouché en vue de la mer, la route de Ponte-Leccia à Cervione est sous l'abri épais de la châtaigneraie. Sur les hautes crêtes et les cols élevés, seulement, les pâturages et les hêtres dominent.

Disparus au pied du col de Prato, d'où la vue

1. Voir page 187.
2. Voir page 39.

est si belle sur la Castigniccia, la mer et les îles de Toscane, les châtaigniers recommencent sur l'autre versant ; ils enveloppent complètement Quercitello et Porta, chef-lieu de l'Ampugnani. On voit au loin s'étendre la nappe sombre de la châtaigneraie remplissant la vallée profonde du Fiumalto. Si nombreux sont les châtaigniers, qu'une usine était allée s'installer au bord du petit fleuve pour fabriquer l'acide gallique au moyen du châtaignier découpé, broyé et soumis à la décoction. L'établissement n'a pu prospérer, malgré la richesse du bois en tannin, trois fois supérieure à celle des bois traités par les usines similaires à Lyon, à Nantes, à Tulle, pour citer les principales[1]. Mais le jour où la Corse pourra fournir des travailleurs, où le fret sera moins élevé, on reprendra peut-être l'exploitation des châtaigniers. Déjà de nouvelles usines sont fondées. En 1896, l'exportation a atteint 2,319,650 kilogr. Dans son rapport au conseil général, l'inspecteur des douanes dit que ces exportations s'accroissent d'une façon sensible et inquiétante. « Les châtaigneraies forment en effet une des richesses de la Corse et il est regrettable que bon nombre de

1. Sur la fabrication de l'acide gallique et son emploi dans la tannerie, voir la 1re série du *Voyage en France*, chap. XVII, p. 200 et suiv.



propriétaires sacrifient ainsi leurs arbres aux nécessités du présent .»

Pour remédier à cette destruction des châtaigniers, l'administration propose en ce moment la création de nouvelles pépinières dans le haut des vallées, à 700 mètres — elles fourniraient gratuitement des plants aux habitants.

Le professeur d'agriculture demande au conseil général l'allocation de primes aux propriétaires faisant des plantations et les entretenant en bon état. Il réclame des mesures permettant d'interdire l'abandon total du bétail au moment des récoltes[1].

Porta, ou *la* Porta, vu de loin, est un riant village, dominé par un élégant campanile dont les Corses sont très fiers. Ce campanile, dit l'abbé Girolami-Cortona, est le plus beau de la Corse : « c'est fait pour un peintre, et *il faut qu'un peintre n'ait pas de moelle dans les os pour ne pas se pâmer devant le clocher de la Porta !* » Porta, comme tous les villages de cette région, a vu naître des soldats en grand nombre, notamment le maréchal et le général Sébastiani ; à côté, à Ficaja, est né le général Nicolaï. Un autre village de l'Ampu-

---

1. En 1896, la Corse à exporté 2,817,818 kilogr. de châtaignes, dont 1,111,000 en France.

gnani, Giocatojo, eut jusqu'à vingt officiers à la fois parmi ses enfants, dit l'excellent prêtre dont le livre me guide dans ces excursions[1]. A côté, Casabianca a produit quatre généraux.

Toute la Corse, on le sait, est une pépinière d'officiers, de fonctionnaires grands ou petits, de magistrats et d'hommes politiques. Les vieilles mœurs ont eu raison du Code, l'aîné des fils est le chef de la famille, les terres et la maison natale lui reviennent toujours, au moins en grande partie ; les autres enfants sont destinés d'avance à des professions ou plutôt à des emplois administratifs. Le livre de l'abbé Girolami est à ce point de vue d'une candeur charmante ; il énumère par le menu, dans chaque canton, les enfants qui ont fait leur chemin, signalant jusqu'aux chefs de bataillon et aux capitaines. Le dénombrement est instructif.

La route de la Castagniccia court à l'écart de ces beaux villages. Je n'ai donc vu du pays que ses vallons profonds, ses beaux rochers enveloppés d'arbres, au flanc desquels on passe dans le silence absolu de cette nature solitaire. Les montagnes se dressent superbes, très hautes, de chaque côté.

1. *Géographie générale de la Corse*, par l'abbé Girolami-Cortona.

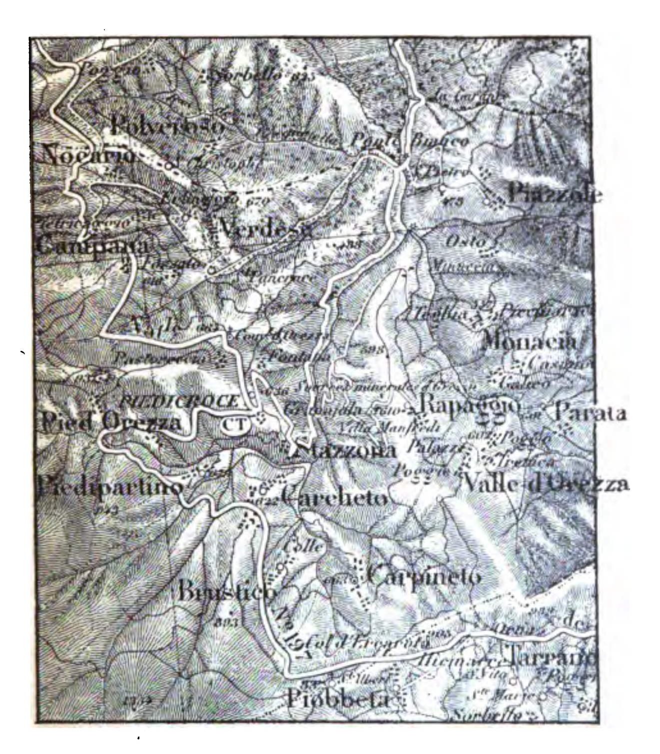


Le mont Saint-Pierre (*San Pietro*), dont la cime atteint 1,766 mètres, d'où la vue est, dit-on, une des plus belles sinon la plus belle de l'île, domine des combes verdoyantes et profondes allant rejoindre le Fiumalto dans son abîme de verdure.

Par de grands lacets, la route montant, descendant, puis remontant encore, atteint le couvent d'Orezza, devenu caserne de gendarmerie, après avoir été un des lieux historiques de la Corse, et atteint le village de Piédicroce, chef-lieu du canton, enfoui dans les châtaigniers. Le bourg est à 636 mètres au-dessus de la mer. A 200 mètres plus bas, sur les bords malheureusement fiévreux du Fiumalto, jaillissent les sources fameuses d'Orezza. L'établissement est très fréquenté ; on ne peut y séjourner, les baigneurs doivent habiter Piédicroce et le village, plus rapproché, de Stazzona ; en été, on ne peut descendre à Orezza que pendant de cours instants, à cause de la malaria.

C'est le grand inconvénient de ce site admirable. Il est incompréhensible que le département de la Corse, propriétaire des sources, n'ait point songé à planter un bois d'eucalyptus dans la plaine traversée par le Fiumalto, près de son embouchure ; on aurait pu, sinon enrayer, au moins atténuer les émanations palustres, transportées soir et matin dans la gorge jusqu'à Orezza. On assurerait

ainsi la prospérité de cette superbe vallée déjà riche, puisqu'elle possède 92 habitants par kilo-



mètre carré, alors que l'île, dans son ensemble, en a 31 seulement, et la France 72. Ces 15 communes du canton de Piédicroce offrent un spectacle bien rare en Corse.

Elles doivent sans doute cette population d'une

densité si grande aux châtaigniers, qui fournissent aux habitants, sans aucune culture, la base de leur alimentation[1]. Mais elles le doivent aussi à l'esprit industrieux des Orezziens. Les hêtres et les chênes de la montagne, la racine des bruyères servent à fabriquer de nombreux objets : chaises, cuillers, fourchettes et pipes ; des forgerons travaillent le fer et fabriquent des stylets, des faucilles, des platines de fusils ; d'autres ouvriers préparent le cuir et en font des instruments pour la chasse. Ailleurs on fait des tamis, des poteries, des ustensiles de cuisine en fer. Chaque village est ainsi un petit foyer industriel donnant un démenti au lieu commun d'après lequel les Corses seraient réfractaires au travail manuel.

Cela, il est vrai, est particulier à la populeuse vallée d'Orezza. Quand on a dépassé Piédicroce, perdu de vue la profonde vallée du Fiumalto, d'une verdure si épaisse, et atteint le col d'Ecarota, ouvert à 837 mètres, le paysage change soudain. C'est toujours la châtaigneraie immense, mais la vallée où coule l'Alésani est plus profonde ; les villages sont rares, les hameaux, nom-

1. On raconte que, dans l'Orezza et l'Alésani, un homme manquerait à l'usage si, le jour des noces de sa fille, il ne servait à ses convives vingt-deux mets différents préparés avec de la farine de châtaigne.

breux mais infimes, se tiennent à une grande hauteur; on y chercherait en vain une industrie locale, les paysans de l'Alésani sont surtout des éleveurs de porcs, dont ils conduisent les troupeaux dans leurs vastes bois.

Des hameaux de trois ou quatre maisons se succèdent des deux côtés de la route. L'un d'eux, Castagnèto, est le chef-lieu de la commune de Vallé d'Alésani, car il n'y a aucun centre de ce nom. Il semble que l'habitant de l'Alésani répugne aux grandes agglomérations, il n'y a pas ici un seul bourg, même il ne s'est pas créé de village autour des sources minérales réputées de Pardina.

Le pays n'en est que plus charmant; les groupes d'habitations semés dans la châtaigneraie aux arbres hauts, droits et ombreux, donnent à la vallée un caractère bien à part. Beaucoup de campaniles se dressent sur les contreforts, dominant de très haut le fond de l'étroite vallée.

Celle-ci se resserre au-dessous d'Ortale, puis s'entr'ouvre pour montrer la mer étincelante; nous voici sous l'influence maritime, les châtaigniers ne se présentent plus qu'en bouquets. Aux abords de Cervione, où je parviens à la nuit, on n'aperçoit guère que des vignes et des oliviers.

XVI

AUTOUR DE BASTIA

Arrivée à Bastia. — La ville. — Terra-Vecchia et Terra-Nuova. — Maisons cyclopéennes. — La ville militaire. — Le port. — Les confitureries de cédrats. — Le col de Téghimé. — Saint-Florent et la conque du Nebbio. — L'étang de Biguglia. — Les vignes de la Pinèto. — Au domaine de Valrose.

Bastia. Mai.

Autant l'arrivée par chemin de fer est éblouissante à Ajaccio, autant l'entrée par la gare de Bastia est sévère. Depuis Borgo on a traversé la plaine à demi sauvage, à demi opulente, au pied de monts couverts de broussailles; on a longé la nappe d'eau mate et sans vie de l'étang de Biguglia; un instant le paysage s'est égayé par des maisons de campagne, et de beaux jardins annonçant l'approche d'une ville populeuse; on s'est arrêté à une petite gare, Chicchio, où la présence des omnibus-tramways révèle un faubourg animé, et le train s'est enfoncé dans un long tunnel pour s'arrêter quelques instants après devant une gare vaste et élégante au pied de montagnes hautes et

pauvrement boisées, semées de petites villas. Nous sommes à Bastia, l'antique capitale de l'île, la plus populeuse encore des villes corses[1].

Dès la sortie de la gare, on constate une cité dissemblable des autres centres insulaires. Une large avenue s'ouvre vers la mer, bordée de maisons énormes, cubes de maçonnerie aux multiples étages : six ou sept, peints, à la mode italienne, de badigeon ou de fresques simulant des marbres. Sur cette avenue s'ouvrent, à droite et à gauche, de longs boulevards; des rues régulières se coupent à angle droit, encore insuffisamment bordées d'édifices, car le quartier est de tracé récent. Cela rappelle, plus énorme quant à la masse des constructions, les villes italiennes de Ligurie où, le terrain étant avarement mesuré entre la mer et la montagne, les maisons ont dû s'accroître en hauteur. Bastia est bien plus fière de ce quartier neuf aux habitations cyclopéennes que de la cité primitive aux rues en pente, parfois couvertes, étroites, où grouille, dans des demeures d'une hauteur prodigieuse, une population extraordinairement dense.

Cette hauteur des maisons est la chose qui

1. 22,552 habitants au recensement de 1896, en diminution sur le précédent (23,397).



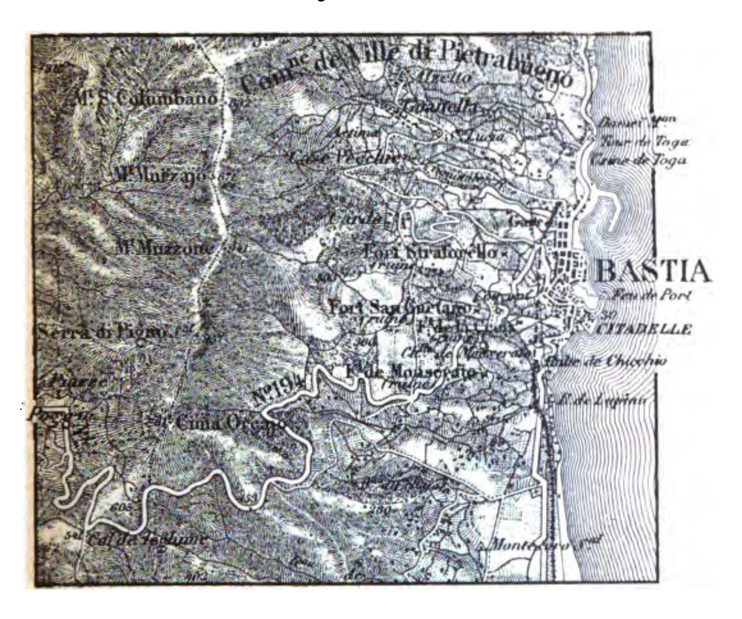
frappe le plus les touristes. Elle tient à la fois à la nécessité de ne pas être trop loin des ports dans une cité assise au pied des monts, à même le rivage, et à la coutume des habitants de s'associer pour construire un immeuble. On n'est pas propriétaire d'une maison à Bastia, mais d'un ou plusieurs étages, parfois d'un demi-étage. On remarque d'ailleurs cette habitude dans beaucoup de villes fortes, où l'on ne trouvait pas de terrains à construire, à Grenoble par exemple, et je l'ai signalée comme une singularité dans un village de l'île de Ré, les Portes[1], où les mêmes causes ont eu les mêmes effets.

Puis, à Bastia, on ne saurait construire en dehors des quartiers nouvellement tracés; partout où l'on approche du terrain militaire, on se heurte au génie, et il y en a partout du terrain militaire dans cette place forte, où les vieux ouvrages sont nombreux! La garnison de Bastia est la plus considérable de la Corse; le gouverneur, un général de brigade, y a sous ses ordres immédiats deux bataillons d'infanterie et deux batteries d'artillerie. Ces troupes sont assez disséminées, il n'y a pas de grande caserne; on a occupé les locaux construits par les Génois dans une vieille cita-

---

1. 3e série du *Voyage en France*, p. 156.

delle qui ne manque pas de caractère, mais dont la résistance serait des plus courtes. Ces hauts remparts ont fière mine cependant, et le génie les conserve avec un soin jaloux. Il maintient toutes



les vieilles traditions de servitude. Défense d'élever des constructions neuves autour de cette vénérable bicoque, défense même de réparer les maisons voisines; il y a là, face à la citadelle, des constructions branlantes, déjetées, aux contrevents disjoints, dont l'aspect au clair de lune

est fantastique ; elles s'en vont peu à peu et il est défendu de remplacer une pierre ou de planter un clou. Un garde du génie a pour mission spéciale de s'assurer du respect pour tant de vétusté. Malheur au propriétaire d'une de ces habitations s'il s'avise de renforcer une cloison menacée !

La défense nationale ne gagne évidemment pas grand'chose à ces rigueurs, mais le pittoresque n'y perd rien ; il faut savoir gré au génie militaire de nous conserver ainsi une des curiosités de Bastia.

Ces ruines militarisées dominent l'ancien port, si curieux par sa forme irrégulière, ses hautes maisons italiennes, entre lesquelles s'ouvrent les rues contournées et montueuses de la vieille ville : *Terra-Vecchia* ; un petit jardin public aux allées ombreuses et fleuries, permet de monter à la Citadelle et de gagner la haute ville, *Terra-Nuova,* dont l'unique voie, cours des Ormeaux ou rue Saint-Joseph, est fort animée.

Mais cette *marine,* accessible seulement aux petits navires calant $4^{m},50$ au plus, station des torpilleurs, est délaissée depuis la création d'un nouveau port où les grands navires peuvent s'amarrer à quai. Celui-ci apparaît en face de l'avenue de la Gare, protégé au loin par une jetée coudée, longue de $1^{kil},350$; des quais reliés au réseau des

chemins de fer par des voies spéciales donnent toute facilité au commerce. Il reste beaucoup à faire pour achever l'outillage du port, il est question de créer un quai accostable le long de la jetée nord, mais tel qu'il est aujourd'hui, il a maintenu à Bastia le premier rang dans l'activité maritime de la Corse[1].

Le nouveau port tend à devenir le centre de l'activité dans la ville, la gare en est voisine; la place Saint-Nicolas, qui le borde, est monumentale; elle possède de beaux cafés, un concert, un théâtre. Au milieu de ce vaste terre-plein se dresse la statue de Napoléon Ier en empereur romain; en face, au large de la mer bleue, on aperçoit les hautes montagnes de l'île d'Elbe, où l'ironie du sort confina un moment, dans un royaume exigu, ce « Corse aux cheveux plats » qui avait été le maître de l'Europe. La vue de mer, grâce aux îles, est bien belle.

Après la place Saint-Nicolas, le centre de la vie bastiaise est le boulevard Paoli, dont les maisons colossales ont assez noble allure, des magasins, des cafés, des hôtels, le bordent jusqu'à l'endroit où il devient le boulevard du Palais,

---

1. Mouvement du port de Bastia en 1896 (entrées et sorties réunies) : 1,261 navires jaugeant 418,741 tonnes.



percé dans l'axe de ce palais de justice où tant de bandits sont venus se faire juger, où le jury a rendu tant de scandaleux verdicts d'acquittement. Là est le siège de la cour d'appel de la Corse. A côté est le lycée, établissement fréquenté en dehors de toute proportion avec la population de l'île; on y compte plus de 600 élèves, et les collèges communaux d'Ajaccio, Corté et Calvi, en ont un nombre égal. Pour expliquer cette prospérité, il faut rappeler que l'instruction supérieure seule donne accès aux emplois élevés, ce rêve de tout Corse aisé.

Les monuments religieux de Bastia sont de pur style italien; on y trouve le même luxe criard que dans les églises de la péninsule voisine.

Bastia est le siège d'un commerce fort actif, en cela elle dépasse de beaucoup Ajaccio. Sa situation économique est bien meilleure : Ajaccio est au fond d'un golfe dont les rivages sont déserts, le port ne répond qu'à de faibles besoins, il regarde une partie de la Méditerranée peu fréquentée. Bastia, au contraire, est à vingt lieues à peine de la côte italienne; au milieu du canal qui la sépare de la Toscane, on rencontre l'île d'Elbe. Il y a donc des relations constantes avec l'Italie, d'où viennent les 15,000 à 20,000 travailleurs du sol appelés chaque année par la Corse; l'Italie



VUE DE BASTIA

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

est en outre la cliente de celle-ci pour les cédrats, les bois, les farines de maïs et de châtaignes, les charbons, etc. En outre, la banlieue de Bastia est populeuse et riche. Le cap Corse, la Casinca, la Castagniccia, n'ont pas d'autre port important. De là cette activité dont les quais de Bastia offrent le spectacle. Peu d'industrie cependant, les hauts fourneaux de Toga, où l'on traitait les minerais de l'île d'Elbe au moyen des charbons de bois du maquis ont éteint leurs feux; l'activité se porte surtout sur les pâtes alimentaires, les tabacs, la préparation des cédrats confits dont la valeur est considérable; la plus grande partie des trois millions de kilogrammes de cédrats récoltés en Corse sont traités ou entreposés à Bastia. De là, ces cédrats, confits ou simplement salés, sont expédiés à Livourne, Anvers ou Amsterdam.

Hier matin, je suis parti à pied pour Saint-Florent, d'où m'a ramené la voiture publique. L'excursion est belle, mais longue. Dès la ville il faut monter, par une route bien ombragée de platanes, bordée d'agavés superbes, entre de petites maisons de campagne, des olivettes, de beaux jardins plantés d'oliviers. Des forts en ruines couvrent les premiers ressauts de la montagne; on

les a abandonnés, car ils étaient sous le canon de tout ennemi qui, ayant débarqué à Saint-Florent, se serait emparé des hauteurs. On a porté la défense sur le sommet des monts, vers la Serra di Pigno. Le port est plus directement défendu par la batterie de Toga. Ces ouvrages sont insuffisants, mais il faut attribuer le manque de batteries à des mécomptes financiers. L'expropriation du rocher de Toga a donné lieu à de tels scandales, il a fallu payer un prix si élevé — près de 200,000 fr., dit-on, — pour quelques mètres de pierre inculte, que le génie militaire n'ose guère formuler de nouvelles propositions[1].

Peu à peu, la banlieue, cultivée en vignes et en arbres fruitiers, laisse place au maquis. La splendeur du panorama fait oublier ce désert aux portes d'une ville importante. Une immense étendue de plaines se perdant au loin vers le sud, au pied des monts blancs de neige, la mer, les îles de Toscane; au nord, la chaîne verdoyante du cap Corse, font un incomparable tableau. Jusqu'au col de Téghimé, ouvert à 541 mètres, on jouit de ce spectacle.

De l'autre côté du col, on aperçoit la mer occi-

1. Ardouin-Dumazet : *La Défense de la Corse.* — Paris, Berger-Levrault et Cie, éditeurs.



dentale, pénétrant profondément dans les terres entre la péninsule massive des Agriates et la chaîne du cap Corse. La route, dont j'abandonne les interminables lacets pour suivre un chemin plus raide mais plus court, traverse de belles campagnes couvertes de vignes et de cultures. Tout au fond se creuse le vallon de Ficajola, tapissé de chênes-lièges et de châtaigniers. Route et traverse aboutissent dans cette large combe appelée Val des Anglais, pour se réunir à la route circulaire du cap Corse qui a longé le majestueux littoral par l'aimable Centuri et la curieuse Nonza. Ce val se change en un véritable défilé, après lequel on atteint la mer bordée par une plage de sable blanc.

Voici Saint-Florent, ville toute menue et mignonne, peuplée de 680 habitants, bâtie sur un étroit promontoire entre la mer et une vieille citadelle. Pauvre cité, sans commerce, sans industrie, sans port. Jadis les navires pouvaient y trouver un ancrage, les torrents d'Aliso et de Poggio ont peu à peu comblé le bassin. On trouve seulement deux mètres d'eau à quai. Les bâtiments doivent mouiller au large, mais les vents du nord et du nord-ouest y soufflent en tempête, les petits navires doivent traverser le golfe pour aller chercher un abri dans l'anse de Fornali,

les autres peuvent se réfugier au nord-ouest, au mouillage de Calcine[1].

Il serait facile cependant de doter Saint-Florent d'un port digne de ce nom, d'un grand secours à la défense nationale, car le golfe de Saint-Florent est une position militaire de premier ordre. Mais le rôle commercial du port serait toujours faible, le désert des Agriates[2] ne saurait apporter le moindre élément de trafic et le reste du Nebbio, c'est-à-dire les cantons d'Oletta, Saint-Pierre-de-Tenda (*San Pietro*) et Murato réunis à celui de Saint-Florent, ont à peine 11,000 habitants. Cette charmante « conque du Nebbio », si verte, dont certaines parties, vers Oletta, sont d'une grâce exquise, ne peut alimenter l'activité d'un port moderne.

Si Saint-Florent est menacée de rester longtemps une cité morte par l'état désertique d'une partie de sa campagne, si nul ne songe à coloniser cette partie du Nebbio qui pourrait être féconde et riche, j'ai constaté avec plaisir, au sud de Bastia, de grands efforts pour transformer les plages et les plaines insalubres de Biguglia. Grâce à un

1. Mouvement du port de Saint-Florent en 1896 (entrées et sorties réunies) : 15 navires, 270 tonnes.

2. Voir page 4.



aimable conseiller de préfecture, délégué provisoirement à l'administration de l'arrondissement, M. Ortoli, j'ai pu visiter de beaux vignobles et un superbe domaine conquis depuis quelques années. Nous sommes partis en voiture en suivant la route d'Ajaccio qui, jusqu'au Golo, court au pied des montagnes. La campagne est partout l'objet de soins assidus; sur beaucoup de points elle rappelle les belles contrées agricoles de la France. On se croirait volontiers en Touraine, si les cultures n'étaient entourées d'épaisses haies d'aloès (agavés) et si l'on n'était dominé par de hautes et sombres collines. Un instant, nous nous arrêtons au bord de l'étang de Biguglia, nappe d'eau, longue de 11 kilomètres et vaste de 1,500 hectares, séparée de la mer par un large cordon littoral sablonneux; c'est le reste d'un ancien golfe, fermé par les atterrissements et devenu, pour le pays qu'il animait jadis, une cause d'insalubrité. Il serait cependant facile de dessécher les marais et de raviver l'étang en y faisant pénétrer d'une façon constante les eaux de la Méditerranée. Les travaux de desséchement et les plantations d'eucalyptus entrepris depuis 1858 sont encore insuffisants.

L'étang est pourtant encore une source de revenus pour le pays; il abonde en énormes an-

guilles que l'on pêche vers la fin de l'année pour les expédier à Naples. Les Napolitains les gardent dans des réservoirs jusqu'à la veille de Noël; ce jour-là, le réveillon comporte surtout l'anguille de Biguglia grillée. On appelle ce mets « capitone ».

Le cordon littoral s'élargit vers le sud et porte le nom de « Pinèto », bien qu'il n'y ait plus ici aucun bois de pins. Mais cette « Pinèto », en apparence infertile, est devenue avec l'île de San Damiano, située au milieu de l'étang, un admirable vignoble. Un distillateur bastiais, M. Mattei, qui a gagné une grosse fortune dans la marine, a entrepris la plantation dans toute cette zone, baignée d'un côté par les eaux pures de la Méditerranée, de l'autre par les eaux mortes de l'étang. Il y a là une œuvre énorme qui fait le plus grand honneur à l'énergie de ce planteur corse.

M. Ortoli me conduit plus loin jusqu'aux abords de Borgo, et fait pénétrer la voiture dans une avenue bordée d'orangers, de palmiers et de rosiers, formant l'entrée princière d'un vaste domaine. Nous sommes ici chez M. Philippe Orenga, de Bastia. Il a acquis cette propriété d'un Anglais qui avait voulu montrer par l'exemple ce que l'on peut obtenir du sol de la Corse. Et de fait, c'est une merveille. Valrose, nom donné au petit val-



lon et à la villa par le créateur, disparaît entièrement sous les arbres et les fleurs. L'avenue et les parterres sont remplis de 5,000 rosiers-thé en ce moment fleuris et répandant une odeur exquise. Un ruisseau a été barré et forme un réservoir d'eau limpide, conduite sur tous les points par des canalicules d'irrigation. Sur 95 hectares, 50 sont cultivés, le reste est complanté en vergers.

M. Orenga a tenu à poursuivre l'œuvre de son prédécesseur; aidé par un chef de culture habile, nommé Étienne Filippi, il est parvenu à faire de Valrose un véritable champ de démonstration. Il y a là 15 hectares de vignes donnant 600 hectolitres à l'hectare, 8 hectares de luzerne irriguée fournissant cinq coupes par an et rapportant 400 francs à l'hectare. L'avoine, au moment de mon passage, couvre 6 hectares de ses nappes ondulantes. Parmi les autres cultures, on me montre 1 hectare de petits pois, 10,000 plants d'artichauts et tous les légumes de nos jardins.

Mais ce qui est beau surtout, ce sont les vergers de divers *agrumes*, c'est-à-dire de la famille des orangers : on y compte 1,500 mandariniers, 1,400 citronniers, 1,200 orangers appartenant surtout à l'excellente variété des sanguines. La partie la moins féconde du domaine a été com-

plantée en amandiers; il y a 2,600 de ces arbres. Plus bas on trouve 250 cerisiers destinés à la production des fruits de primeurs.

J'ai passé une adorable après-midi dans ces jardins enchantés, où les bambous forment au bord des ruisseaux, et jusque dans les ravins de la montagne, des fourrés comparables à ceux de l'Extrême-Orient. Partout des roses, en buissons énormes et embaumés, rosiers blancs, rosiers rouges, rosiers-thé, bordant les allées, grimpant dans les arbres. C'est une inexprimable débauche de fleurs et de parfums.

Nous avons dû entrer dans la villa rustique de Valrose, y goûter d'un broccio délicieux, d'oranges sanguines d'un goût exquis et boire les vins capiteux du vignoble, puis, après être allé visiter les cédratiers, nous avons pénétré dans la gorge profonde d'où viennent les eaux d'irrigation.

Il était tard lorsque nous avons quitté Valrose et repris le chemin de Bastia, après un coup d'œil jeté sur Borgo, si fièrement campé au sommet de la colline.

XVII

LE CAP CORSE

L'usine de Toga. — Causes de sa fermeture. — Le cap Corse, ses vallées, ses émigrants. — Piétranéra. — La Vasina. — Erbalunga. — La grotte de Brando. — En mer au long du cap. — Piétracorbara. — Luri et sa marine. — Méria. — Rogliano. — L'île de Finochiarola. — La Giraglia.

Bastia. Mai.

M. Ortoli est venu me chercher ce matin pour me faire parcourir la partie du cap Corse qui est, en quelque sorte, la banlieue de Bastia. Il tenait à me montrer la grotte de Brando, dont le patriotisme insulaire ferait volontiers une des sept merveilles du monde.

La route sort de Bastia au delà du nouveau port, et passe devant l'usine de Toga. Celle-ci fut un moment florissante et semblait assurer à Bastia le siège de la grande industrie. Toga avait été fondée par MM. Petin et Gaudet, de Rive-de-Gier, dont les grands établissements sont devenus les puissantes usines de Rive-de-Gier, Saint-Chamond, Givors (Rhône), le Boucau (Basses-

Pyrénées), *hauts fourneaux, forges et aciéries* de la marine et *des chemins de fer*[1]. L'idée mère de Toga était d'utiliser les charbons de bois produits en si grande abondance par le maquis et de traiter les minerais de l'île d'Elbe, proche voisine de Bastia. On évitait ainsi le coûteux transport du minerai entre l'île d'Elbe et Marseille, le transbordement dans ce port et le chemin de fer jusqu'aux usines du Gier. Pour cela, Toga avait été dotée de trois hauts fourneaux dont la production annuelle atteignit 15,000 tonnes de fonte de fer par an; six feux d'affinerie produisaient 750 tonnes de fer martelé et affinaient environ 1,000 tonnes de fonte. Les gueuses étaient envoyées dans les usines de la Loire, où elles étaient transformées en acier. L'usine assurait à Bastia une population ouvrière considérable; aux 230 personnes employées dans les ateliers mêmes, il fallait ajouter 1,700 manouvriers, marins ou déchargeurs de minerai.

Mais Toga, comme tant d'autres hauts fourneaux, n'a pas résisté à l'emploi économique du charbon; les fontes ne pouvaient lutter avec celles de Longwy et de Nancy, produites au

1. Voir, sur les aciéries de la marine, les chapitres I et II de la 11e série du *Voyage en France*.



milieu même des mines de fer; les usines de Saint-Chamond ont trouvé avantage à acheter les fontes de l'Est et à installer leurs hauts fourneaux près de Bayonne, au Boucau, où les navires apportent à peu de frais les minerais de Bilbao et les charbons d'Angleterre. Toga a donc fermé ses portes, au grand détriment de Bastia et de l'île tout entière.

Aussitôt Toga dépassé, on entre dans une des communes du cap Corse, c'est-à-dire de cette péninsule étroite, si singulièrement projetée au nord de l'île, et dont les rivages sont parmi les mieux cultivés et les plus peuplés de la Méditerranée. Région singulière par l'absence complète de toute ville ou petit bourg. Les habitations sont nombreuses, mais les 20,000 habitants sont dispersés en de petites marines, des hameaux minuscules, des maisons isolées. Il n'y a pas de centres communaux comme nous les concevons; peu de communes ont des chefs-lieux portant leur nom. De la chaîne centrale, appelée Serra, épine dorsale de la péninsule, descendent des chaînons aboutissant à la mer; entre eux se creusent de fraîches et profondes vallées, bien arrosées; ces vallées constituent la commune, elles lui ont imposé leur nom particulier. L'embouchure du torrent ou une plage voisine sert de port à cet orga-

nisme ; parfois cette « marine » est complétée par un petit môle où s'amarrent les navires[1]. L'ensemble est charmant de ces vallées dont la tête est comme creusée dans les roches de la Serra, dont la conque est un abîme de verdure sombre et dans laquelle les habitants ont taillé leurs champs, leurs vignes, leurs cédratières et construit de belles villas, presque des châteaux.

Ces domaines sont admirables ; ils révèlent un labeur acharné, que l'on ne s'expliquerait guère si l'on ne connaissait les mœurs migratrices des cap-corsins. De tous temps la population de ces vallées, ne pouvant avoir de relations avec le reste du monde et même le reste de l'île que par la mer, car la route circulaire du Cap est d'origine récente, a fait montre d'un esprit d'entreprises maritimes et d'un goût d'aventures. Leurs marins ont en quelque sorte découvert commercialement l'Amérique du Sud ; comme les Basques, ils ont créé des comptoirs dans ces parages lointains ; comme les Barcelonnettes au Mexique, les gens du Queyras dans l'Argentine[2], ils sont

1. Voici le mouvement en 1896 (entrées et sorties réunies) des principales *marines* du cap Corse : Canari, 87 navires, 665 tonnes; Centuri, 32 navires, 1,040 tonnes ; Macinaggio, 67 navires, 5,813 tonnes ; Santa Sévéra, 35 navires, 1,321 tonnes.

2. 10e série du *Voyage en France*, chap. XVIII et XIX.



devenus chefs de puissantes maisons de commerce; comme eux ils aspirent surtout à revoir la terre natale après fortune faite. Dans le cap Corse 150 familles, si j'en crois l'abbé Girolami-Cortona, sont très riches, *quelques-unes même opulentes*, les millionnaires sont nombreux. On le doit aux bénéfices de ces entreprises lointaines.

De retour dans leur île, les émigrants ne peuvent se résigner à la vie contemplative acceptée par les Barcelonnettes; ils ont besoin d'activité et se sont tournés vers l'exploitation de leur territoire. Aidés par la main-d'œuvre des Lucquois[1], ils ont transformé leur pays, le plus grand producteur de cédrats de toute la Corse; les oliviers y sont superbes, la vigne y donne des vins excellents, véritables vins de liqueurs; leurs jardins sont admirablement fleuris. Il faut connaître ces détails pour comprendre le riant aspect de la péninsule.

La côte est particulièrement peuplée jusqu'à Erbalunga; cette partie du cap Corse est en quelque sorte un prolongement de Bastia. Entre la ville et Piétranéra, on rencontre à chaque instant ces petits omnibus bas sur roues auxquels, dans beaucoup de villes, on donne le nom de

1. Voir chapitre XXIII.



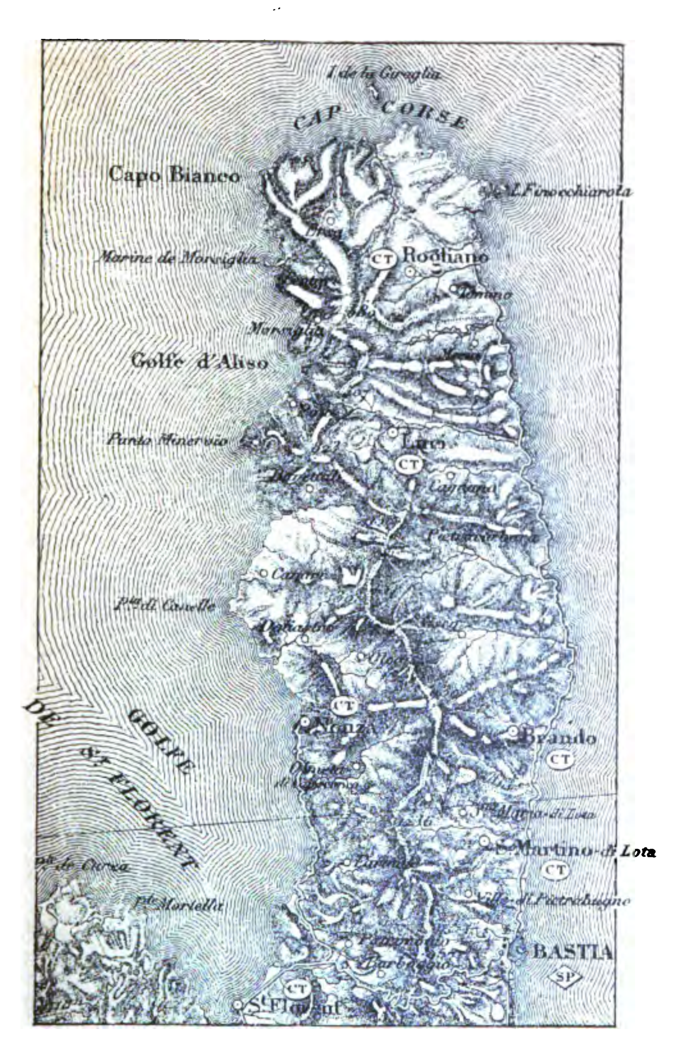
tramways. Il y a, sur tout le littoral, de charmantes maisons grises ou peintes de couleurs claires semées dans les oliviers et les amandiers. Les châtaigniers et les noyers descendent parfois jusqu'à la grève. Sur les pentes des vallons, on aperçoit de riants hameaux groupés sous les arbres, en un désordre pittoresque. Dans un creux de la colline, s'abrite le joli hameau de Piétranéra, au bord d'une marine où sont amarrés quelques bateaux. Et la campagne recommence; sous les oliviers verdoient les blés et s'alignent les plants d'artichauts dont les produits sont transportés sur le continent. Pur jardinage, l'entretien de ces vallons arrosés par des ruisseaux d'une fraîcheur exquise, descendus des hauteurs où s'étalent au soleil de jolis hameaux entourant des campaniles élancés. Parfois le rivage se fait plus sévère, les maquis sont restés maîtres du sol, mais, là-haut, la grande végétation reparaît triomphante. Tout ce canton de Saint-Martin (San Martino di Lota) est charmant.

Plus riant encore est le canton de Brando; on y pénètre à la Vasina, aimable marine au bord de laquelle, parmi des maisons blanches, est une église de style italien, lieu de pèlerinage très fréquenté. Un peu plus loin notre voiture s'arrête. Par un chemin pierreux, au long d'un moulin mû

par les eaux frémissantes d'un aqueduc, nous montons au premier ressaut de la colline, entre des micocouliers, des chênes verts, des cerisiers, sous lesquels grimpe un escalier en lacets. On atteint ainsi une terrasse ombragée de beaux chênes verts, bordée de parapets formés par des rangées de concrétions. Un gardien nous ouvre une porte dans le rocher et nous fait parcourir la grotte fameuse ; elle est charmante, ses stalactites, ses draperies de pierre sont d'une rare beauté ; cependant les insulaires ont peut-être exagéré l'enthousiasme; telle grotte du continent dont j'ai déjà parlé au cours de mes excursions[1] est bien plus remarquable, mais la grotte de Brando a pour elle son entrée en vue de la mer, au milieu de l'exubérante végétation méridionale.

Au-dessous de la colline de Brando, une courte péninsule rocheuse s'avance dans la mer, couronnée à la pointe par une tour en ruines se mirant dans le flot ; des maisons blanches couvrent le petit promontoire, plongeant leur base jusqu'au ras de l'eau. Autour de ces demeures, des figuiers de Barbarie et des arbres fruitiers encadrent le

1. Voyez notamment 2e série du *Voyage en France*, p. 21 le passage consacré aux caves à Margot, dans la Mayenne, et 8e série, p. 122, la description de la grotte de la Balme, en Dauphiné. Dans la 15e série, je raconte une visite aux grottes de Raucogne.



PÉNINSULE DU CAP CORSE

D'après la carte de l'État-major au $\frac{1}{320{,}000}$.

village, semblable à quelque hameau de Grèce ou de Sicile. C'est d'un grand et pur caractère, auquel répond le paysage environnant. Le cirque formé par les montagnes de Brando est majestueux; les cultures opulentes montent à l'assaut des grands rochers, au milieu de la verdure; parmi les oliviers et les cédratiers se dresse la masse du vieux couvent de Castello, faisant face à un autre édifice religieux d'origine récente. Un clair torrent roule dans la conque et atteint la mer à Erbalunga.

L'heure avance, je dois partir ce soir pour le continent, le temps matériel me fait défaut pour monter jusqu'à Macinaggio comme je me le proposais. A ma prochaine excursion en Corse, peut-être pourrai-je achever le tour du cap et visiter les jolis golfes de la côte occidentale[1].

En mer, à bord du *Cyrnos*. Mai.

Je me suis embarqué pour Marseille par un *maestrale* violent dont on voit au loin les effets sur les eaux agitées. Le *maestrale* (le mistral de Provence) est un des deux vents de Bastia, mais la

1. Je n'ai pu accomplir ce projet, mon excursion dans le sud de l'île ayant été de plus longue durée que je ne le prévoyais.

péninsule du cap Corse protège le rivage contre ce souffle du nord-ouest, tandis que le libeccio, venu du sud-ouest, se fait sentir fortement sur la ville. Pour éviter les effets du maestrale et aussi pour être agréable à mon ami Marty, le sous-préfet, qui m'a recommandé au capitaine en lui faisant part de mon désir de voir de près le cap Corse, le vapeur doit se tenir à proximité du rivage. Avec ma jumelle, je distinguerai à merveille les détails du paysage.

Le navire double le musoir, et nous voyons bientôt Bastia s'étendre, blanche et rose, au flanc de sa montagne verdoyante. Rapidement nous remontons la côte, qui se présente dans toute sa majesté. On pénètre davantage aussi dans l'intimité de ce beau pays; de la route, ce matin, nous avions seulement des détails; d'ici on découvre l'ensemble, les riants villages, les bois d'oliviers, les cultures étagées, les crêtes sévères de la chaîne centrale. Le charme de cette contrée est dû surtout à ces vallées en forme de conque dont la montagne est échancrée, coupes de verdure ornées sur les bords par les hameaux blancs et les élégants campaniles. Mais on reconnaît aussi combien il reste à faire pour mettre tout le cap Corse en valeur, si les cultures sont nombreuses et vastes, plus vaste encore est le maquis; la vigne et

les arbres fruitiers pourraient monter bien plus haut.

La grâce des sites d'Erbalungua, vu de la mer, est plus grande qu'elle ne me parut ce matin. Mais au delà on trouve de nouveau le maquis régulier et morose. On oublie cette solitude en voyant se profiler vers le sud, jusqu'aux cimes lointaines du Fiumorbo, la chaîne littorale, en beaucoup de points blanche de neige.

Le paysage s'anime vers la marine de Sisco, débouché du vallon et de la commune de ce nom; de jolies maisons, un couvent bordent la côte. Plus loin s'ouvre, plus largement, la vallée de Piétracorbara, dont la marine est formée par une anse régulière; la vallée est superbe, le maquis domine avec ses nappes sombres d'arbousiers et de lentisques. Mais les cultures conquises sur la brousse sont nombreuses, elles mettent dans le paysage des notes harmonieuses et douces. Les hameaux de Piétracorbara sont loin de la rive, au pied de belles cimes décrivant comme un cirque.

A l'entrée du Val, se dresse un mamelon isolé, *Testa in Giunchi,* surmonté par une vieille chapelle et un donjon. La côte redevient aussitôt sauvage, les maquis viennent jusqu'au flot. Une tour génoise borde une anse, non loin des maisons de Porticciolo, jolie marine de la commune

de Cagnano dont le val est rempli de châtaigniers d'un vert puissant. Presque aussitôt après un petit cap, s'ouvre la vallée de Luri, la plus grande du cap Corse. La marine se nomme Sainte-Sévère (*Santa Severa*); elle est animée par la mâture aiguë de petits navires. Le val est un des plus peuplés du cap: il renferme 1,963 habitants répartis en de très nombreux villages et hameaux qui, vus du pont du vapeur, semblent flotter aux flancs des montagnes.

Si la population entière de la commune s'est concentrée dans le fond du bassin, elle a cependant mis en valeur les ravins latéraux, chaque pli descendant au rivage montre des champs et des vergers, des figuiers surtout, dont le fruit séché entre pour beaucoup dans la nourriture du Capcorsin. Le petit peuple de Luri est très actif, sa vallée est peut-être la plus grande productrice de cédrats de la Corse entière.

Après de nouveaux maquis, on retrouve les cultures autour de la jolie marine de Méria. Il y a ici de beaux oliviers et des vignes dont les plantations sont comme découpées dans les massifs de chênes verts et de chêne-liège. Des mines d'antimoine exploitées dans les communes de Méria, Luri et Ersa ont donné lieu parfois à une exploitation assez active, 1,332 tonnes en 1896. Les

minerais sont traités à Bastia dans une usine. L'antimoine trouve son principal débouché à Londres, où il doit lutter contre la concurrence des mines du Japon et d'Italie. Au-dessus d'une colline verdoyante, les hameaux de la commune de Tomino semblent, de loin, former une petite ville. Au-dessous, vers le nord, s'ouvre devant nous la vallée de Rogliano, dont les nombreux hameaux et les maisons isolées descendent jusqu'à la mer en une cascade blanche. Le centre principal est sur la côte, au bord d'un petit port, appelé Macinaggio, formé par deux jetées. La profondeur d'eau ne dépasse pas deux mètres, aussi les navires doivent-ils se tenir en rade. Macinaggio, malgré cette exiguïté du bassin, n'en est pas moins la marine la plus considérable du cap, on voit toujours des navires dans la baie. Paoli y débarqua en 1790, après son long exil en Angleterre.

Macinaggio ressemble presque à une petite ville avec ses élégantes constructions dominées par les mâts des navires.

Ce n'est qu'une apparition : en quelques minutes nous passons à raser l'îlot de Finochiarola, rocher surmonté d'une tour fantastiquement crevassée, dont le parement est détruit ; à côté on a installé un sémaphore ; deux autres îlots, l'île de Milieu (*Mezzo*) et l'île de Terre (*di Terra*), sont

des écueils. Après les avoir doublés, on voit surgir au loin l'île de la Giraglia, surmontée d'une tour et d'un phare. Pour l'atteindre nous longeons le rivage désert du cap ; partout des maquis, mais, çà et là, on aperçoit de petits vignobles bien entretenus.

Le paysage maritime est superbe. A l'est se dresse l'île dentelée de Capraja, se détachant en gris sur le ciel et le flot ; entre Giraglia et le cap, un beau détroit ouvre vers l'occident d'infinis horizons. Sur la grande terre s'arrondit la jolie marine de Barcaggio, avec son village aux toits rouges, dominé par un beau bois de chênes verts. Sur d'autres anses sont les villages d'Arèna et de Tallare.

La Giraglia, que nous côtoyons, est un roc verdâtre, long de 600 mètres, où l'on a, à grands frais, créé quelques cultures pour les gardiens du phare. On me dit que l'on a patiemment apporté sur l'île assez de terre pour établir 45 journées de vignes, c'est-à-dire une surface de 450 ares. Deux chemins bien tracés longent les rivages.

Voici le dernier vallon du cap, formant la commune d'Ersa. Pas de villages, mais de nombreuses maisons isolées, blanches, aux toits rouges, semées parmi les cultures. Sur un cap d'aspect farouche, recouvert de maquis, « Corno di

Becco », est la dernière construction corse visible pour nous : un sémaphore. Maintenant la terre s'efface, s'évanouit peu à peu ; un instant on voit les côtes de Calvi et les hautes montagnes du massif du Cinto. Ces grandes cimes neigeuses s'effacent à leur tour. Le navire, que la côte ne protège plus depuis le passage de la Giraglia, roule et tangue sous la violence du maestrale.

Au jour, nous serons à Marseille.

XVIII

DE MARSEILLE A SARTÈNE

En route pour Ajaccio. — A bord du *Bocognano*. — Le pénitencier de Chiavari. — Le golfe de Valinco. — Les langoustes. — Propriano. — La vallée du Rizzanèse. — Sartène. — La Corse militaire.

Sartène. Mai.

Me voici de retour dans l'île. . . .

Nous avons quitté Marseille hier soir, par un temps superbe, la *mer d'huile* qu'est bien souvent la Méditerranée. Pas une ride. Lorsque la nuit est venue, nous sommes restés longtemps sur le pont, regardant s'allumer les phares sur la côte de Provence et, dans le ciel, apparaître les étoiles. Par le travers des îles d'Hyères l'officier de quart a signalé les feux de nombreux navires : l'escadre de la Méditerranée quittait la rade pour aller, elle aussi, à Ajaccio. Elle passait à petite allure, notre bateau ne file pas beaucoup de nœuds, nous avons donc marché de conserve. Et c'était un spectacle magique et saisissant ce défilé de grands navires aux formes massives, se détachant en noir sur la mer à demi phosphorescente. Au point du

jour, quand je suis monté sur le pont, l'escadre était encore en vue, mais elle ralentissait visiblement sa marche ; nous l'avons laissée derrière nous.

Sur le ciel pâle, d'un gris doux, s'enlevaient vigoureusement de hautes montagnes dont les crêtes se profilaient avec une netteté d'épure. Un des monts, est-ce le Cinto, est-ce le Rotondo ? domine le massif sombre, semblable à un pouce gigantesque. Puis des rayons jaillissent entre deux cimes, le ciel s'éclaire peu à peu, le soleil monte ; d'abord fin croissant renversé, il surgit bientôt au-dessus de la chaîne, irradie l'immense paysage, et les monts, soudain, deviennent vaporeux.

Voici, là haut, le mont Pozzo di Borgo, puis le mont d'Or superbe dans son allure souveraine. Près de nous les Sanguinaires dressent leurs coteaux de granit, nous voyons s'ouvrir le golfe harmonieux au fond duquel Ajaccio apparaît, toute blanche.

Quelques instants après, nous sommes à terre, mais cette fois court est le séjour, nous nous embarquons dès le lendemain pour Bonifacio, sur le *Bocognano*.

Ce golfe d'Ajaccio, si beau vu des montagnes, par son étendue et ses découpures capricieuses,

manque malheureusement de vie. Sauf Ajaccio, pas une ville, pas même un village sur ses bords, c'est une solitude absolue. Cependant, lorsque l'on a passé à toucher la pointe de Sette Nave, on voit s'ouvrir une ample baie au fond de laquelle quelques constructions entourent à distance un vaste édifice. Les montagnes sont bien cultivées, des routes blanches courent à leurs flancs, en lacets innombrables, descendent au rivage, s'en éloignent. Au fond de la baie un petit vapeur stationne. On devine ici une activité inattendue. Ce vaste domaine, si remarquablement entretenu, est un établissement de répression, le pénitencier agricole de Chiavari.

Chiavari, comme Castelluccio, le pénitencier situé au-dessus d'Ajaccio, est peuplé surtout de détenus arabes. Castelluccio en a 337 et Chiavari 590. Ces deux établissements sont en grande partie consacrés à la culture de la vigne ; les produits alimentent en vin un grand nombre d'établissements pénitentiaires, notamment les prisons de la Seine et les maisons centrales de Melun et de Nîmes.

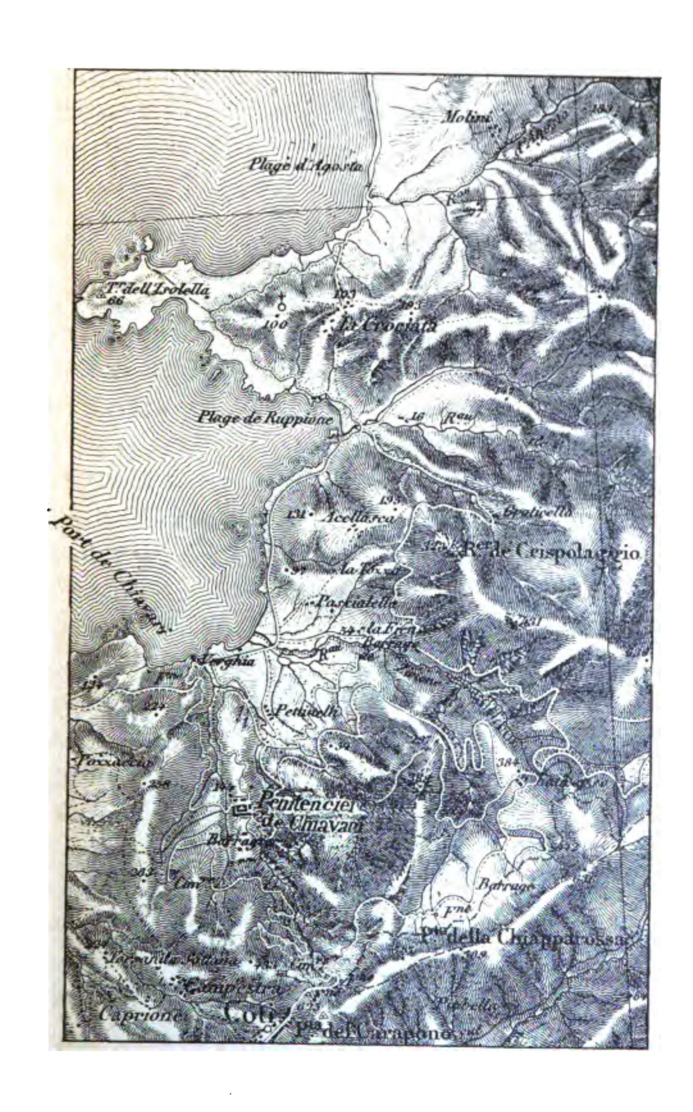
Chiavari est la plus considérable des deux colonies, la surface qui lui est affectée couvre 2,196 hectares. En 1892, on répartissait ainsi le domaine : vignes, 220 hectares ; orangers et ver-

gers, 9 ; potager et fleuriste, 7 ; amandiers, 35 ; oliviers, 4 ; cédratiers et pépinières, 4 ; prés naturels, 45 ; luzernes et fourrages verts, 28 ; céréales, 65 ; pâturages, 200. La partie non cultivée comprenait 75 hectares de pins maritimes, 450 de chênes verts. Le maquis non exploité comprenait environ 1,000 hectares. A la même date, on comptait 26 chevaux de service, 23 chevaux de travail ou mulets, 10 bœufs de labour, 31 vaches et veaux, 700 moutons et 150 porcs. La vigne donne chaque année de 1,500 à 2,500 hectolitres. L'exploitation du vignoble et la préparation du vin sont dotées d'un outillage perfectionné.

On va accroître l'élevage dans les deux pénitenciers, surtout l'élevage du mouton ; Castelluccio possédera 600 de ces animaux et Chiavari 1,200.

En dehors de l'exploitation du sol les condamnés exécutent les travaux intérieurs, ils exploitent les bois et les maquis et fabriquent le charbon de bois. Ce combustible est employé dans l'établissement et le surplus vendu au profit du Trésor.

La baie de Chiavari est fermée au sud-ouest par la pointe della Castagna, derrière laquelle le rivage, frangé d'anses, montre quelques hameaux de la commune de Coti, la plus populeuse du can-


Molini
Plage d'Agosta
T.r dell'Zrolella
La Crociata
Plage de Ruppione
Acellasca
Graticella
Rer. de Crispolaggio
Pasciatella
Verghia
Pettinelli
Pénitencier de Chiavari
Barrage
P.te della Chiappa rossa
Campestra
Caprione
Coti
Port de Chiavari

ton de Sainte-Marie-Siché, l'ancienne piève d'Ornano — grâce à l'appoint du pénitencier. Le vapeur va doubler ensuite le cap de Muro et l'on voit s'ouvrir la nappe immense, prolongée en baies secondaires, du golfe de Valinco : golfe d'Orso, golfe de Copabia, golfe de Porto Pollo, anses et criques dans lesquelles les pêcheurs d'Ajaccio viennent tendre des pièges aux langoustes. Ces parages sont particulièrement riches en crustacés, on les prend par milliers ici ; les langoustes des golfes d'Ajaccio et de Valinco alimentent les marchés de Marseille où elles sont vendues comme langoustes de Saint Henry, zone du rivage marseillais où ces animaux sont devenus bien rares par l'abus de la bouillabaisse.

Mais quelle tristesse, quelle solitude au bord de ces belles découpures du rivage ! Ni villages, ni hameaux. Il faut doubler la pointe de Porto Pollo pour retrouver la vie. Là, à côté des bouches du Taravo, près d'une petite marine, un hameau aligne ses maisons blanches ; on voit s'entrouvrir la vallée du Taravo, de petits villages couvrent les pentes et l'on aperçoit de nouveau les cultures. On devine aux lignes d'arbres le lit du torrent descendu des campagnes fraîches et verdoyantes de Petreto-Bicchisano, un des coins les plus riants de l'île.

Plus loin apparaît une autre vallée plus large, plus lumineuse, bordée sur les hauteurs par de nombreux villages; un torrent, le Barracci, la parcourt. Dans les arbres on me montre les constructions d'un petit établissement thermal. Nous paraissons nous diriger vers un port invisible au fond de la vallée quand, brusquement, le pilote donne un coup de barre pour nous faire contourner une jetée longue de 300 mètres environ, derrière laquelle nous venons mouiller. C'est le port de Propriano, le troisième de l'île. De hautes maisons grises, à plusieurs étages, couvrent un rocher au pied duquel est la marine. L'embryon de jetée abrite le mouillage de la houle venue du large. Cette maigre protection n'empêche pas le petit port de posséder une grande activité[1]. Propriano est le débouché de riches vallées. Les affluents du golfe de Valinco : Taravo, Barracci et Rizzanèse, arrosent des pays prospères et appelés à un grand avenir. Propriano escompte déjà les jours florissants que le chemin de fer projeté fera naître. La bourgade a des constructions de grande ville : un immense bâtiment destiné aux écoles s'élève en ce moment; il pourrait renfermer un

1. Propriano a reçu, en 1896, 410 navires jaugeant 61,973 tonnes; il en est sorti 414 navires jaugeant 62,486 tonnes.



collège. Mais Propriano n'a pas d'arbres : c'est un spectacle singulier cette grise bourgade de granit nu, dans une île où sol et rocher sont recouverts par un manteau si touffu de végétation.

Le bateau reste à Propriano tout l'après-midi et une partie de la nuit. Pour le touriste pressé, c'est une excellente occasion de visiter la curieuse Sartène. Du port, constitué par un môle de 80 mètres de longueur, on aperçoit, comme collées au flanc de la verdoyante montagne dite Monte Rosso (mont Roux), de hautes maisons de granit. La route de Propriano à Sartène gravit une petite colline, pour descendre ensuite dans la vallée du Rizzanèse. Ce petit fleuve, appelé aussi Tavaria, limpide et abondant, a été, en 1892, le théâtre d'une catastrophe dont les traces sont encore visibles. Une trombe s'est abattue dans le bassin supérieur ; les eaux ont atteint aussitôt une hauteur effrayante : dix mètres au moins. Des arbres arrachés sont allés s'accrocher dans les arbres de la rive ou s'échouer sur les blocs de granit qui couvrent les pentes. Le pont en pierre de Réna-Bianca a été renversé par le flot. Il gît presque entier dans le lit. Le phénomène, jusque-là inconnu dans l'île, s'est annoncé par un grondement de tonnerre, et l'on a vu s'avancer comme une

GOLFE DE VALINCO D'après la carte de l'État-major au $\frac{1}{320,000}$.

haute muraille liquide, entraînant des arbres et des rochers.

Mais cette terre de Corse est d'une telle richesse que, sans les épaves jetées dans les arbres, il ne resterait pas de traces du cataclysme : la végétation a déjà recouvert les terres corrodées et ravinées.

Rien ne donne plus l'idée de la fécondité que cette route de Sartène. Elle suit les pentes de la pointe d'Arboli, revêtues à leur base de vignes et de chênes-lièges, croissant entre d'énormes blocs de granit : plus haut est le maquis épais, où domine la verdure dorée des arbousiers. Pas une maison, personne dans les vignes, des vignes luxuriantes mais poussant un peu à l'aventure. Sur le bord de la route, des piles de liège attendent l'embarquement, surveillées par quelque gardien aux vêtements de velours brun, armé d'un fusil, dont le regard farouche évoque pour nous la Corse classique de *Colomba*. L'héroïne de Mérimée était d'ailleurs de ce pays : la pittoresque bourgade d'Olméto dont les maisons blanchissent de l'autre côté du golfe était la ville natale de la femme qui servit de type au romancier. Nulle part la vendetta n'est plus fréquente, nulle part le sang n'est plus souvent répandu.

Sartène est à plus de trois lieues de la mer ; on

VUE DE PROPRIANO

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

croit sans cesse l'atteindre, et sans cesse la route s'élève. Enfin, voici la ville. Une large rue bordée de maisons grises s'ouvre à l'entrée d'un pont hardiment jeté sur un ravin. Cette large rue banale n'est pas la ville : la vraie Sartène, c'est un dédale de ruelles étroites et raides, où les maisons, hautes et farouches, sont si rapprochées qu'en étendant les bras on touche de chaque côté la muraille.

Ces rues sont la curiosité de la Corse. Mais, aujourd'hui, le spectacle est ailleurs : sur la place, devant les cafés. C'est dimanche. Toute la population masculine est descendue des montagnes. Chacun est venu à cheval ; les montures ont été laissées aux abords de la ville ; elles sont là par centaines, sans longe, sans entraves ; cependant elles ne bougent pas, attendant patiemment que leurs maîtres viennent de nouveau les enfourcher.

Ceux-ci encombrent la place. Vêtus de velours sombre, coiffés de grands feutres, ils arpentent gravement, causant à mi-voix, évidemment de cette chose bizarre qu'on appelle la politique en Corse. Je n'ai d'yeux que pour ces montagnards superbes, aux gestes graves et lents, pour ces beaux jeunes gens agiles et bien découplés. Quelle merveilleuse race de soldats ! quelle force aura le

VUE DE SARTÈNE

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, à Ajaccio.)

gouverneur de l'île si jamais il lui faut défendre contre l'invasion cette terre devenue si française de cœur !

Les petits soldats du détachement de Sartène ne gagnent pas à la comparaison[1]. On le sent, la véritable force pour la guerre à l'intérieur, pour la lutte dans ces ravins profonds, sur ces crêtes, c'est l'habitant lui-même. Qu'on lui donne de bonnes armes à l'heure du danger, et il saura bien se garder.

Au moment où je reprenais la route de Propriano, deux habitants de la ville m'ont demandé une place dans ma voiture. Mes compagnons ont aussitôt commencé un éloge de leur pays, en excusant la vendetta ; dans leur esprit, c'est l'exaspération du culte de l'honneur. Et, tout à coup, l'un d'eux, sans me connaître, me parle, avec un esprit d'hostilité que je n'aurais pas soupçonné, de l'Italie et des visées qu'on lui attribue.

— Jamais, me dit-il, jamais ILS ne pénétreront ici. Jeunes et vieux, nous sommes tous enrégimentés et encadrés. Qu'on nous laisse tirer comme nous savons le faire, sans exiger de position régulière, et pas un soldat ennemi ne pourra dé-

1. Jusqu'à ces derniers temps une section ; l'effectif a été porté à une compagnie à la fin de 1897.

passer le littoral. Nos jeunes gens, montés sur leurs petits chevaux, sont des centaures : ils passent partout. Ces pâtres que vous rencontrez ont parfois pour jeu de bondir sur un taureau ; la bête s'emballe, fait des écarts ; ils tiennent bon et la domptent. Avec de tels cavaliers, pouvant se porter partout, avec nos tireurs embusqués au tournant des chemins, derrière les broussailles, il sera impossible de pénétrer chez nous. Donnez-nous du pain et de la poudre ; nous nous chargeons du reste !

Du pain et des cartouches. Voilà, en effet, ce que l'île ne produit pas ou produit insuffisamment. On n'a pas créé d'établissement pyrotechnique en Corse : il faut aller à Marseille pour avoir des munitions. L'île pourrait être le grenier de la France, elle n'a pas assez de blé pour sa consommation ; elle a peu de moulins et tire sa farine du continent. Si jamais elle était bloquée, les privations seraient à craindre. Il y a là un grave problème à résoudre, au moins pour le sud de l'île et les rivages ; dans la partie centrale, la population pourra, comme ses aïeux, vivre de châtaignes.

J'ai trouvé partout cette idée que l'État devrait avoir des magasins toujours remplis pour assurer l'existence de la population en temps de guerre.

Combien vaudrait-il mieux faire moins de politique, assainir les riches plaines de la côte orientale et les vallées d'alluvion et apprendre au paysan corse la culture rationnelle de son sol! L'œuvre n'est pas aussi difficile qu'elle le paraît: il suffit de vouloir se désintéresser des luttes locales, tenir la balance égale entre les clans et appliquer à la Corse les lois dans toute leur intégralité. Je ne veux pas revenir sur l'enquête faite avec tant d'autorité, par mon éminent ami Paul Bourde, dans son étude sur le banditisme et les mœurs publiques en Corse; mais depuis son passage, les choses n'ont guère changé; elles se sont même aggravées, en ce sens que, la Corse ayant désormais un rôle militaire prépondérant, l'état moral du pays est un danger pour la défense nationale. Le jour où l'activité de ce petit peuple ne se portera plus uniquement dans les querelles de parti, la Corse se transformera rapidement.

Mes compagnons en ont la notion confuse. Avec une coquetterie toute nationale, ils me montraient au passage quelques bouts de vignes cultivées comme sur le continent, bien alignées, dans lesquelles la charrue peut circuler; des traces bleues indiquent des précautions contre le mildiou. C'est peu de choses à coup sûr, mais

c'est pour moi une preuve nouvelle que le Corse n'est réfractaire ni au progrès ni au travail.

Maintenant nous sommes sortis de la merveilleuse forêt semée de rochers. La route longe de nouveau le Rizzanèse, gravit un petit mamelon, et nous retrouvons le golfe de Valinco, bordé de montagnes verdoyantes. Dans les arbres, sur une croupe, le bourg charmant d'Olméto, tout blanc, égrène ses maisons.

Avec le crépuscule, les âpres contours des cimes s'apaisent. Une brume légère, montant de la vallée du Barracci, flotte au flanc des montagnes. Celles-ci perdent leur aspect sombre, deviennent bleues et comme impalpables. Propriano, assez laid sous la lumière trop crue, prend une douceur mélancolique.

XIX

LES BOUCHES DE BONIFACIO

Les côtes du sud. — Golfes et anses déserts. — Dans les Bouches. — Bonifacio. — La ville. — Les grottes marines. — Situation militaire. — Une fabrique de bouchons. — Le golfe de Santa-Manza. — L'étang de Stentino. — Au cap Pertusato. — L'île Lavezzi et le naufrage de la *Sémillante*.

Cap Pertusato. Mai.

Au point du jour, le *Bocognano* lève l'ancre ; doublant la petite jetée sur laquelle déferlent les lames, il se dirige vers la haute mer. Le golfe s'élargit à chaque tour d'hélice. Nous longeons sa côte méridionale, bordée de collines presque désertes. Sur cette rive, il n'y a que d'insignifiants hameaux : Portigliolo, Campo-Moro ; sur une pente, Belvédère. A Campo-Moro un petit golfe forme une bonne marine, qui permettrait un débarquement. Mais il n'y a nulle part la moindre défense : pas une batterie, pas un canon, pas une installation pour les torpilleurs. Ce vaste golfe de Valinco, où peuvent mouiller

des flottes entières, est à la merci de l'ennemi[1].

Après la pointe de Campo-Moro, surmontée d'une de ces tours pittoresques dont les Génois avaient garni tous les promontoires, on retrouve la grande mer. On longe la côte, toute frangée d'écueils, découpée par une infinité de petits golfes. Le pays est absolument désert, hérissé de roches admirablement colorées, entourées de maquis d'un vert intense. Les rochers ont une étrange apparence. L'un d'eux a une forme de lion au repos, d'une vérité saisissante, c'est le « lion de Roccapina ». En mer ce ne sont qu'écueils découverts ou cachés. Cette côte est une des plus farouches de la Méditerranée.

L'ensemble, par cette mer agitée, est plutôt inhospitalier. Ce sont déjà les tragiques bouches de Bonifacio, où tant de navires se sont perdus. Certaines anfractuosités du rivage sont comme de petits fjords, ils offriraient aux torpilleurs d'excellentes embuscades en vue du détroit. De Coparchione, de Mortoli, de Roccapina, des *cales* de Fornello, d'Albitro, de Capinero, surtout du golfe, long et étroit, de Figari, comme du golfe,

---

1. Ardouin-Dumazet : *La Défense de la Corse.* — Paris, librairie Berger-Levrault et Cie.



plus large, de Ventilègne, ces petits navires pourraient fondre sur tous les bâtiments qui voudraient franchir les Bouches.

Au loin apparaît une terre moins haute que la Corse : la grande île de Sardaigne ; nous entrons dans les bouches de Bonifacio.

Les Bouches, est-il besoin de le rappeler, c'est le détroit qui sépare les deux îles. Il est fort rébarbatif d'allures ; à peine, sur la côte sarde, un ou deux villages ; sur la côte corse pas même une maison. Nous doublons le cap Féno, et voici au loin, sur un rocher dominant la mer, baignés dans le soleil levant, des tours, des campaniles, des remparts, des toits de maisons. C'est Bonifacio.

O l'étrange ville ! une falaise érodée par les vagues, creusée de grottes, s'avance en surplomb sur la surface irritée des flots qui secouent le *Bocognano*. Pas d'apparence de port, c'est comme un nid de forbans inaccessible. Le timonier donne un coup de barre, et notre paquebot semble entrer dans la falaise même.

Entre ces roches verticales une fissure s'est ouverte, elle se replie bientôt à angle droit, la mer, tout à l'heure furieuse, s'apaise ; nous sommes dans un véritable fjord semblable à ceux de la


BOUCHES DE BONIFACIO
Extrait de la carte d'État-major au $\frac{1}{320,000}$.
Golfe de Sta Manza
Pte Capicciolo
Bonifacio
I. de Cavallo
I. de Lavezzi
BOUCHES DE BONIFACIO
I. Razzoli
I. Ste Marie
I. Budelli
I. de la Madeleine
I. Spargi
I. Caprera
SARDAIGNE

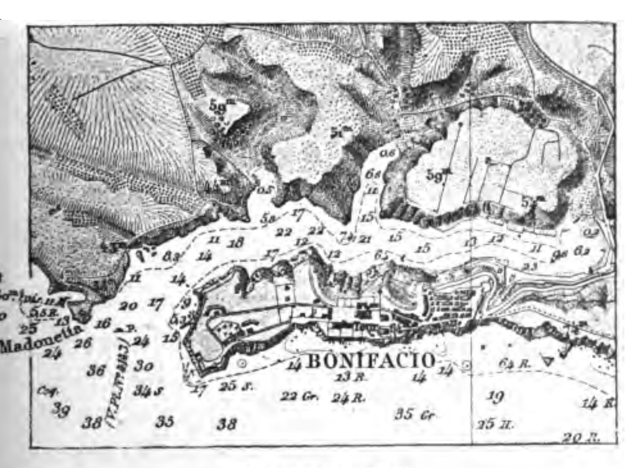
Norvège, large de 200 mètres à peine, long de 1,600 mètres. Mêmes eaux calmes, mêmes rivages à pic. Mais le ciel est bleu, les roches sont calcinées par le soleil. Deux autres petits fjords, la calanque de l'Arènella et la calanque de la Caténa, s'ouvrent sur le principal bassin. Celui-ci est profond; la hauteur d'eau varie de 22 à 10 mètres, il y a encore plus de 6 mètres dans le fond; il pourrait recevoir un cuirassé de fort tonnage, mais si étroite est la nappe d'eau que les grands navires ne peuvent y évoluer; récemment, le croiseur *le Forbin,* long de 95 mètres, ayant un tirant d'eau de $5^m,24$, a tenté l'aventure, il a réussi à virer de bord[1]. La valeur nautique du port de Bonifacio est depuis lors bien plus considérable.

La Marine est bordée de quelques maisons d'où une rampe accessible seulement aux mulets et une route carrossable récente conduisent à la ville haute. Sauf une assez longue rue tortueuse allant d'une extrémité à l'autre de l'étroit plateau, Bonifacio n'a que des ruelles sinueuses, sans soleil, tant les maisons sont hautes. On y croise des ombres silencieuses et noires; ce sont les habitants, mélange de toutes les races qui ont écumé

1. En 1897, un grand cuirassé, le *Terrible,* a pu à son tour pénétrer et évoluer dans le port. Ce navire, long de $85^m,30$, a un tirant d'eau de $7^m,50$.



la Méditerranée : Génois, Sarrasins, Barbaresques, mais où le type génois prédomine. Mi-pirates, mi-marchands, mi-nobles, les aïeux ont sculpté sur leurs portes des armoiries rongées par l'humidité chaude. Sans le ciel qu'on découvre



PORT DE BONIFACIO

D'après la carte de la marine au $\frac{1}{25,000}$.

entre les toits, l'aspect de ces venelles serait sinistre. Mais tout cela a grand caractère, Bonifacio est certainement la ville la plus curieuse de la Corse, une des plus curieuses de l'Europe.

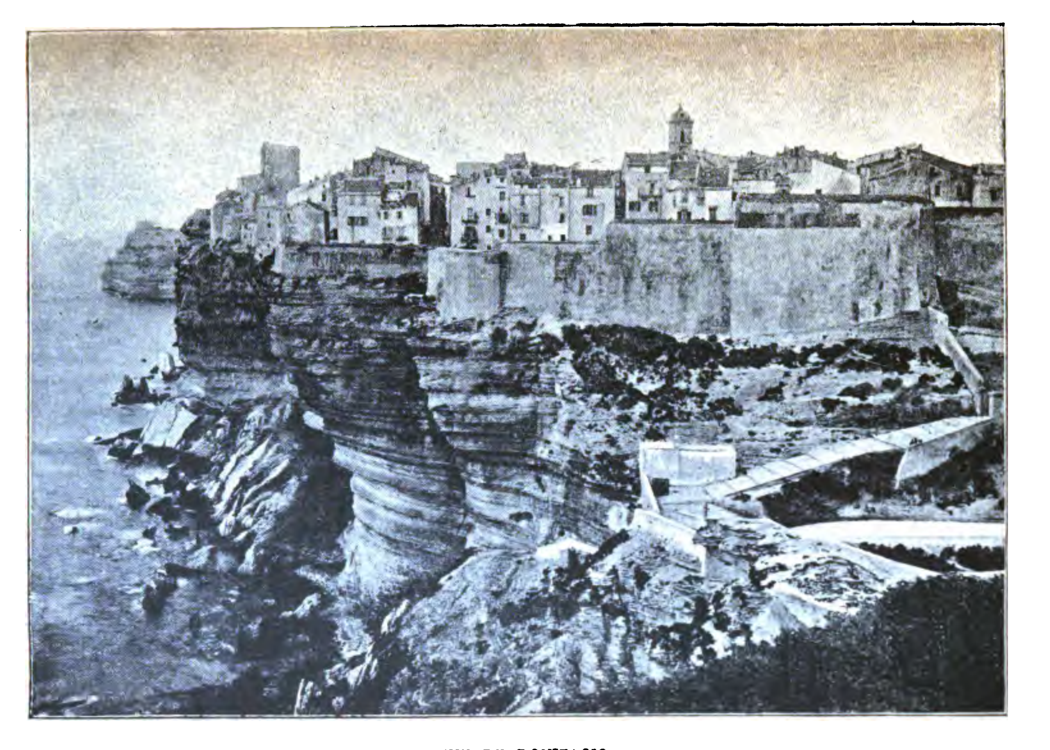
Elle a aussi quelques édifices intéressants, deux ou trois églises et, surtout, ses fortifications, car

c'est une place de guerre. Moins puissante que sa voisine sarde, la Maddalena, elle a de plus le cachet pittoresque imprimé par les débris de la domination génoise.

Sur ce roc, le soleil est ardent. Devant la caserne, une vaste place rappelle, dès huit heures du matin, les ardeurs du soleil saharien. Tout autour de ce quartier militaire, les vieilles tours et les remparts alternent avec les batteries modernes, d'où de monstrueux canons menacent les flots bleus. Mais ces batteries sont trop rares, et ces défenses vieillottes, si pittoresques, sont insuffisantes. Certes, pour le touriste épris de couleur locale, cette immense rotonde, renfermant un puits où l'on descend par un escalier qui paraît sans fin, cet autre escalier dit du roi d'Aragon, taillé dans la falaise et conduisant à la mer, sont des curiosités dignes de visite. Mais que vaut militairement tout cela?

Tours, batteries, remparts, sont des chicanes peu terribles; le temps n'est pas loin, sans doute, où l'on transformera Bonifacio en forteresse moderne; elle y gagnera en sécurité ce qu'elle y perdra en aspect.

La principale curiosité de Bonifacio, ce sont les grottes creusées au pied des rochers et où l'on peut pénétrer en barque. Toutes ces grottes sont



VUE DE BONIFACIO

(D'après une photographie de M. Laurent Cardinali, á Ajaccio.)

fort curieuses, l'une d'elles, le Sdragonato, est splendide. On y pénètre par une voûte hardie où la mer réfléchissant la lumière, tapisse les parois de toutes les couleurs du prisme ; au delà s'ouvre une vaste salle, d'une grande hauteur; dans le plafond une ouverture rappelle bizarrement les contours de l'île de Corse. D'autres cavernes aboutissent à celle-là, on peut aller à pied sec sur les rochers où les tempêtes ont accumulé les algues.

On ne saurait rendre l'impression produite par cette caverne féerique où les roches, les eaux, la végétation accrochée à la voûte forment un décor unique au monde. Si le Sdragonato et ses voisines n'étaient pas si loin des chemins fréquentés par les touristes, si ces merveilles n'étaient pas françaises, nous les déclarerions comparables à la fameuse grotte d'azur de l'île de Capri.

Mais Bonifacio est en France[1]...

Depuis mon dernier voyage à Bonifacio, la situation militaire de la ville n'a pas changé; ce que je disais en 1893 est toujours exact :

L'état dans lequel est laissée cette position superbe

1. J'ai publié en partie cette description de Bonifacio, sous un pseudonyme, dans le *Magasin pittoresque* du 15 décembre 1893.

de Bonifacio est vraiment lamentable. Alors que les Italiens ont accumulé, en face, les formidables défenses de la Maddalena, nous avons placé quelques canons sur le rocher, creusé quelques batteries-cavernes, et c'est tout. Bonifacio lui-même est inexpugnable par la mer; une garnison intrépide peut tenir longtemps; mais la ville possède seulement comme garnison deux compagnies d'infanterie et quelques artilleurs [1]; dans le port, on voit un ponton arasé, gardé par un premier-maître et deux ou trois marins, représentant la défense mobile. C'est tout simplement le néant. En outre, la place est dominée au nord par la chaîne rocheuse de Monte Corbo, dont les sommets, situés à cinq kilomètres de Bonifacio, s'élèvent à 255 mètres en moyenne, c'est-à-dire à près de 200 mètres au-dessus de la ville. Or, ce petit massif du Corbo aboutit, à l'ouest, au golfe de Ventilègne et au port de Stagnolo, où les débarquements sont faciles; à l'est s'ouvre le magnifique golfe de Santa-Manza, où toute une vaste flotte pourrait mouiller. Maîtresse de ces golfes, une escadre ennemie peut jeter à terre un petit corps de débarquement qui, couvrant ces crêtes, aurait vite installé des batteries de bombardement qui réduiraient Bonifacio en cendres.

Eh bien! ces beaux golfes sont sans défense. Il suffirait pour les protéger de fortifier le Corbo et les pointes. Avec des batteries sur ces hauteurs, Bonifacio est transformé à peu de frais en un camp retranché puissant, suffisamment vaste pour recevoir en bétail des

1. A la fin de 1897 la création des quatrièmes bataillons a permis de donner une compagnie de plus à Bonifacio.

approvisionnements en vue d'un long siège, et nous sommes en partie maîtres du détroit.

Mais ainsi mis en état de défense, Bonifacio ne serait pas encore une position maritime ; son port ne peut recevoir une escadre ; il faut, près de là, un abri pour nos navires, un point d'où les torpilleurs puissent facilement s'élancer sur l'ennemi. Le golfe de Ventilègne est trop ouvert, mais le golfe de Santa-Manza est superbe. C'est l'idéal de l'abri inviolable pour les torpilleurs.

J'ai tenu à visiter Santa-Manza, sur les indications d'un officier de marine qui m'a signalé une crique comme pouvant offrir aux torpilleurs un précieux abri. La chaleur est forte, je n'ose entreprendre la course à pied. On me propose une voiture ; en attendant je vais au fond du port visiter une des rares usines de l'île, la fabrique de bouchons de MM. Carréga et Santini, usine dont la présence s'explique par la grande quantité de chênes-lièges croissant dans les forêts du littoral oriental, entre Bonifacio et Solenzara. On trouve le liège à peu près partout en Corse, mais il ne constitue guère de futaies que dans la partie méridionale, c'est-à-dire dans l'arrondissement de Sartène ; les bois les plus étendus couvrent les collines des cantons de Bonifacio et de Porto-Vecchio ; je dois les traverser dans l'excursion que

j'entreprendrai demain. Aucun document officiel ne fait connaître l'étendue de ces bois, ils sont en grande partie domaines particuliers et renferment nombre d'autres essences, chênes verts et pins. Par les tableaux de douanes seulement, on peut connaître l'importance de cette exploitation ; en 1895, la Corse a expédié 795 tonnes de liège brut, dont 728 tonnes en France. En 1896 cette quantité est tombée à 582 tonnes. L'usine de Bonifacio et le dépôt annexe de Porto-Vecchio font la plus grande partie de ce commerce. A l'usine, les planches de liège sont parées, soumises à la vaporisation et débitées par deux cents ouvriers dont cinquante femmes.

500,000 kilogr. de liège y sont mis en œuvre chaque année, la quantité de bouchons produite atteint 50 millions. Il y a vingt-cinq ans, l'industrie du liège était complètement inconnue en Corse, sa prospérité a été rapide ; les produits ont été vite récompensés par de nombreuses médailles aux expositions de Paris, Moscou, Hanoï et Ajaccio[1].

Près de l'usine se détache le chemin de Santa-Manza, tracé dans une vallée profonde et ro-

1. Pour détails plus complets sur l'industrie du liège, voir dans la 13e série du *Voyage en France* les chapitres XIV, XVIII et XIX.



cheuse ; d'énormes murailles en pierres sèches enclosent des champs d'oliviers et abritent les arbres contre les vents très violents dans ces parages. Les bourrasques ont courbé ces arbres, les ont arasés comme des charmilles de vieux jardins français. Ces oliviers sont presque la seule culture de Bonifacio ; ils couvrent de vastes espaces et produisent assez d'huile pour que la consommation, cependant considérable dans une contrée où le beurre et la graisse sont inconnus, ne puisse tout utiliser. Les Niçois viennent acheter l'huile ; 415 quintaux ont été envoyés directement sur ce port par celui de Bonifacio[1]. Tous les habitants sont propriétaires d'oliviers, la récolte des fruits est un travail auquel chacun prend part. Les olivettes s'étendent fort loin ; pour s'y rendre, hommes, femmes, enfants, partent de bonne heure sur des ânes. Ces caravanes présentent un spectacle bien rare en Corse, en dehors de Cargèse.

Le chemin passe devant le couvent de Saint-Julien, semblable à une forteresse et encore habité ; sept ou huit capucins y vivent et arrosent

1. Le mouvement du port en 1896 a atteint 262 navires et 22,648 tonnes à l'entrée, 257 navires et 22,394 tonnes à la sortie. L'exportation des huiles s'est élevée à 72 tonnes, celle des grignons d'olive à 450 tonnes.



leurs jardins avec l'eau d'une source abondante que l'on doit conduire à Bonifacio. Autour du couvent, il y a un peu de vie agricole; entre et sous les oliviers on cultive des céréales, les vignes sont assez nombreuses, mais ruinées en grande partie par le phylloxéra. Pour se débarrasser des pierres, on les a entassées au milieu des champs, en piles sur lesquelles croissent des lentisques. Les méthodes culturales sont des plus primitives : après la récolte on laisse longtemps la terre en jachère ; lorsque l'on veut de nouveau mettre le sol en valeur, on pratique l'écobuage, c'est-à-dire que l'on incendie les herbes et les broussailles. Le sol ne reçoit pas d'autre amendement.

Par ces campagnes, où les cultures sont noyées dans le maquis maigre, on monte sur un petit col d'où, bientôt, on découvre le golfe de Santa-Manza, superbement encadré entre de hautes collines aux pentes raides, revêtues d'arbousiers, de myrtes et de chênes verts. Des sources suintent sur le rivage ; il y a là de beaux jardins, des orangers, un palmier, des arbres très verts. Chaque vallon ou ravin renferme une de ces riantes oasis.

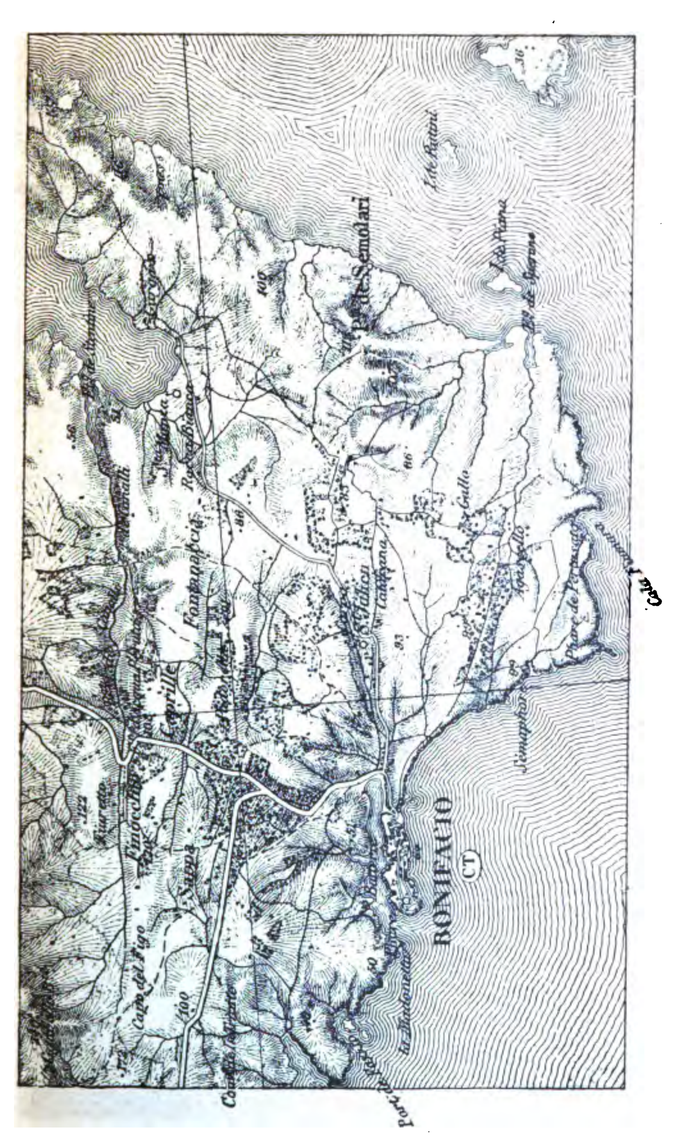
On trouve quelques pêcheurs sur la plage ; l'un d'eux a consenti à me prendre pour me faire tra-

verser la partie la plus étroite du golfe, entre une sorte de marine appelée Gurgazo et l'étang de Stentino, cette crique dont on m'a parlé. Ah l'admirable navigation! combien la mer est ici divinement bleue! En quelques minutes nous avons atteint Stentino. Le nom d'étang rend bien mal l'aspect de cette indentation du rivage. C'est un véritable fjord analogue à celui de Bonifacio, une calanque comme celles de Cassis[1]; au lieu des falaises blanches, ce sont d'immenses parois tapissées par une exubérante végétation : lentisques, myrtes, arbousiers, ne laissent pas apparaître le roc; mais au-dessus, surplombant, sont de belles roches dorées par le soleil. Au fond de cette faille dort le petit bras de mer, d'un bleu intense. C'est superbe, une des plus belles choses de ces beaux rivages, et c'est ignoré, sauf par les officiers de torpilleurs qui ont franchi la barre.

Cette barre est formée par des sables jaunes que la mer, parfois agitée dans le golfe, a accumulés à l'entrée de ce fjord toujours calme; il sera très facile de l'enlever, alors les torpilleurs de haute mer eux-mêmes trouveront assez de fond. Dans cette cassure du rivage, ils ne pour-

1. Voir 13e série du *Voyage en France*, chap. IX.




BONIFACIO
Capo del Figo
Fontanaccia
Ile Piana

ront être aperçus ni poursuivis; de là ils pourraient fondre à l'improviste sur tout navire tentant d'entrer dans le golfe de Santa-Manza ou celui de Porto-Vecchio.

L'installation d'un dépôt de charbon au fond de l'étang est chose facile; il y a de l'eau fraîche et courante et de l'ombre, choses rares dans cette partie de la Corse. Un chemin, taillé dans le rocher, monte le ravin de Canali et va rejoindre la route nationale à Finocchio, hors de toute vue.

M. Piras, maire de Bonifacio[1], qui m'avait accompagné jusqu'au golfe, m'attendait sur le rivage. Il m'a guidé à travers des collines rocheuses, très accidentées, couvertes de maquis et de bois de chênes verts, abritant dans leurs plis des oliviers et des champs. Sous un soleil cuisant, nous avons ainsi gagné le nouveau fort et le phare de Pertusato. La vue, d'ici, est admirable sur les Bouches, la Sardaigne et les îles ou écueils sans nombre semés dans le détroit. Sans l'éclat du ciel, on pourrait se croire dans les tragiques parages du Raz de Sein ou d'Ouessant[2]; mêmes traînées de roches, même houle se

---

1. Aujourd'hui juge de paix du canton.
2. 4e série du *Voyage en France*, chap. XII, XIII et XIV.

brisant en écume, mêmes sinistres souvenirs. Sur l'une de ces îles, Lavezzi, se brisa, le 15 février 1855, la frégate *la Sémillante,* qui portait 750 soldats en Crimée. Tous périrent; on a dû creuser deux cimetières sur ce rocher farouche pour ensevelir les 600 corps rejetés par la mer.

XX

UNE VENDETTA. — PORTO-VECCHIO

Mon ami Guérin. — En pleine vendetta. — Le bandit Natta Luccia. — Au-dessus de Santa-Manza. — La Maddalena ! — Tragédie nocturne. — La veillée du mort. — Porto-Vecchio et son golfe. — Pêche des huitres perlières. — Projet de port militaire. — La pointe Al Cerchio. — Les iles Cerbicales.

Porto-Vecchio. Mai[1].

Pas de diligence aujourd'hui pour Ghisonaccia. L'idée de passer une journée encore à Bonifacio, sous l'implacable soleil, n'a rien de séduisant. Nous nous sommes résolus, mon ami Guérin et moi, à louer une voiture et à partir seuls. Mon ami Guérin est un aimable fonctionnaire parisien, très administratif dans son bureau ; une fois hors de Paris, c'est un emballé pour la couleur locale. Depuis que nous étions en Corse, il ne rêvait que vendetta, vocero et lamento, et nous n'avions eu ni vendetta, ni lamento, ni vocero. Guérin avait une tristesse profonde.

1. Une partie de ce chapitre a été publiée dans le *Magasin pittoresque*.

Or, Bonifacio n'a qu'une voiture à louer. Quand nous arrivâmes chez le loueur, il nous apprit qu'on venait de lui retenir l'équipage.

— Qui ça, on ? lui dit Guérin.

— Le procureur de la République de Sartène, arrivé avec vous par le bateau ; il va constater une vendetta.

— Une vendetta !

Mon ami me saisit le bras, et, d'une voix tremblante d'émotion :

— Entendez-vous, une vendetta ! Et le procureur a pris la seule voiture ! Il ne nous a pas emmenés[1].

Sa colère était vive, je me pris à rire. Mais il ajouta :

— Il me faut une voiture, je donnerais ma tête pour une voiture !

Il n'y eut pas besoin de sacrifier une tête. M. Santini, le fabricant de bouchons, apprenant notre désir d'aller à Ghisonaccia, nous offrit de nous prendre avec lui jusqu'à Porto-Vecchio et de nous confier sa voiture au delà. On ne lui laissa pas le temps de revenir sur cette offre : une demi-heure après nous descendions à fond de train vers le

---

1. Nous avions fait route sur le *Bocognano* avec des magistrats ; ces messieurs étaient restés à part, comme si l'on avait voulu cacher cette enquête à des continentaux.



port pour nous engager sur la route de Bastia. Il était déjà tard, trois ou quatre heures de l'après-midi, et Porto-Vecchio est distant de vingt-huit kilomètres.

La route tracée, à la sortie de Bonifacio, dans un ravin boisé de chênes verts et d'oliviers, monte rapidement sur un plateau creusé de vallons allant au golfe de Santa-Manza. Le pays est désert, le maquis n'a pas la puissante végétation des environs d'Ajaccio. Ce sont des fourrés bas de myrtes et d'arbousiers. Entre les collines, on aperçoit parfois le rivage, bordé de marais. Les hauteurs sont très modestes, bien peu atteignent deux cent cinquante mètres d'altitude, mais sur le ciel bleu leurs cimes rocheuses ont parfois fière mine. Çà et là, à de grandes distances l'une de l'autre, des maisons grises, en ce moment inhabitées, car la malaria chasse les habitants dans l'intérieur. Personne sur la route, pas un animal dans les champs.

— Y a-t-il des bandits ? demandons-nous au cocher.

— Non, il n'y a que Natta Luccia !

Les yeux de Guérin étincelèrent :

— Qui ça, Natta Luccia ?

— Natta Luccia a pris le maquis après une vendetta. Tant qu'on lui a donné à manger il est resté tranquille. Mais on s'est lassé de le nourrir

et il « prend » volontiers. Dernièrement il a arrêté un cocher et lui a demandé de lui *prêter* sa montre et quinze francs, puis il a exigé qu'on le conduise à Porto-Vecchio. Chemin faisant, il s'est endormi. Le cocher l'a saisi à la gorge et l'a menacé de l'étrangler s'il ne restituait pas les quinze francs et la montre. Natta Luccia s'est exécuté, mais quand le cocher est rentré à Bonifacio, il a trouvé une lettre lui disant : « Rappelle-toi que tu me dois une montre en argent et quinze francs. »

— Et alors!

— Alors on a fait tenir tout cela à Natta Luccia, pour éviter la vendetta!

Dame! nous avons un peu cherché dans nos poches, mais aucune arme, sinon ces couteaux corses fabriqués à Thiers et gravés à Ajaccio. Ça ne nous garderait pas d'un coup de fusil venu du maquis.

Depuis un instant je constatais avec chagrin que la route n'offrait aucune vue sur la mer. J'avais cependant espéré dominer l'entrée du golfe de Santa-Manza. Nous étions loin déjà, la route s'écartait de plus en plus du rivage; j'avisai sur la carte un mamelon coté 147 mètres; nous étions à 50 mètres à peu près; je proposai à mes com-

pagnons de gravir la colline. Cela leur souriait peu, la chaleur était forte. Je décidai Guérin en lui disant que peut-être les fourrés recélaient des bandits.

M. Santini, un peu à contre-cœur, se joignit à nous. Nous voilà tous les trois à faire cette excursion, anodine en apparence. Ah ! nous nous en souviendrons, de cette grimpade au coucher du soleil ! Fourrés à traverser, énormes rocs à gravir, il faut s'aider des mains, se hisser; enfin nous finissons par atteindre les roches escarpées du sommet. Pas de bandits, mais là, devant nous, apparaît la Maddalena. Au fond du détroit, semé d'îles et d'écueils, la Sardaigne aux collines boisées, d'un maigre relief, se dessine, précédée d'îles sombres, sur lesquelles on distingue les remparts des forteresses. Entre d'étroits chenaux monte la fumée d'un vapeur, un torpilleur sans doute. Les trois lieues de mer qui nous séparent de cette sorte d'embuscade maritime tendue contre nous peuvent être franchies en quelques minutes par la force navale embusquée dans ces passes formidables. Pour nous opposer à une attaque contre la Corse, à un débarquement sur ces golfes harmonieux, mais solitaires, étalés à mes pieds, nous n'avons rien, absolument rien !

Et je jette un coup d'œil mélancolique sur ce

beau golfe de Santa-Manza s'ouvrant au-dessous de nous entre des collines si faciles à organiser pour neutraliser la forteresse italienne.

Nous redescendons au prix de sauts et de dé-



gringolades. Guérin et moi avons des pardessus et pouvons nous envelopper, mais notre compagnon se trouvait en nage et ne pouvait se couvrir; nous l'avons emmaillotté dans des journaux et avons poursuivi ainsi notre route au crépuscule,

dans une campagne déserte et ravagée par la malaria. Une seule maison borde le chemin, les habitants l'ont abandonnée pour se réfugier dans la montagne.

La nuit vient, très vite, nous roulons désormais dans le maquis, lugubre à cette heure. Tout à coup, des hurlements saisissants s'élèvent. C'est la veillée des morts, nous dit le conducteur, il y a eu vendetta et les femmes se lamentent. Au même instant surgissent, derrière des buissons, des hommes armés de fusils et des femmes; ils s'avancent vers nous d'un pas saccadé et farouche. A la faible lueur qui existe encore, ils viennent très près : nous ne sommes pas de la famille de l'assassin, ils nous laissent aller.

Mais cette scène nous a fait passer un léger frisson dans le dos.

Un peu plus loin d'autres cris, une lumière brille. Devant nous se dresse une petite chapelle gardée par des hommes armés; par la porte entr'ouverte on aperçoit un cadavre étendu sur les dalles. Une femme debout, le bras tendu, profère des imprécations rythmées dont nous ne devinons pas le sens. C'est le vocero.

La famille et les amis veillent la victime, en attendant qu'on puisse atteindre l'assassin. Celui-ci, me dit-on, est un soldat, il a tout quitté pour

venir venger son père tué par l'homme dont nous voyons le corps.

Après cette tragique rencontre, le calme se fait de nouveau. Par le maquis sans fin nous poursuivons notre route ; un instant brillent devant nous les eaux du golfe de Santa-Giulia ; plus loin, sur un pont, nous franchissons le large lit du Stabiacco. Enfin voici Porto-Vecchio. L'hôtel est situé au quatrième étage d'une haute maison. Nous nous couchons. L'air est lourd et pesant, un air de malaria prédisposant au cauchemar. Nous rêvons Natta Luccia et vendetta. Au milieu de la nuit, un bruit de cavalcade nous réveille ; de la fenêtre je vois un groupe confus de mulets chargés et de gens ; nous croyons à un départ à la montagne pour fuir la malaria. Et le matin nous apprenons que Natta Luccia était au milieu du groupe !

Avec le jour, les cauchemars s'en vont. La lumière pénètre à flots par la large baie de la fenêtre. Du balcon, on découvre un vaste paysage de mer. Entre des collines boisées de maquis et de chênes verts, semées, aux abords de la ville, de beaux oliviers, s'abaissant au nord vers une plaine d'aspect palustre qui est le delta de l'Oso, s'étale une nappe d'eau vaste, tranquille et

bleue. On la domine de très haut. C'est le golfe de Porto-Vecchio, une des plus profondes indentations de la côte de Corse. On pourrait le croire séparé de la mer, sans le phare et le fanal qui indiquent l'endroit où le golfe s'ouvre sur la Méditerranée. Cette entrée est franchement orientée vers la grande mer pendant 4,000 mètres et, brusquement, le golfe se replie du nord au sud pendant une longueur égale, absolument masqué des vues du large par la péninsule d'Al Cerchio, dont le point culminant atteint 325 mètres.

Nous avons voulu visiter la ville et le golfe avant la grande chaleur. La ville est une bien petite bourgade, assez pittoresque avec ses hautes maisons, ses rues tortueuses, ses anciens remparts encore percés d'une porte par laquelle on découvre une vue superbe sur le fond du golfe et les salines. Dans tout Porto-Vecchio il n'y a qu'une rue digne de ce nom, elle est d'origine récente et relie la ville à la grande route. Elle se borde rapidement de maisons ; on construit beaucoup ici, même on travaille fort bien le granit et le porphyre rose ; de nombreuses carrières ont été ouvertes près desquelles sont occupés des tailleurs de pierre — italiens comme toujours, lorsqu'il s'agit de travaux pénibles.

On descend à la « marine », c'est-à-dire au port,


GOLFE DE PORTO-VECCHIO
Pte St. Cyprien
Fanal de Giovan Longo
Tour
PORTO-VECCHIO
CT
Pte della Varra
Pte de l'Arena
Pte de Chiappa
Phare
Sémaphore
Piccovaggia
Pruna
Funcia
Trinité

par une jolie route à flanc de coteaux, sous les chênes-lièges et les oliviers. Le mot port est une exagération, tout se borne au mouillage excellent de la rade ; un quai de 210 mètres et un débarcadère long de 25 mètres, accessible seulement aux embarcations, constituent tous les travaux. L'usine destinée à racler, faire bouillir et préparer les lièges pour l'exportation est la seule construction sur le rivage. MM. Carréga et Santini y réunissent les produits de vastes forêts qui leur sont affermées en vertu de plus de 300 baux. Ces lièges, bruts ou préparés, emballés ici, sont envoyés dans toute l'Europe depuis Lokeren en Belgique jusqu'à Odessa. Autour sont empilés les écorces de chênes et les charbons de bois, principaux éléments du commerce local[1]. Hélas ! ce sont des produits bien insuffisants pour donner de l'activité à ce bassin, rares sont les navires, les douaniers de Porto-Vecchio sont fort peu occupés, les salines dont ils surveillaient l'exploitation et qui avoisinent le quai sont faiblement exploitées.

Nous sommes guidés dans notre visite par un aimable fonctionnaire de l'enregistrement, venu

---

1. Mouvement du port en 1896 : entrées, 42 navires, 4,295 tonnes; sorties, 41 navires, 4,371 tonnes.

du continent et un peu exilé ici ; il a très bien accepté la solitude et s'y est fait des amis, cela nous vaut d'obtenir l'embarcation des douanes pour visiter le golfe. A ma grande surprise, je dois constater combien les publicistes qui présentent comme peu coûteuse la création d'un port de guerre et d'un arsenal à Porto-Vecchio se sont trompés. Il faudrait de grands dragages, pour lesquels la somme de 3,500,000 fr. prévue par deux écrivains maritimes est bien insuffisante[1].

La carte marine ne donne nulle part, dans la zone abritée des vues du large, une profondeur supérieure à 7 mètres ; la moyenne paraît être de 6 mètres. Pendant les deux heures passées à parcourir ce lac maritime, nous avons pêché partout, avec une perche, ces grandes coquilles de nacre, longues de près d'un mètre, que l'on aperçoit au fond de l'eau par millions et où l'on trouve des perles parfois assez fines. En aucun point un grand cuirassé ne pourrait trouver un mouillage suffisant. Pour charger les lièges il faut se servir de petits bateaux, les navires devant rester au large. Il faudrait donc des sommes considérables

1. *Les Guerres navales de demain*, par le commandant Z... et H. Montéchant, avec une préface de M. le contre-amiral Réveillère. 1892. Un volume in-12. Berger-Levrault et Cie, éditeurs. 3 fr. 50 c.



pour obtenir des fonds de 9 à 10 mètres. C'est le gros obstacle à la création d'un port militaire, car les rives se prêteraient à merveille à l'établissement de cales et de chantiers. Si l'on fait abstraction de cette nécessité des dragages, on reconnaît qu'une double jetée fermant le golfe à l'endroit où il se replie, et enracinée à la côte pour laisser un étroit passage, donnerait une rade d'une sécurité absolue, où toute une flotte pourrait s'abriter. Mais il y aurait d'autres travaux à exécuter ; il faudrait surtout rejeter vers la grande mer le cours de l'Oso et assainir le delta de ce petit fleuve, cause de malaria.

Tout est donc à faire ici pour rendre le pays habitable. Pour coûteuse que soit l'œuvre, elle rémunérerait largement ses auteurs. Assaini, le pays donnerait lieu à une exploitation agricole dont on peut voir les résultats par le beau domaine Georges Ville, créé au bord d'une crique, au nord de Porto-Vecchio.

La population est active et industrieuse, ses habitants, dont 1,336 sur 3,195 résident dans la ville, et les autres sur le vaste territoire de la commune, répandus en de nombreux mais minuscules hameaux, escomptent beaucoup l'avenir promis à leur admirable situation commerciale, aussi ai-je trouvé chez tous le meilleur accueil. Le fils

d'un médecin a voulu me faire visiter lui-même les salines et la vallée du Stabiacco, dont les marais sont une cause d'insalubrité et que l'on tente de dessécher. Nous avons parcouru le maquis embaumé pour gagner le point culminant de la presqu'île en gravissant d'énormes entassements de rocs qui surgissent de broussailles impénétrables. C'est la pointe Al Cerchio[1] surmontée d'un signal trigonométrique, à 325 mètres au-dessus de la mer. De ces roches aux teintes fauves, la vue est immense sur la côte, la mer semée d'îles, les Bouches et la Sardaigne. Au-dessous de nous s'alignent les Cerbicales, rangée de quatre îlots déserts. Les deux plus grands, Forana et Piana, n'ont pas un kilomètre de longueur.

Je serais resté longtemps à contempler ces merveilleux horizons maritimes, mais la chaleur est terrible et nous devons coucher ce soir à Solenzara, dont dix lieues de route nous séparent.

---

1. Située à 1,700 mètres au sud du hameau de Pruna. Voir la carte du golfe, p. 285.

XXI

LE FIUMORBO

L'Oso. — Sainte-Lucie. — La Parata. — Favone. — Oasis de Solenzara. — Le domaine de Migliacciaro. — Les bandits en Fiumorbo. — Une colonne de gendarmes. — Ghisonaccia.

Aleria. Juin.

Au delà de Porto-Vecchio, la côte, jusqu'à Bastia, n'offre plus d'abri ; cependant, entre le golfe et le torrent de Cavo, s'ouvrent de belles anses séparées par de pittoresques péninsules. Cette partie du rivage corse est d'ailleurs fort éloignée de toutes les voies de communication. La route court dans l'intérieur, à travers un interminable maquis à peine interrompu par les pauvres maisons du nouveau hameau de la Trinité et celles, entourées d'eucalyptus, du village de Sainte-Lucie. Les chênes-lièges sont l'unique fortune de la contrée, leurs massifs couvrent les deux pentes de l'Oso, torrent abondant dont les apports ont comblé une grande partie du golfe de Porto-Vecchio et créé les marais insalubres qui

entravent la prospérité de la ville. Pays abandonné où, sans les maisons de cantonniers et les tas de liège, on ne trouverait pas trace de vie humaine. Pays sinistre aussi par ses souvenirs :

— Vous voyez cet arbre, me dit le cocher, là on a tué un homme !

La vendetta est partout, ici, à la grande joie de Guérin, ravi de trouver tant de couleur locale dans ce désert torride où les chênes et les pins clairsemés ne donnent aucune fraîcheur.

Une fois le large lit de l'Oso traversé, on aperçoit des constructions grises et basses, espacées en hameaux écartés, formant la commune de Lecci, mais tous sont vides, la population commence à fuir pour éviter la malaria ; elle habite en ce moment le haut bassin du Rizzanèze, vers Serra-di-Scopamène, d'où elle descendra en octobre. Cependant un de ces hameaux de Lecci, Sainte-Lucie, groupe le plus considérable de la commune, conserve ses habitants. C'est un village nouvellement construit à la jonction de la route et d'un chemin qui remonte la gorge profonde du Cavo, torrent dont le nom (*le Creux*) dit assez l'aspect tourmenté. Les maisons neuves de Sainte-Lucie sont couvertes de tuiles rouges, la route et les environs sont plantés d'eucalyptus, j'ai vu un ruisselet plein de cresson, indice



d'eaux claires et pures ; il y a une fontaine dans le village. Aussi les bords du Cavo sont-ils ici exempts de fièvres, la population peut rester toute l'année ; le passage des voitures, le voisinage de Conca, gros village bâti dans une *conque* entre les vallées d'Albarello et de Vittoli, lui donnent quelque animation. Sur les routes, nous croisons des groupes d'enfants superbes, frais et roses, courant au grand soleil, tête nue.

Au delà du Cavo, la route s'élève dans les bois de pins pour aller retrouver la mer à la Parata, belle colline couronnée par une tour génoise d'un grand caractère pittoresque, d'où l'on découvre un superbe horizon, jusqu'aux îles vaporeuses de l'archipel toscan. La Parata couvre une de ces *marines* foraines qu'indentent à peine la côte, une des moins étendues et des plus exposées au vent d'est. A partir de ce point jusqu'à l'embouchure de la Solenzara, la côte est très abrupte, très déserte. La grande route en épouse tous les contours, dominant une immense étendue de mer. Pas une maison sur la plage, pas un village sur les hauteurs. La mer, les falaises, le maquis. De temps en temps la montagne s'entr'ouvre pour livrer passage à un torrent coulant au fond d'une vallée profonde, aux rives bordées de roseaux et de tamarix, dont les eaux, refou-

lées par une barre de sable, croupissent au soleil. La Conca et le Torco sont les plus importants de ces torrents. Celui de Favone aboutit dans le « port » de ce nom, relié au village de Conca par un chemin en partie carrossable, traversant la forêt de Vittoli. Des montagnes boisées descendent de grandes quantités de charbon de bois qu'on empile sur la belle plage de Favone, d'un sable fauve, où des embarcations viennent le prendre pour le porter aux bateaux espagnols ou italiens, quelquefois marseillais qui chargent ce combustible. Une auberge, une fontaine, une chapelle constituent à elles seules le village du « port de Favone ». Au delà recommence la solitude. La marine de Canella, entourée de fourrés de cistes aux parfums pénétrants, aux fleurs semblables à de petites roses blanches, celles de Cala-d'Oro, de Manichino sont désertes; de temps en temps des balancelles embarquent un peu de charbon de bois obtenu dans les vastes maquis de Sari-di-Porto-Vecchio, dont les merles sont fameux dans la gastronomie corse et contribuent à pourvoir les fabriques de pâtés de merles de Bastia et d'Ajaccio. Cette solitude si profonde est empreinte d'une majesté singulière, aux heures douces surtout, quand la nature de ce rivage corse, si farouche au grand soleil, se prend à sou-

rire. Au crépuscule, c'était comme un éblouissement. La mer était d'un bleu mat et frémissant, les horizons lilas se dégradaient autour des massifs d'or rougi des îles de Toscane. Les monts de Corse, ceux lointains de Sardaigne se détachent sur le firmament avec la netteté du Fusiyame dans les aquarelles japonaises. De ces splendeurs nul ne jouit, le pays semble complètement inhabité.

La population s'est portée plus haut, à l'embouchure de la Solenzara. Un centre important s'y était créé, autour d'une belle usine à fer traitant les minerais de l'île au moyen du charbon de bois. Le hameau prenait l'aspect d'une ville, de belles fermes l'entouraient : l'une d'elles porte sa date par le nom de Kamiesh emprunté à la guerre de Crimée, de grandes plantations d'eucalyptus avaient fait disparaître la malaria ; la forêt ainsi obtenue, encadrant les eaux du petit estuaire de la Solenzara, donnait un riant caractère au nouveau centre, mais les progrès de l'industrie ont tué les fers au bois, l'usine est fermée ; cependant la situation de Solenzara, à l'issue d'une longue vallée aboutissant au puissant massif de l'Incudine est excellente, d'autant plus qu'un bon chemin, traversant l'île, aboutit sur l'autre versant, à Sartène. Aussi Solenzara, dont

la « marine » est abritée par une jetée, est-il un point possible de débarquement. En tout état de cause, on devrait prolonger jusque-là le chemin de fer du littoral pour amener rapidement les troupes en cas de nécessité. La ligne traversant des maquis en terrain plat ne coûterait pas très



cher. On pourrait attendre ainsi le moment où la voie ferrée atteindrait Bonifacio en traversant la région accidentée qui sépare cette ville de Solenzara.

Au nord de ce village appelé à un bel avenir, où se maintient une population active et accueillante, — je garderai le meilleur souvenir de l'hospitalité de M. Visidari, — la région change com-

plètement d'aspect, les montagnes s'éloignent de la mer. Lorsqu'on a dépassé la ferme de Chiola entourée de grands eucalyptus d'une belle venue, on voit s'entr'ouvrir d'immenses plaines formées par les déjections des torrents et les apports de la Méditerranée, couvertes d'interminables maquis. Des marais d'où monte la malaria et de vastes étangs contrastent étrangement avec l'aspect tourmenté du reste du pays. Sans les lits des torrents qui coupent la fastidieuse étendue et dont les rives ont quelques cultures, la région serait d'un ennui mortel. De loin en loin, de misérables maisons. Le groupe le plus considérable est à la traversée du Travo ; des huttes, des maisons de galets forment un hameau doté d'une chapelle. Cependant le sol est riche. Bien cultivé et assaini par des plantations d'eucalyptus, il serait une des régions les plus belles du monde. Au point où la route est croisée par le chemin des bains de Piétrapola à la marine de Calzarello, le vaste domaine de Migliacciaro offre de nombreuses fermes cultivées d'une façon fort primitive, mais ses terres paraissent d'une rare fécondité. Les femmes et les jeunes filles travaillent aux champs, j'en avais déjà vu descendre de petits groupes des hauteurs de Solaro et de Ventiséri, allant dans les terres qui bordent le Travo ;

en voici d'autres venant de Prunelli; portant leur repas sur la tête, elles vont sarcler les blés. Beaucoup de porcs dans le maquis; pour les empêcher de s'aventurer dans les fourrés, on les a munis d'un collier angulaire de bois, terminé à sa base par un long bâton.

Dans ces espaces immenses, on rencontre assez souvent des gens sur la route; beaucoup de cavaliers vêtus de costumes sombres, armés d'un fusil, parfois superbes d'allure. Voici maintenant des colporteurs italiens poussant une charrette remplie d'objets de mercerie, de linge, de chapeaux, de ceintures. Ils montent du fond d'une dépression où coule un torrent assez abondant, le Fiumorbo. C'est un des fleuves dont j'aurais voulu suivre le cours; ses gorges sont terrifiantes et sublimes, il est peu de paysages plus grandioses que le défilé par lequel ce *fleuve aveugle*, tel est la signification de son nom, descend des sommets glacés du Renoso.

Mais le Fiumorbo est en ce moment dangereux à parcourir; ses rochers et sa brousse sont occupés par des bandits nombreux; bandits *pour l'honneur*, d'abord, c'est-à-dire jetés dans le maquis à la suite de vendettas, ils ont peu à peu versé dans le brigandage. Ils ne sont que huit, dit-on, dont un seul serait voleur de grand che-



min. Mais les autres ne valent guère mieux. J'ai compris, chez mes aimables hôtes de Solenzara, où l'on avait invité en mon honneur les principaux propriétaires, que si les bandits ne volent et ne tuent pas, c'est parce qu'ils ont mis tout le monde à contribution. On n'a la sécurité, on ne peut labourer, faire paître son bétail et se promener qu'à la condition de payer tribut et un lourd tribut. Et nul n'ose dire la vérité. Les habitants de Prunelli et des autres villages des vallées d'Abatesco et de Ghisoni ont dû demander du secours, on leur a envoyé plusieurs brigades de gendarmerie, cinquante hommes en tout. En vain ont-ils fouillé le pays autour de Prunelli, leur quartier général, ils n'ont pu s'emparer des bandits; par contre, depuis quinze jours, ils ont perdu un des leurs, tué dans une rencontre ou traîtreusement assassiné. Depuis plus de cinq mois, ils étaient là, puis on eut la conviction que, par crainte de vengeance, les mêmes habitants qui demandaient l'aide des gendarmes prévenaient les bandits de tous les mouvements de la petite troupe! Le procureur général et le colonel de gendarmerie ont trouvé la farce mauvaise : ce matin même les gendarmes ont quitté Prunelli pour aller coucher à Ghisonaccia. C'est le grand événement du pays. Un habitant vient le raconter

à notre cocher, dont il arrête la voiture sur le pont du Fiumorbo. Les gendarmes ont quitté Prunelli avec enthousiasme; ils criaient très haut : « Adieu le Fiumorbo ! adieu le Fiumorbo ! » Et les bandits, par la veule complicité des habitants, demeurent maîtres du pays.

Nous restons un moment dans le fond du val frais et tranquille, à regarder les femmes de Ghisonaccia puisant dans le fleuve au moyen de casseroles pour remplir des cruches. Et nous repartons pour aller chercher un gîte à la gare, supposant avec candeur que la station terminus du réseau corse doit être entourée d'hôtels. Hélas! Après une étroite bande de cultures, à un quart de lieue de Ghisonaccia, recommence le sempiternel maquis, où des huttes sauvages de bergers représentent la civilisation. Là, entre la mer et le maquis, est l'étang d'Urbin (*Urbino*), vaste de 750 hectares, très profond, aux rives bien découpées, où il ne serait pas impossible de créer un poste de torpilleurs en ouvrant l'étroit cordon littoral qui sépare l'étang de la mer. Cette vaste nappe d'eau devrait être un foyer d'activité pour la côte orientale du centre, qui ne possède pas un seul port naturel. Elle n'a pas un hameau sur ses bords.

A cinq kilomètres au nord de Ghisonaccia, en plein maquis, cinq ou six masures couvertes de roseaux représentent le terminus des chemins de fer. Le croirait-on? Cette station n'a rien fait naître sur ce point; le maquis reste le maquis, c'est-à-dire la broussaille, pas un bout de jardin, pas un champ. En Algérie, au moins, la locomotive amène avec elle le progrès.

Quelques-unes de ces masures, de ces huttes sont des semblants d'auberges; toutes sont remplies par les gendarmes qui quittent le Fiumorbo, de grands et superbes soldats d'apparence placide, mais dont le regard révèle l'énergie. Il n'y a qu'une chambre de libre dans un de ces gourbis, et un seul lit; on nous refuse ce triste abri parce que nous avions sollicité du chef de gare un gîte plus propre! Il faut retourner à Ghisonaccia. Là il y a une auberge où nous sommes accueillis avec empressement; le dîner est simple, mais les chambres sont nettes, claires et fournies d'excellents lits. Nous y passons une nuit parfaite.

Dès 3 heures du matin nous sommes sur pied, le train partant à 5 heures. L'hôtesse nous prépare à déjeuner pendant que nous visitons le village formé de maisons de granit blanchies à la chaux. Un spectacle extraordinaire nous est offert: un porc sort d'une maison et va de porte en porte

chercher ses congénères, il les surveille, les compte évidemment ; lorsqu'il a visité toutes les habitations qui lui semblent réservées et reconnu ses effectifs, il emmène sa bande dans le maquis. A peine est-il parti qu'un autre commence une semblable tournée, non moins précis dans ses mouvements et ses comptes !

Des abords de Ghisonaccia on découvre toute la chaîne du Fiumorbo, dentelée et encore couverte de neige. En avant, sur un mamelon farouchement campé, est le bourg de Prunelli, sur un autre mamelon est Piétrapola dont les bains d'eaux thermales sont réputés contre les rhumatismes. Les fièvres de la plaine, les bandits de la montagne empêchent malheureusement ces eaux d'être très fréquentées.

Après un rapide déjeuner, nous nous mettons en route pour la gare, à travers le maquis plein de parfum. Le train nous emporte bientôt par les plaines sauvages et nous dépose à Aléria.

XXII

UN ESSAI DE GRANDE CULTURE

Aléria. — Le domaine de Casabianda. — Cultures inattendues. — Dessèchements des marais et irrigations. — Le vignoble. — L'ancien pénitencier. — Les taureaux sauvages.

Aléria. Juin.

A l'embouchure du Tavignano les Romains eurent une capitale, Aléria, et un grand port dans l'étang de Diane. La station qui porte ce nom illustre d'Aléria est perdue en plein maquis, dans un méandre du fleuve, sur un mamelon formant comme une île dans l'étendue de la plaine. La mer est cachée par une colline surgissant au-dessus du confluent du Tagnone et du Tavignano. Cette colline isolée porte à une extrémité le vieux fort génois d'Aléria ; à l'autre surgissent, du milieu d'arbres touffus, les toits rouges du pénitencier de Casabianda.

Un sentier conduit à ce domaine abandonné, où les tentatives de régénération du sol et de l'homme avaient échoué, me disait-on, après

avoir coûté bien des vies humaines et bien des millions. Le chemin court tantôt entre des maquis pierreux, tantôt au milieu de champs formés d'un limon gras où les blés et les luzernes poussent avec une vigueur que je n'ai rencontrée nulle part en Corse. La végétation est absolument merveilleuse dans cette plaine, malgré des procédés de culture des plus primitifs. On comprend qu'il y ait eu là un de ces greniers de Rome dont parlent les historiens de l'antiquité. Vers l'orient, la plaine se relève, la dépression où coule le Tagnone se borde de falaises couvertes de bois épais. A travers les arbres : peupliers, eucalyptus, cédratiers, amandiers et mûriers, on aperçoit Casabianda.

Une majestueuse avenue de platanes le relie à la route, bordée de constructions propres et gaies ; entre elles s'alignent les baraques, aujourd'hui désertes, qui servirent d'abris aux détenus. Le groupe d'habitations est entouré d'oliviers luxuriants, disposés comme dans un parc au milieu de belles prairies vallonnées ; le campement des détenus est lui-même enfoui sous de grands eucalyptus qui ont fort amélioré le climat. Il y aurait eu là, en cette saison, un excellent asile pour les rapatriés de Madagascar ; il est regrettable qu'on n'y ait point songé.

Les principaux bâtiments : direction, écuries, étables, chais, se groupent sur un mamelon à 60 mètres au-dessus du niveau de la mer, 48 au dessus de la dépression du Tagnone. Ils ont été construits avec une ampleur qu'on ne retrouve pas en Corse, et rarement même sur le continent. Les caves, adossées à la colline, sont immenses ; leur construction est telle que la température y est d'une remarquable uniformité, fait important en cette région d'excessives et malsaines chaleurs. Des silos énormes permettraient de conserver des milliers d'hectolitres de grains.

Le directeur actuel de Casabianda, M. Texier, ancien élève de l'Institut agronomique, un jeune homme actif, qui s'est pris d'une belle passion pour le domaine, a tenu à m'accompagner dans toutes les parties de l'exploitation. Notre première visite a été pour les bâtiments de la direction principale, réservée aux Ponts et Chaussées dont l'agronomie est ici l'humble collaboratrice, lorsqu'elle devrait avoir le premier rang. Des fenêtres, la vue s'étend sur l'un des plus beaux paysages du monde. Vers le sud, une immense chaîne de montagnes, neigeuses jusqu'en juillet, domine la chaîne, bien plus basse, des collines du Fiumorbo, couvertes de maquis entourant de belles cultures et portant un village à chaque



MÉDITERRANÉE
DOMAINE
DE CASABIANDA
le Tavignano
Aleria
Zone de cultures
Route
Région des Maquis
Maquis
ÉTANG D'URBINO

sommet. Puis c'est l'immense plaine d'Aléria, terre féconde entre toutes, mais revêtue du manteau mélancolique des arbousiers et des cistes. Vers le sud, étincelle la masse des eaux de l'étang d'Urbino.

L'attention est surtout attirée, autour même de Casabianda, par les cultures qui recouvrent les coteaux, les plateaux, les terres basses et la plaine. C'est le domaine tout entier; il s'étend du nord au sud, à front de mer, sur près de 8 kilomètres ; de l'est à l'ouest, sa plus grande largeur est de 6 kilomètres, sa largeur moyenne est de 4 kilomètres. En tout une surface de 2,000 hectares propre à toutes les cultures, grâce à l'irrigation qui a été organisée ici sur une grande échelle, mais qu'on n'a pas su utiliser.

L'histoire de Casabianda est une des plus navrantes qu'on puisse raconter. Le domaine a été créé pour servir de modèle à la régénération de la Corse ; l'emploi de la main-d'œuvre pénale s'imposait, dans un pays où l'habitant méprise le travail du sol ; mais, au lieu de l'utiliser d'abord à faire cesser les causes d'insalubrité, on l'a employée à ce qu'on pourrait appeler les travaux de luxe. Entre la mer et les hauteurs existent de vastes étangs, aux eaux peu profondes : del Salo

et Siglione, dont les miasmes rendent l'existence impossible en été. Avec le nombre d'ouvriers dont on disposait, il eût suffi de deux ou trois campagnes pour combler ces étangs au moyen du sable des dunes ; on a entrepris de coûteux travaux de desséchement, fort ingénieux, mais on ne les a jamais menés à bien. Alors que la fièvre sévissait avec violence, on a cultivé le sol, planté la vigne, créé des prairies. Or, du milieu de mai à la fin de septembre, on ne peut séjourner dans ces parages, les rares habitants de la plaine se réfugient dans la montagne. Les fièvres ont décimé les détenus ; les cultures, dirigées par des fonctionnaires peu préparés à ce rôle, ont donné de si mauvais résultats, qu'il a fallu renoncer à l'exploitation pénitentiaire. Le domaine a dû être exploité en régie, par un personnel corse. Les abus qu'on rencontre si souvent dans ce pauvre pays ont achevé de ruiner Casabianda, les broussailles ont envahi les cultures ; les canaux, obstrués, ont donné un nouvel élément de fièvre, la production a été gaspillée. Une trentaine de personnes vivaient sur le domaine : celui-ci produisait encore 2,000 hectolitres de vin : la quantité fut insuffisante pour abreuver le personnel ! on devait acheter du vin — je n'insisterai pas.

Les cédratiers, mal cultivés, ne recevaient plus d'eau ; les oliviers ne donnaient pas de fruits, les bâtiments des diverses fermes s'effondraient. Les Ponts et Chaussées chargés de l'exploitation songèrent alors à faire appel à un agronome, le ministre désigna M. Texier pour prendre en mains la reconstitution des cultures ; un inspecteur de l'hydraulique agricole fut envoyé pour étudier les moyens de reconstituer l'œuvre abandonnée.

Les fondateurs de Casabianda avaient beaucoup compté sur l'eau du Tagnone pour mettre le domaine en valeur. Ce torrent, descendu des hautes montagnes de Vezzani, est toujours abondant. Un canal établi à l'entrée du domaine alla prendre l'eau du Tagnone et la conduisit sur le plateau, d'où elle fut dirigée sur toute l'exploitation pour l'irrigation des cédratiers et des prairies et, après filtration, pour l'alimentation des détenus. Mais l'emploi le plus important fut le desséchement de l'étang del Salo. L'eau du canal, amenée par un aqueduc, faisait mouvoir une turbine actionnant une pompe ; celle-ci, puisant les eaux de l'étang, les rejetait dans un canal de ceinture aboutissant au Tavignano, à l'endroit où ce fleuve atteint la Méditerranée. L'étang, dont le plafond est presque partout supérieur au niveau de la mer, pou-

vait être ainsi mis en culture. Or, il a 3 kilomètres d'étendue, sur une largeur moyenne de 500 à 600 mètres.

Les travaux ont été achevés, les canaux de ceinture ont été bordés d'eucalyptus, d'autres plantations de même essence et de pins ont couvert le bourrelet de dunes qui forme le cordon littoral. On en est resté là, inerte est la turbine sous les arceaux blancs de l'aqueduc.

La fièvre a donc continué à sévir.

Aujourd'hui, on reprend l'œuvre interrompue, mais, au lieu de la confier à des comptables des services pénitentiaires, on s'adresse à des agronomes; l'expérience est intéressante, si elle réussit, et elle réussira si la volonté du directeur actuel n'est pas entravée ; on aura créé pour la Corse une merveilleuse ferme-modèle et préparé la mise en valeur du sol le plus fertile de la France entière.

Quelle ténacité faut-il au jeune directeur! le personnel de Casabianda ne sait rien de l'agriculture moderne. Les travailleurs sont habitués à la culture primitive du pays, faite par des mercenaires venus d'Italie; les procédés nouveaux trouvent une résistance passive dont, jusqu'ici, le directeur a su triompher par une froide énergie.



Lorsqu'il voulait faire labourer ou planter selon un mode rationnel, on lui répondait : « Ce n'est pas ainsi que l'on fait en Corse. » Et il devait dire : « Je ne vous demande pas comment l'on fait en Corse, mais de faire comme je vous dis. » Il a obtenu satisfaction. Les terres défoncées ont déjà changé d'aspect. Les énormes broussailles formant d'inextricables ronciers de plus de 20 mètres d'épaisseur aux bords du Tagnone et des canaux disparaissent. De vastes champs de céréales et de pommes de terre remplacent les friches lamentables. Sans l'éclat du ciel et la limpidité de l'atmosphère, on croirait voir les riches cultures de la Flandre.

Les canaux sont remis en état ; bientôt les prairies améliorées donneront d'abondantes récoltes de fourrage. Dans cette île où l'eau abonde, où l'altitude se prête à merveille à l'établissement de prairies, on manque de foin, il se vend trois fois plus cher que sur le continent. Casabianda fournira d'énormes quantités de fourrages et montrera aux propriétaires le parti que l'on peut tirer des eaux vagabondes. Depuis six ou huit ans on n'irriguait plus à Casabianda.

Les vignes, jadis négligées, sont soumises à une culture rationnelle, déjà elles reprennent vigueur, on peut prévoir l'époque où le domaine donnera

pour 30,000 fr. de vin et 15,000 à 20,000 fr. d'eau-de-vie par année. Le vignoble entoure toute la zone fiévreuse des étangs. Ceux-ci, à leur tour, sont attaqués. Au grand étang del Salo, dont les canaux de desséchement avaient été abandonnés, on a curé le canal de ceinture et les chenaux intérieurs aboutissant à la cuvette où la turbine puisera les eaux pour les rejeter dans le canal et les conduire au Tavignano. L'étang perd son caractère sauvage, la majestueuse ceinture d'eucalyptus trop touffus est élaguée pour permettre le passage sur les routes ; mais quels tristes bûcherons sont les Corses ! Ces pauvres arbres font pitié avec leurs énormes chicots ; l'usine, alimentée par son bel aqueduc, enlève 10,000 litres à la minute, tant à l'étang del Salo qu'à celui de Siglione dont les eaux sont amenées par un souterrain de 2 kilomètres créé en 1880. Les travaux, malgré un long abandon, sont encore en bon état ; ils ont été faits avec soin et même beaucoup d'art par les détenus ; on trouvait parmi eux d'excellents ouvriers, voire des ingénieurs ; il n'y a qu'à reprendre l'œuvre interrompue.

Le cheptel avait été nombreux ; il était réduit à un maigre troupeau ; les Domaines avaient vendu les plus belles bêtes sans s'occuper de faire une sélection pour améliorer la race, il reste cepen-

dant encore une soixantaine de chevaux, dont beaucoup sont superbes, et 200 moutons, pour la plupart dishley-mérinos, qui ont bien résisté à l'abandon ; avec quelques soins, ce petit troupeau donnera de remarquables produits. Quant aux bovidés, mal soignés, ils étaient devenus presque sauvages ; il faudra du temps pour remplir les étables d'animaux appropriés au milieu nouveau. Déjà des bêtes de la race tarentaise donnent de bons résultats et pourront être une excellente leçon pour l'élevage en Corse.

La plaie de Casabianda, et de toute la plaine d'Aléria d'ailleurs, c'est l'incursion des taureaux sauvages. En Corse, où l'on ignore les étables et les écuries, chevaux et taureaux vivent en liberté. Sur la côte orientale, lorsqu'on veut avoir un bœuf, il faut aller chercher un taurassin dans le maquis. Ces animaux sont naturellement très farouches ; ils causent dans les cultures des dégâts d'autant plus considérables qu'on n'ose les tuer de peur de vendetta ou de procès. A Casabianda, leurs irruptions vont obliger à enclore le domaine d'une forte ligne de ronces artificielles ; en attendant, lorsque l'un d'eux est entré dans les champs, il détruit tout, effarouche le bétail, fonce sur l'homme. Pour s'en débarrasser, il faut lui donner la chasse à cheval et le prendre au

lasso, alors on le culbute avec des chevaux et on l'entrave pour le conduire en fourrière. C'est une chasse fort émouvante, conduite par des chiens. Il n'est pas rare de voir les taureaux franchir des barrières de 3 mètres de hauteur.

Ces animaux sont très méchants : l'homme est toujours attaqué par eux, mais si celui-ci est armé, il se retire. Lorsqu'on est sans armes, on n'a qu'une ressource, c'est de se coucher sur le dos et de menacer le taureau à coups de talon, il s'enfuit toujours.

Prendre le taureau n'est pas le plus difficile, il faut ensuite éviter les procès. Quand l'animal est dans le maquis, nul ne s'en soucie ; dès qu'il est en fourrière, chacun le revendique ; le propriétaire, vrai ou prétendu, arrive toujours à point nommé, marque l'animal et l'emmène, naturellement sans payer les frais de fourrière. Lorsque Casabianda sera enclos, on pourra enfin travailler en paix.

A en juger par l'activité déployée, ce domaine sera bientôt remis en valeur ; on pourra voir alors ce que peut une culture rationnelle pour décupler la richesse de cette île admirable. Si les Corses savent comprendre l'exemple qu'on met sous leurs yeux, l'exploitation de Casabianda peut transformer leur pays. On leur crée une vé-

ritable ferme-modèle, à laquelle les élèves seuls manquent encore. Si, au lieu de se tourner vers le fonctionnarisme pour l'avenir de leurs enfants, les insulaires leur faisaient passer quelques mois en apprentissage à l'embouchure du Tavignano, la transformation de l'île serait rapidement accomplie.

Cette étude sur Casabianda a déjà été publiée dans le *Journal d'Agriculture pratique,* le 7 novembre 1895.

Ce domaine avait été remis à l'Hydraulique agricole le 19 janvier 1894. A cette époque, on avait constaté les déficits suivants entre les dépenses et les recettes : 1890, 97,790 fr. ; 1891, 15,781 fr. ; 1892, 25,207 fr. ; 1893, 12,762 fr. Dès 1894, ce déficit tombait à 7,882 fr., il n'était plus que de 6,975 fr. en 1895.

En 1896, on trouvait un excédent de 8,178 fr. et, pour 1897, tout fait prévoir un produit de 72,000 fr., soit un excédent de 15,000 à 20,000 francs.

Le rapport au préfet, dans lequel je relève ces chiffres significatifs, ajoute :

L'ère des déficits est donc close. Les dépenses du compte spécial de remise en état du domaine étant ter-

minées, on peut être certain qu'à partir de 1898 le domaine, confié à la gestion des ponts et chaussées, augmentera annuellement de valeur sans qu'aucun nouveau sacrifice financier particulier à Casabianda soit demandé au Parlement et en consacrant simplement au défrichement l'excédent des recettes sur les dépenses.

XXIII

L'IMMIGRATION LUCQUOISE

La Corse et la famine latente. — L'Aléria antique. — L'Aléria moderne. — Du haut des remparts. — Méthodes agricoles de la Corse. — Les Lucquois. — Coutumes des immigrants. — — Le budget d'un Lucquois. — Cinq millions de perdus chaque année.

Aléria. Juin.

Entre le Tagnone et le Tavignano, le maquis est moins morose que vers le Fiumorbo, les arbousiers aux teintes plus douces et luisantes ponctuent le tapis sombre des lentisques. Les cytises aux grappes d'or, les romarins à la floraison d'un blanc violacé apportent quelque gaieté, mais c'est toujours le désert, rares sont les cultures dans cette plaine dont Blanqui l'économiste disait : « Nulle région n'est plus fertile, elle est comparable à la terre promise. » L'étendue des terres en friche ou en broussailles est une honte pour la Corse et pour la France. L'île devrait non seulement se suffire en blé, mais encore exporter au dehors. Aujourd'hui, lorsque les paquebots ne

portent pas de farine du continent à Bastia ou à Ajaccio, la Corse peut être privée de pain ! De même, bien des points seraient privés de viande si les vapeurs n'en portaient de Marseille et si la Sardaigne ne fournissait le bétail sur pied. C'est le danger le plus grand pour la sécurité de la Corse. Les intérêts de la défense nationale et notre sécurité dans la Méditerranée exigent donc qu'on s'efforce d'accroître la mise en valeur de ces terres fécondes.

La chose est possible, l'exemple de Casabianda le prouve, mais il faut que les habitants du pays mettent la main à la pâte ; ils doivent tout apprendre de l'agriculture, de façon à pouvoir transformer leurs propriétés sans avoir besoin de se fier uniquement aux Lucquois.

Combien devait être superbe l'aspect de l'Aléria antique, quand la plaine, entièrement cultivée, enveloppait de ses jardins et de ses moissons la colline d'où l'on domine le cours du Tavignano et la nappe étincelante du port de Diane ! Dans cette plaine, jadis riche et couverte de villages, il faut faire dix lieues pour trouver un hameau, et ce hameau, Aléria, avec Caterraggio, son faubourg, a 376 habitants ; la commune dont il est le chef-lieu en a 760, Casabianda en compte 92. Cette bourgade imperceptible fut pourtant une grande

ville, la capitale de l'île; elle avait un cirque, elle eut un évêque; jusqu'à la Révolution subsista l'évêché d'Aléria, dont le siège était à Cervione. Son port était non sur la mer, mais sur l'étang de Diane, vaste, comme celui d'Urbin, de 750 hectares, profond de 11 mètres, renfermant une île, séparé de la mer par une chaîne de collines hautes de 30 à 50 mètres et relié à la Méditerranée par un grau étroit. Il ne serait pas difficile, là encore, de rendre ce bassin accessible aux navires d'un moyen tonnage et d'en faire un abri pour la défense mobile; les eaux en sont saines, chose rare dans un étang corse.

La ville s'est perpétuée après sa destruction, grâce à l'importance topographique de sa colline isolée dans l'immense plaine entre la mer, le Tavignano et l'étang. Les Génois avaient construit un fort, encore debout, masse carrée, de farouche, mais pittoresque aspect, grâce à sa tourelle d'angle. M. Texier m'y a conduit et m'a présenté à la famille du propriétaire, M. de Matra, dont l'accueil fut charmant. Nous avons visité l'antique forteresse, devenue une demeure curieuse, où M. de Matra a recueilli quelques débris de l'antique capitale, des inscriptions, de beaux motifs de frise. Mais la destruction a été complète, le Tavignano devenu libre a apporté trop

d'alluvions pour que les trouvailles soient nombreuses. Autour du château quelques maisons hautes, des débris d'une église de pierre et de brique, un campanile carré représentent Aléria.

Du sommet des remparts la vue s'étend sur un paysage immense. On découvre tout l'étang de Diane embelli par son île des Pêcheurs, couverte de bois. C'est un abri pour les marins qui vont pêcher les grosses huîtres et les anguilles envoyées en Italie. L'étang joue encore un certain rôle économique : en dehors des huîtres et des anguilles, il est utilisé pour la pêche des dorades, à certaines époques ces poissons pénètrent par le grau communiquant avec la mer et muni de vannes. On ferme celles-ci, et il est facile de capturer le poisson. Au moment de la pêche, les marins veillent nuit et jour pour connaître les entrées.

Le Tavignano a vraiment ici les allures d'un fleuve, il roule des eaux abondantes et décrit de beaux méandres ; ses bords, surtout sur les pentes d'Aléria et des petits mamelons couronnés de maisons, sont couverts de blés ou de vignes croissant autour d'informes débris d'édifices. Ces cultures sont très belles, on le doit surtout à l'extrême fertilité du sol, car les procédés agricoles ne diffèrent pas de ceux du reste de la Corse, ils sont aussi primitifs et dus à la main-d'œuvre italienne.

Celle-ci trouve dans ces plaines son principal théâtre. Le grand travail vient de finir. Hier, à Ghisonaccia ; ce matin à la gare d'Aléria, j'ai rencontré les derniers groupes de Lucquois rentrant chez eux ; le retour a lieu du 10 avril au 10 mai. Ils reviendront seulement au 1er octobre.

Depuis que je parcours l'île, j'ai recueilli bien des données sur cette immigration, plaie vive de la Corse, par laquelle s'en va toute la substance de ce superbe et malheureux pays. Les populations et les pouvoirs publics se lamentent sur le faible revenu du sol, sur les souffrances de l'agriculture. Pourrait-il en être autrement avec cette saignée annuelle de quatre à cinq millions prélevée sur l'agriculture corse au profit de l'Italie et dont pas un sou n'est dépensé dans l'île ?

Voyons ce qu'est l'immigration en prenant pour base le chiffre probablement très modéré de 15,000 pour les émigrants partis de Livourne[1]. Ils arrivent en foule, parqués sur le pont des vapeurs, sans bagages, coiffés de chapeaux mous roussâtres ou gris, d'un crasseux digne de Callot ; la plu-

1. Les évaluations varient, je l'ai dit déjà, entre 12,000 et 20,000. Il y eut jusqu'à 35,000 travailleurs italiens pendant la construction des chemins de fer.

part portent toute la barbe, une barbe soyeuse mais sale. Dès leur arrivée, ils se dirigent vers les campagnes, emplissent les trains dans lesquels on leur a gardé des wagons. Ils fument tous, qui la pipe, qui le cigare. Comme provision de route, ils ont du gros pain bis; du reste, dans ces convois de travailleurs lucquois, tout est *bis :* le pain, les habits, la face. Rien ne relève l'aspect terne de ces êtres. L'autre jour, à Ponte-Leccia, j'en ai vu s'emplir un train ; je ne saurais oublier ce spectacle.

Des gares, les Lucquois gagnent, par des chemins familiers — gros danger en cas de guerre avec l'Italie — les villages où leurs bras sont attendus. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre. D'après les habitants, ils travaillent bien, mais ont besoin d'être surveillés. Non seulement ils préparent la terre, mais ils exécutent encore les entreprises de route, servent les maçons, sont partout où il faut faire montre de force. Dans ces cas-là, ils se départissent de leur extrême sobriété et s'offrent le luxe d'un peu de macaroni comme supplément à la polenta de maïs de châtaignes et à la morue.

Leur grand travail est de faire du charbon; ils se répandent dans le maquis par brigades de 40, 50 ou 100 sous les ordres d'un *caporal,* abattent

les bois, les carbonisent et aident au transport jusqu'à la route ou à la marine.

On leur doit aussi les rares travaux de défrichement exécutés depuis quelques années, comme les beaux vignobles créés autour de Bonifacio à Semolari et à Ventilègne par une société financière de Paris.

Levés avant le jour, du sac de paille qui leur sert de lit, ils se mettent aussitôt à l'œuvre et font une besogne énorme avec des moyens primitifs. Ce travail est payé, selon la saison et l'effort demandé, 1 fr. 50, 1 fr. 60, 1 fr. 75, 1 fr. 90, jusqu'à 2 fr. par jour. La moyenne est de 1 fr. 90. En avril, où les journées sont déjà longues, le salaire est de 2 fr.

Le dimanche est jour de repos. Les Lucquois en profitent pour aller au village faire leurs provisions de farine de maïs ou de châtaignes, prenant de préférence celle-ci à cause de son bas prix. C'est leur seule journée de distraction; ils boivent du vin, de la bière ou des liqueurs, ce qui leur cause une dépense de 40 à 50 centimes.

Un entrepreneur de travaux m'a ainsi établi le budget journalier d'un immigrant qui se traite bien :

1 kilogr. de farine de maïs, 0 fr. 10 c. ; morue et huile, 0 fr. 20, soit 30 centimes par jour.

Le salaire étant de 1 fr. 90, il reste chaque jour 1 fr. 60, soit 288 fr. pour les six mois ; défalcation faite des dimanches, on admet le chiffre de 250 fr. pour la somme emportée par chacun des 15,000 à 20,000 Italiens qui travaillent dans l'île, dont beaucoup ont déjà envoyé des sommes d'argent à leur famille, par la poste. Quand ils sont 20,000, et cela arrive souvent, la saignée atteint donc 5 millions. Le recensement de 1896, forcément incomplet dans un pays comme la Corse, en avouait 12,749 au 31 mars.

Or, la Corse a seulement 277,419 citoyens français, l'immense majorité n'a d'autres ressources que l'agriculture ; *cette agriculture n'exporte pas*, tout se consomme dans le pays, qui doit encore faire appel au dehors. Les millions enlevés par les Lucquois n'ont donc pas même l'avantage d'être un prélèvement sur le bénéfice, comme les millions que les Flandres, la Picardie et la Beauce donnent aux ouvriers belges. Comment la Corse pourrait-elle résister à cet écoulement incessant ? Sans les emplois publics, recherchés par toutes les familles, ce serait l'irrémédiable ruine.

Les Lucquois sont d'ailleurs méprisés par les Corses, parce qu'ils sont travailleurs de la terre ; aucune jeune fille ne voudrait en épouser un. « Le Lucquois à qui elle donne sa main, dit l'abbé

Girolami-Cortona, est un oiseau dont le plumage est rare. Par contre, le Florentin ou le Romain peuvent s'établir en Corse, on les tient pour plus guerriers et plus nobles » et la femme corse aime la noblesse et les hommes de guerre.

Rares sont donc les Lucquois établis à demeure; il en est cependant. Ceux-là restent cinq à six ans dans l'île et s'en vont avec un pécule qui leur permet d'entreprendre chez eux un commerce ou une industrie.

XXIV

LA VALLÉE DU TAVIGNANO

Caterraggio. — Dans la plaine. — Entrée de la vallée. — Les cédratiers. — Antisanti. — Le Tavignano dans les gorges. — Le confluent du Vecchio. — Habitations corses. — En vue du mont Cardo. — Retour à Corté.

Corté, Mai.

La position d'Aléria est si naturellement indiquée pour l'assiette d'une agglomération humaine que, la ville disparue, un centre nouveau se crée, non plus sur le mamelon pouvant servir de forteresse comme aux temps antiques, mais à l'endroit où les travaux modernes ont fait naître la vie ; la traversée du Tavignano par la route, les embranchements reliant celle-ci à Corté et à la mer ont attiré la population. Un hameau est né, semblable au faubourg maritime des villes de Provence. De hautes maisons, des auberges, quelques magasins sommaires, voilà Caterraggio, centre véritable de la commune d'Aléria.

La route qui relie Caterraggio au cœur de l'île est assez peu fréquentée ; il n'y a pas de service

de diligence; pour accomplir sans trop de fatigue ce trajet de 51 kilomètres, j'ai dû faire venir une voiture de Corté; le sous-préfet de cette ville a bien voulu me faire expédier l'équipage. Le voiturier m'attendait à Caterraggio depuis hier.

Nous nous sommes mis en chemin avant la grosse chaleur.

La route suit la rive gauche du petit fleuve. La plaine s'ouvre devant nous, vaste et féconde, de rares ouvriers italiens travaillent encore aux labours pour les cultures estivales, comme le maïs. Mais combien est primitive la charrue dont se servent les laboureurs! Vraiment l'exemple de Casabianda a besoin de porter ses fruits.

Peu à peu le sol s'exhausse, la plaine se change insensiblement en vallée. On quitte le canton de Moïta pour pénétrer dans celui de Piédicorté, au-dessous des premières pentes du vaste canton forestier de Vezzani. Chacune de ces circonscriptions, débris d'anciennes pièves, possède une partie de la vallée, afin de profiter des conditions particulières de fécondité du pays. Si cette vallée où remonte le mauvais air est insalubre, elle est remarquablement fertile, elle nourrit les habitants des hautes terres; cela explique l'aspect riche de cette région où l'on n'aperçoit aucune

habitation. Les pentes des monts sont cultivées jusqu'au sommet de la chaîne bordière, les parties les plus rapprochées du fleuve, où l'on a pu conduire les eaux d'irrigations, sont couvertes de cédratiers. Comme aspect, cela rappelle parfois les plus belles parties du Vivarais[1].

Malgré la saison déjà chaude, les campagnes ont encore quelque animation, les femmes, à qui incombent la moisson et les autres récoltes, sont répandues dans les champs où elles procèdent au sarclage. Un piton isolé domine ce riche pays, il porte un village, Antisanti, le plus fièrement campé de tous ces bourgs, « renommé pour son bon pain et son bel horizon ». Dans le bassin qu'il domine s'ouvre la riante et fraîche vallée de la Corsigliese. Le confluent présente de belles cultures, les cédratiers y sont nombreux, plantés en des jardins sur des terrasses soigneusement épierrées, profondément bêchées.

A partir de la jonction des deux cours d'eau, la vallée se rétrécit; le Tavignano coule entre d'âpres parois de roches qui se délitent, la route doit être fréquemment réparée; sur beaucoup de points on passe sur une chaussée de rondins. Antisanti se présente maintenant de flanc, ses mai-

1. *Voyage en France*, 11e série.

sons grises, alignées sur une arête à pic, semblent prêtes à glisser dans la gorge sauvage, étroite et profonde où le Tavignano écume et mugit. Partout des éboulis, dans ce passage facile à intercepter. Du côté opposé à la route, les monts sont revêtus d'un inextricable maquis. Sous Antisanti se creuse un ravin très boisé d'où une cascade s'échappe et plonge d'un bond dans le Tavignano. Sur certains points, le fleuve a à peine un mètre de largeur au fond de son abîme. Pour le franchir, on a jeté, au-dessus de la partie la plus vertigineuse, un pont fait de poutrelles recouvertes de fascines d'arbousiers. Aucun village ; quelques maisons de cantonniers ou de relais, près de fontaines, et c'est tout. J'ai déjeuné dans un de ces relais, à la jonction d'un chemin montant à Piédicorté. La table était dressée sous des arbres touffus, au bord de la gorge, au-dessous croissent des hêtres, un vieux pont traverse le fleuve par une arche originale, les parapets sont détruits, nul ne paraît songer à les rétablir. De ce pont la vue est belle sur les crêtes boisées d'oliviers et de châtaigniers qui portent les villages de Guincaggia, Pancherraccia et Piédicorté.

La vallée s'élargit, le paysage est moins âpre, des vignes, des jardins, des oliviers, des aman-



LE TAVIGNANO DE CORTE A LA MER

D'après la carte de l'État-major au $\frac{1}{320,000}$.

diers s'étagent en terrasses; dans les creux des ravins, des frênes mettent leur verdure tendre. Au fond apparaissent, brusquement, toutes blanches de neige, les cimes altières du mont Rotondo et du mont d'Or, dominant le pays de Venaco. En avant de ces grands monts, le Cardo dresse ses pics décharnés et superbes au-dessus de Serraggio, dont les maisons semblent se blottir au pied du géant.

Peu à peu la vallée s'anime et se peuple, on rencontre quelques maisons, de ces maisons par trop frustes de la campagne corse. Pas une saillie, pas un ornement, pas de couleur; les vitres sont ternes, jamais on ne voit un cep de vigne grimper à la façade, aucune fleur n'égaie le seuil. Parfois, pour s'abriter du soleil, on a fait une tonnelle, mais en branchages morts, tirés du maquis; nul ne songerait à faire grimper un convolvulus ou une vigne vierge après ces ramilles.

Élargie, la vallée devient quelconque, le haut massif pyramidal du Cardo lui donne seul quelque apparence de grandeur. Au-dessous d'Altiani, on franchit le fleuve pour en côtoyer la rive droite et aller traverser le Vecchio qui lui amène des eaux d'une limpidité merveilleuse.

La route continue de border le Tavignano dans une gorge âpre et désolée dont elle suit tous les

méandres. Là-haut, sur les premiers ressauts des monts, sont les villages heureux du pays de Venaco, ombragés de châtaigniers arrosés de fontaines. En bas, des maquis maigres aux flancs de roches abruptes. Brusquement la gorge s'entr'ouvre : un ample bassin apparaît dans lequel le Minuto apporte les eaux de Serraggio et le Zingajo celles des vallons de Sermano. La vallée est large, elle est sauvage aussi, le sol est formé par les roches, les galets, les sables arrachés par le Tavignano et la Restonica aux montagnes du Niolo. La végétation arbustive s'efforce de conquérir ces maigres champs de pierres, qui se prolongent jusqu'à Corté dont voici, là-bas, sur le rocher, l'altière silhouette.

Je dois rentrer à Ajaccio pour prendre le paquebot de Marseille, sans avoir pu visiter la vallée du Taravo. Le col de Verde n'est pas encore praticable, me dit-on ; impossible aussi l'ascension de l'Incudine. Ces difficultés me semblent fort exagérées, et j'aurais peut-être poursuivi mon projet si le temps ne m'était aussi mesuré.

Je prendrai donc tout simplement le chemin de fer pour gagner Ajaccio, aussi bien cette excursion sur la côte orientale a été pénible et longue, je ne suis pas fâché de me reposer un peu.

XXV

L'AVENIR DE LA CORSE

La Corse d'après la littérature. — Le banditisme. — Le Corse a-t-il des aptitudes au travail? — Il faut faire aimer la terre. — Avidité. — L'instruction publique, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être. — État de l'agriculture. — La langue française et la langue corse. — Il faudrait la tutelle de la France. — Celle-ci a failli à sa mission.

Décembre 1897.

Au moment de livrer à l'impression ces lettres écrites au jour le jour pendant mes courses à travers cette merveilleuse île de Corse, j'ai cherché à condenser les réflexions que j'ai notées. Mon étude sur ce beau pays a été écrite sans passion — sinon pour la contrée elle-même que l'on ne saurait oublier — et sans parti pris. J'ai tenu à lire tout ce qui a été écrit à ce sujet, et j'ai été frappé de la part prépondérante faite à l'homme de Corse dans la plupart des livres. Le banditisme, les mœurs étranges, la poésie sauvage des vocératrices, ont séduit la plupart des écrivains. Le pays lui-même a été moins étudié, il y avait

une lacune à remplir ; c'est pourquoi la Corse possède à elle seule un volume dans ce *Voyage en France*.

J'ai pu l'écrire en laissant à l'arrière-plan cette grave question du banditisme, plaie de la Corse, honte de la France moderne, car il suffit de vouloir pour faire cesser ces sanglantes coutumes. Le second Empire, qui avait cependant à ménager la Corse à cause des origines des Bonaparte, avait bien osé prendre le monstre à la gorge ! L'interdiction du port des armes avait suffi. On est revenu par faiblesse sur la répression sévère d'autrefois : le mal a refleuri de nouveau. Dans certaines régions, on ne voit pas un homme sans fusil et sans stylet. C'est tellement dans les mœurs que le Corse ne s'en aperçoit pas. Rien de plus typique à ce sujet que l'aventure survenue près de Sartène à un touriste du Club alpin, M. Rochat, poursuivi parce qu'il était armé. Il avait un piolet, instrument inconnu dans l'île, où l'on n'ascensionne guère. On le signala aux gendarmes comme étant muni d'une « arme très effrayante ». Et il dut faire remarquer aux bons gendarmes et aux Sarténais ébahis que, dans un pays où beaucoup de gens ont toujours un fusil chargé à deux coups, où tous les autres ont un pistolet ou un revolver, le port

d'une arme blanche est peu de chose[1]. Nul n'y avait songé.

Il faudrait donc réagir contre ces coutumes; elles semblent passées dans les mœurs, mais en somme ne sont redevenues dangereuses que par la faiblesse de l'autorité ; de même il suffirait d'esprit de justice et de fermeté pour faire disparaître les déplorables mœurs politiques du pays.

Je me suis bien gardé d'aborder ces questions, sinon d'une façon incidente. Dès mes premières excursions, j'ai constaté combien cette façon d'envisager la Corse à travers les mœurs publiques avait empêché d'être juste pour ce pays. L'inaptitude des Corses au progrès est devenu un lieu commun; ils sont, dit-on, incapables de travailler de leurs mains, incapables même de diriger et de concevoir l'exploitation de leurs terres. Présentée sous cette forme, l'observation est radicalement fausse. Le Corse est défiant par nature, les trahisons de ses anciens maîtres l'ont mis en garde contre tout, mais quand il a la preuve d'un succès possible, il est peu d'hommes plus entreprenants que lui. J'ai montré dans la région de Piana, dans la Balagne, au cap Corse, autour de Sartène, dans l'Orezza, à Bonifacio, des popula-

1. *Annuaire du Club alpin* de 1882.

tions exploitant activement leur sol. Les qualités de quelques cantons peuvent devenir celles de tout le peuple corse; c'est aux pouvoirs publics de les rendre générales en s'occupant davantage de l'éducation sociale des insulaires. On reproche aux Corses de dédaigner les travaux de la terre, de chercher dans les emplois de l'État, du département et des villes les ressources nécessaires à leur existence, qu'a-t-on fait pour les diriger dans une autre voie? Ce défaut n'est-il pas un peu celui du peuple français tout entier?

Le mal est plus extrême en Corse, voilà tout, mais nul n'a cherché à l'entraver. Dans mes conversations avec les habitants, je leur faisais part de mes remarques sur leurs usages économiques, et leur révélais les ressources du pays; tous m'écoutaient avec étonnement :

— On ne nous a jamais dit cela! s'écriaient-ils.

En effet, on ne le leur a jamais dit. Au lieu de leur enseigner les moyens de tirer parti de leurs richesses, on a fait de grands projets : dessèchements de marais, creusement de canaux, exploitation de mines et de carrières. On leur montrait dans ces entreprises un Pactole prêt à se répandre dans l'île. C'est commencer par la fin. A quoi bon des terres immenses si l'on ne sait pas les cultiver,

si le paysan n'a pas pour la glèbe l'amour puissant que lui porte le paysan français ! Faites aimer la terre au paysan corse, apprenez-lui à la féconder, alors on pourra parler de mettre en valeur les immenses domaines incultes. Dans l'état actuel des choses, cette conquête se ferait au profit de l'immigrant italien, les travaux ne seraient pas entretenus, en peu de temps maquis et marais renaîtraient ; on l'a bien vu à Cargèse, quand les gens de Vico s'emparèrent des terres mises en valeur par les Grecs[1].

On a trop habitué le Corse à compter sur les bienfaits de la métropole, ils lui semblent dus ; la France doit tout faire, le Corse acceptera ces bienfaits en se croisant les bras. Donnez-nous des millions, disent-ils en substance, assainissez le pays, créez des chemins de fer, des ports, des routes, et surtout payez-nous bien cher le terrain inculte que vous allez utiliser pour ces ouvrages ! Si l'on répond que, en France, pour de semblables entreprises, les particuliers et les communes participent largement aux frais, on se heurte à une obstination incroyable. Les habitants du Fiumorbo et de la région comprise entre Solenzara et Bonifacio réclament à cor et à cris l'achè-

1. Voir page 105 et suivantes.



vement du chemin de fer, en quoi ils ont raison ; mais ils réclament pour leurs maquis des prix supérieurs à ceux des terres les plus fertiles de la Flandre ou du Comtat. Je conseillais à des habitants de cette région déshéritée de donner pour rien leur maquis, d'offrir même une contribution. A ma grande surprise, on m'a répondu :

— Comment, nous donnerions pour rien nos broussailles quand, à Corté, on a payé le terrain 100,000 fr. l'hectare et, dans le Fiumorbo même, près de 40,000 fr. !

Ces prix fabuleux, remarquez-le, ont été payés par le Trésor français, la Corse coûtant plus à l'État que ses impôts ne rapportent. Il faudrait donc demander au contribuable français de payer pour la Corse les entreprises dont celle-ci doit seule bénéficier !

Notez que la Corse n'a pas nos charges : douanes modérées, pas d'impôt sur le tabac et les allumettes ; l'enregistrement et le timbre sont, depuis Napoléon Ier, moins élevés qu'en France. En un mot, elle a des avantages sans nombre. Si elle n'a pas l'immunité de taxes, beaucoup savent l'obtenir. Si faible soit l'impôt foncier, par exemple, on peut y échapper. J'ai vu, de mes yeux vu, des documents où l'on portait comme indigents de gros personnages, afin de leur épargner

le percepteur. Cela semble si naturel, qu'on demanderait, pour un peu, le transport gratuit. On m'a assuré que les bateaux conduisent souvent des marchandises mises à bord sans déclaration et retirées de même à Marseille ; de ce chef, les recettes des compagnies seraient fort réduites.

Je me borne à esquisser ce côté de la situation de la Corse, mais je ne veux pas en faire un grief à ce pays ; c'est la faute de la France, nous n'avons pas su l'éduquer. Nos administrateurs font trop de politique et ne s'occupent pas assez des intérêts vitaux de l'île. Alors que, sur le continent, on s'efforce de dépayser les fonctionnaires de leur pays d'origine en les éloignant, nous ne mettons en Corse que des Corses. Sauf le préfet, son secrétaire général et quelques sous-préfets, toute l'administration est insulaire ; insulaire aussi la presque totalité de la cour d'appel et la totalité des tribunaux ; juges de paix, agents du fisc, instituteurs, chefs de gare, curés, tout est corse ; ces fonctionnaires n'ont jamais étudié le continent, ils sont restés imbus de leurs idées, de leurs préjugés, des passions de clan. Comment veut-on obtenir d'eux une aide pour le progrès de leur pays ! Mettez n'importe quel département français au régime de la Corse, et vous verrez les mêmes inconvénients se produire.

Telle est la cause de la situation inférieure de l'île, les hauts personnages d'origine continentale placés à la tête des grands services : préfet, sous-préfets, procureur général, vice-recteur d'académie dirigent un personnel en qui ils ne trouvent pas d'appui efficace, parce que tous sont inféodés aux passions locales.

Je lisais ces jours-ci, dans le rapport du préfet de la Corse au conseil général, des constatations navrantes sur l'état d'esprit du corps enseignant, les maîtres y sont couverts de fleurs, par des éloges d'ordre général, mais que de restrictions particulières ! Il y a en Corse 728 écoles élémentaires publiques, 36 écoles privées et 13 écoles maternelles, 46,631 enfants les ont fréquentées en 1896, soit 1,207 de plus qu'en 1895, mais la fréquentation est irrégulière, les élèves s'en vont dès les premiers jours de juillet pour revenir lentement en octobre ; parents et instituteurs s'en désintéressent, ces derniers demandent sans cesse des petits congés et se livrent avec énergie à l'abus des recommandations « qui rendent particulièrement pénibles en Corse les fonctions administratives. » Cet instituteur est dévoué, il est bon fonctionnaire, car il est Corse ; mais il se borne à être administratif. Dans les écoles, on cultive la mémoire plus que la réflexion. « L'élève corse a

trop de tendance à réciter de mémoire, dit le vice-recteur, ce qui le dispense de réfléchir et surtout ce qui lui évite l'effort considérable de traduire ses pensées en un français correct. »

A lire entre les lignes de ce rapport, on devine beaucoup de faiblesse dans l'enseignement. Les bibliothèques scolaires sont très peu fréquentées. Un inspecteur primaire dit à ce sujet : « Sauf quelques candidats au certificat d'aptitude pédagogique et quelques maîtres d'élite, personne ne lit. Cette indifférence pour le livre est un des plus grands maux dont notre personnel est affligé; il étudie peu et ses connaissances s'en vont une à une, effacées par le temps. »

De tels maîtres sont peu préparés au rôle d'éducateurs sociaux qu'il faudrait là-bas. L'enseignement raisonné pourrait seul amener les Corses à modifier leur façon de penser et de comprendre et leur inspirer le désir de transformer leur pays. Les maîtres, tous originaires de l'île, n'ont aucune idée de l'agriculture moderne : assolements, irrigation, colmatage, drainage, matériel perfectionné, engrais, sont pour eux choses vides de sens, matière tout au plus à devoirs mnémotechniques d'école normale. Ils n'ont pas vécu sur le continent et ne peuvent juger des résultats qu'aurait pour leur pays l'emploi de méthodes moins

primitives. Dédaigneux eux-mêmes des ouvrages manuels, du labeur des champs, expression eux-mêmes du fonctionnarisme latent dans l'âme des Corses, ils ne sauraient prêcher la noblesse du travail paysan, car ils ont pour celui-ci le mépris des gens de leur race.

Dans ces conditions, le progrès est impossible, le Corse continuera à faire fouiller son sol par les Lucquois au moyen de l'araire dont se servaient les Romains : le cochon, les chèvres et le feu continueront à être les *trois fléaux de la Corse* ; les propriétaires continueront à abandonner leurs terres en friche pendant deux ou trois ans, on laissera perdre les engrais, on n'aura ni grange, ni écurie, ni étable ; les animaux sans abri demeureront maigres et chétifs ; si quelque cultivateur avisé s'occupe d'améliorer la méthode culturale, on se moquera de lui, on l'accusera de déroger.

Dès lors, faut-il s'étonner si les desséchements de marais, le creusement des canaux, la plantation des bois sont entravés par ceux-là mêmes qui devraient en profiter ; si ce pays plein de ruisseaux se borne — sauf dans la région des cédratiers — à quelques rigoles mal entretenues ?

Je ne connais rien de plus navrant que le rapport au préfet du professeur d'agriculture, M. Massimi. C'est un Corse cependant, ce professeur, mais

il a fait son éducation sur le continent. Il révèle une situation lamentable, s'élève avec beaucoup de force contre des procédés arriérés ; que peut son rapport même lu, chose invraisemblable, par les intéressés ? Ce n'est pas aux pères qu'il faut s'adresser, c'est aux enfants ; en faisant pénétrer dans ces jeunes cerveaux des idées neuves, on peut espérer les voir fructifier un jour.

Si arriéré est le pays à ce point de vue, qu'on en arrive à souhaiter pour lui une sorte de tutelle administrative par des fonctionnaires semblables à ces grands préfets de Napoléon, qui s'efforçaient, au cours d'une longue carrière — tel M. de Ladoucette dans les Hautes-Alpes — de développer les ressources du pays confié à leur direction. La tâche est bien lourde en Corse ; il faudrait diviser l'île en deux départements, comme l'avait fait la Révolution, pour que les préfets pussent connaître à fond cette province trop vaste pour l'activité d'un seul. A ces hauts fonctionnaires il faudrait donner des collaborateurs venus du continent, ayant fait leur preuves, demeurant à l'écart des querelles locales. Le résultat ne serait pas long à se manifester, dans l'Au-delà-des-Monts qui fut le département de Liamone, comme dans l'En-deça-des-Monts, un moment département du Golo. On verrait bientôt la paix intérieure et un déve-

loppement prodigieux des ressources si grandes du pays. Les mines, les forêts, les carrières aujourd'hui abandonnées, donneraient lieu à des industries florissantes, car le progrès agricole ne saurait manquer d'amener la prospérité industrielle.

En un mot, il faudrait faire de la Corse un département français au même titre que les autres, en le soumettant à la loi commune, en l'amenant à nos idées. N'est-il pas singulier que cette île française n'ait même pas francisé ses noms de lieux ? En peu de temps Nizza, Villafranca, Mentone et tous les villages, bourgs ou villes du comté de Nice ont pris des noms français, les grandes villes algériennes ont fait de même ; en Corse, terre française depuis plus de cent ans, on s'est contenté de dire Ile Rousse pour Isola Rossa et Saint-Florent pour San Fiorenzo. Cela suffit à donner à notre domination un caractère de protectorat. Paix pour certains noms consacrés comme Bastia ou Ajaccio, mais pourquoi dire San Lorenzo au lieu de Saint-Laurent, Sant'Andrea au lieu de Saint-André, Santa Lucia au lieu de Sainte-Lucie? Pourquoi écrire Corte ce que nous prononçons Corté, Aleria ce que nous prononçons Aléria? Du moment où la Corse parle le français, pourquoi ne pas traduire les noms dont la prononciation est d'ailleurs difficile pour nous, con-

tinentaux? Ce serait un premier pas et une affirmation, nécessaire d'ailleurs, que l'île est partie intégrante de la France au même titre que la Bretagne, les pays Basques et la Flandre où l'on trouve partout, par exemple, le mot saint, employé pour les noms géographiques, au lieu du terme propre à l'idiome local.

Le patriotisme français des Corses est trop réel pour qu'ils n'acceptent pas ce changement naturel; il les rapprocherait encore de la mère patrie.

Tout cela peut s'obtenir *si la France le veut*. Dans ce livre, j'ai cherché à prouver que le peuple corse n'est réfractaire ni à nos idées, ni au progrès. S'il ne s'est pas complètement fusionné avec l'âme française, s'il est resté à l'écart du prodigieux essor de la France moderne dans toutes les branches de l'activité humaine, on ne saurait le lui reprocher. C'est la faute des gouvernements successifs de la France : ils ont failli à la mission éducatrice assumée par notre pays à l'heure de la conquête militaire et à l'heure de la conquête morale. Il n'est pas trop tard pour entreprendre cette grande œuvre, bien au contraire — à plus d'un indice on devine qu'elle serait promptement couronnée de succès.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

U

V

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

VI. — Autour d'Ajaccio.

VII. — La Cinarca.

VIII. — Une colonie grecque.

IX. — Les cédratiers des Calanches.

X. — Une vallée travailleuse (Porto).

XI. — Dans la forêt corse.

XII. — Le Niolo.

XIII. — Les gorges du Golo.

XIV. — Mariana et la Casinca.

XV. — La Castagniccia.

XVI. — Autour de Bastia.

XVII. — Le Cap Corse.

XVIII.— De Marseille a Sartène.

XIX. — Les bouches de Bonifacio.

XX. — Une vendetta. — Porto-Vecchio.

XXI. — Le Fiumorbo.

XXII. — Un essai de grande culture.

XXIII. — L'IMMIGRATION LUCQUOISE.

XXIV. — LA VALLÉE DU TAVIGNANO.

XXV. — L'AVENIR DE LA CORSE.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.


7°
Cap

CORSE.

7°

Cap Corse

Maria

I. de Terra

I. Finocchiarola

I. Zenobito

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER

P.-L.-M.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS

DÉLIVRÉS PAR TOUTES LES GARES P.-L.-M.

POUR LES

VILLES D'EAUX

DESSERVIES PAR LE RÉSEAU P.-L.-M.

Valables 30 jours avec faculté de prolongation d'une ou plusieurs périodes de quinze jours, moyennant 10 p. 100 de supplément par chaque période de prolongation.

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres aller et retour, **aux familles d'au moins quatre personnes** payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classe pour les **stations** suivantes :

Aix, **Aix-les-Bains**, Baume-les-Dames, **Besançon**, Bollène-la-Croisière, **Bourbon-Lancy**, Carpentras, Cette, Chambéry, Charbonnières, Clermont-Ferrand (**Royat**), Cluses, Coudes, Digne, Euzet-les-Bains, **Évian-les-Bains**, Genève, Grenoble (**Uriage**), Goncelin, Groisy-le-Plot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Lépin-Lac-d'Aiguebelette, Le Vigan, Lons-le-Saunier, Manosque, Montélimar, Montpellier, Montrond, Moulins, **Moutiers-Salins**, Pougues, Rémilly, Riom (**Châtel-Guyon**), Roanne, Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers, Saint-Julien-de-Cassagnas, Saint-Martin-d'Estréaux, Salins, Santenay, Sauve, Thonon-les-Bains, **Vals-les-Bains**-la-Bégude, Vandenesse-**Saint-Honoré-les-Bains**, **Vichy**, Villefort.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires, le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Les demandes de ces billets doivent être faites quatre jours au moins avant celui du départ, à la gare où le voyage doit être commencé.



Digitized by Google

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

FRAISSINET ET C[ie]

SERVICE DE NAVIGATION ENTRE LA COTE DE PROVENCE ET LA CORSE

Départs de Marseille :

Ligne de Calvi et Ile-Rousse, les mardis, à 11 h. du matin.
Ligne de Bastia-Livourne (Bastia-Rapide), les dimanches et jeudis, à 10 h. du matin.
Ligne de Toulon, Nice (Bonifacio par quinzaine), le vendredi de chaque semaine, à midi.
Ligne d'Ajaccio. Propriano, Porto-Torrès (et **Bonifacio** par quinzaine), le vendredi de chaque semaine, à 4 h. du soir.
Ligne d'Ajaccio, le lundi, à 4 h. du soir.

Départs de Nice :

Pour Bastia, Livourne, le mercredi, à 5 h. du soir.
Pour Ajaccio et Porto-Torrès, avec escales en été à Calvi ou à l'Ile-Rousse, le samedi, à 6 h. du soir.

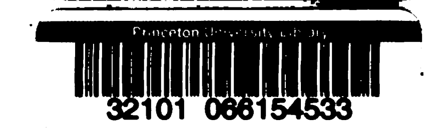
Prix de passage.

DESTINATIONS.		1re CLASSE. Avec nourriture.	1re CLASSE. Sans nourriture.	2e CLASSE. Avec nourriture.	2e CLASSE. Sans nourriture.	3e CLASSE Sans nourriture.
Ajaccio	de Marseille	30	»	20	»	10
	de Nice (été)	34	»	23	»	15
	de Nice (hiver)	»	30	»	20	15
Bastia (direct)	de Marseille	30 50	»	20 50	»	10 50
	de Nice	34 50	»	23 50	»	15 50
Bonifacio	de Marseille	40	»	28	»	16
	de Nice (été)	44	»	31	»	21
	de Nice (hiver)	»	40	»	28	21
Calvi	de Marseille	30	»	20	»	10
	de Nice	30	»	20	»	15
Ile-Rousse	de Marseille	30	»	20	»	10
	de Nice	30	»	20	»	15
Livourne	direct	50	»	35	»	12
	de Nice	50	»	35	»	15
Nice	voie de Cannes	»	»	»	»	8
	direct	»	15	»	10	6
Porto-Torrès	de Marseille	56	»	45	»	25
	de Nice (été)	52	»	41	»	25
	de Nice (hiver)	»	48	»	38	25
Toulon		»	8	»	6	3
Propriano	de Marseille	36	»	25	»	14
	de Nice (été)	40	»	28	»	19
	de Nice (hiver)	»	36	»	25	19

Les frais de séjour à Ajaccio et à Nice à la charge des passagers.
Les billets aller et retour pour la Corse donnent droit à une réduction de 20 p. 100 sur les prix ordinaires, déduction faite des frais de nourriture et d'entretien.
La taxe supplémentaire de 0 fr. 50 c. qui existe sur les prix des passages du Continent à Bastia représente les droits de péage à Bastia.

Une ligne libre d'**Ajaccio à Bastia** dessert une fois par semaine, le mardi à l'aller, **Propriano** et **Bonifacio** avec 16 heures d'arrêt à **Bonifacio.** Le vapeur arrive le mercredi soir à **Bastia.**

Au retour, le bateau part de **Bastia** le vendredi, à 7 h. du soir, s'arrête à **Bonifacio** pendant 11 heures et atteint **Ajaccio** le samedi soir, à 7 heures.


Princeton University Library
32101 066154533

